PRESSE

AXEL PAHLAVI

H GALLERY

Directrice et Fondatrice :
Hélianthe Bourdeaux-Maurin

39, rue Chapon
75 003 Paris

+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

LE QUOTIDIEN DE L'ART

Le Quotidien de l'Art...
avril 2026





39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Marais Mood

Le Marais Mood…
Katia Barillot
25 mai 2025

Du 23 au 25 mai 2025, Paris Gallery Weekend valorise 77 galeries



Axel Pahlavi, Poussière de Lumière, 2025, huile sur bois, 64 x 96 cm, Courtesy H Gallery, Paris

Dans les rues historiques du Marais, derrières les mastodontes Perrotin, Mariane Goodman, Nathalie Obadia, Suzanne Tarasieve, la Galleria Continua ou encore Ceysson & Bénétière… de nombreuses galeries orchestrent expositions, performances et vernissages, donnant à voir la diversité de la scène artistique actuelle.

Photographie, peinture, sculpture, installations: l'édition 2025 innove avec **150 artistes**, **8 parcours thématiques**, des signatures établies aux talents émergents, investissent les espaces, abolissant les frontières entre collectionneurs, curieux et flâneurs.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Marais Mood

...Le Marais Mood...
Katia Barillot
25 mai 2025



Ahmed Legs, framed photography by © Hassan Hajjaj, 2022_1443. Courtesy of Ahmed, Hassan Hajjaj Studio & 193 Gallery

Mais le Marais ne se résume pas à ses galeries phares et hôtels particuliers transformés en temples de l'art contemporain. Au détour des rues, ce sont aussi des espaces confidentiels, parfois nichés dans une cour pavée ou derrière une vitrine discrète, offrent une expérience artistique à taille humaine, loin de l'agitation des grands vernissages.

Beaucoup d'entre elles misent sur l'avant-garde et l'expérimentation, révélant de jeunes talents et des pratiques hybrides, des terrains de jeu parfait pour les collectionneurs en quête de découvertes et pour tous ceux qui souhaitent dialoguer directement avec les artistes.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Marais Mood

…Le Marais Mood…
Katia Barillot
25 mai 2025



© Gaïa Lamarre.

Même si cet évènement concerne différents quartiers de Paris, l'on note que bien qu'il y ai une importante concentration de galeries dans le 8e arrondissement (Matignon, Place Vendôme), Rive gauche à Saint-Germain, dans le Nord-est de la capitale (Belleville et Saint-Ouen) c'est incontestablement dans le Marais que les galeries sont plus nombreuses à participer à cette célébration de l'art contemporain.

Ce qui prouve, s'il en était besoin, que le Marais (3e et 4e arrondissements de Paris) gardent sa place de leader difficilement contestable dans ce foisonnement créatif parisien.

Voici la liste des galeries du Marais participant au Paris Gallery Weekend 2025:

- 15 Beautreillis
- 193 Gallery
- Andréhn-Schiptjenko
- Bigaignon
- Ceysson & Bénétière
- Dvir Gallery
- Galerie 8+4
- Galerie Alain Margaron
- Galerie Alberta Pane
- Galerie Anne Barrault
- Galerie Anne-Laure Buffard
- Galerie Anne-Sarah Bénichou
- Galerie Ariane C-Y
- Galerie Arts d'Australie – Stéphane Jacob
- Galerie C

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Marais Mood

…Le Marais Mood
Katia Barillot
25 mai 2025

- Galerie Christophe Gaillard
- Galerie Claire Gastaud
- Galerie Dominique Fiat
- Galerie Droste
- Galerie Jean-François Cazeau
- Galerie Maria Lund
- Galerie Maubert
- Galerie Max Hetzler
- Galerie Nathalie Obadia
- Galerie Olivier Waltman
- Galerie Papillon
- Galerie RX&SLAG
- Galerie Sabine Bayasli
- Galerie Sator
- Galerie Sit Down
- Galerie Suzanne Tarasieve
- Galerie XII
- GALLERIA CONTINUA
- H Gallery
- La Galerie Rouge
- Les Douches la Galerie
- Mendes Wood DM
- Michel Rein
- mor charpentier
- PACT
- Perrotin
- Rabouan Moussion
- Semiose
- Templon
- Thaddaeus Ropac
- Traits Libres

► Site de l'évènement

Texte : Katia Barillot

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

BeauxArts Magazine

BeauxArts Magazine…
Maïlys Celeux-Lanval
22 mai 2025

SORTIES

Performances, visites… Avec 70 galeries participantes, le retour festif du Paris Gallery Weekend

Par **Maïlys Celeux-Lanval**

Publié le 22 mai 2025 à 20h00, mis à jour le 22 mai 2025 à 20h05



39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

BeauxArts Magazine

…BeauxArts Magazine
Maïlys Celeux-Lanval
22 mai 2025

Ce week-end, **à Paris et en Île-de-France**, les **galeries** sont à l'honneur ! Souvent discrètes, parfois intimidantes avec leurs murs immaculés et leur silence de cathédrale, elles sont pourtant des **lieux palpitants de la création contemporaine**, qui donnent le pouls du marché de l'art mais aussi de l'air du temps.

Loin d'être réservées aux riches collectionneurs, celles-ci profitent du **Paris Gallery Weekend** ces **23, 24 et 25 mai** pour organiser autour de leurs expositions (toujours gratuites) toutes sortes d'activités, comme des **visites guidées**, des **performances**, des nocturnes, des vernissages festifs, des repas conviviaux, des signatures de livres, des **rencontres**…

Un artiste qui tire le portrait

Parmi les **70 galeries** participantes, la **H Gallery** est celle qui proposera l'une des performances les plus originales : jusqu'au 25 mai, l'artiste **Axel Pahlavi** (né en 1975) réalisera sur place et en public des **portraits de collectionneurs**, qui accepteront de poser pour lui durant sept heures par jour (de 13h à 20h).

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Snobinart

Snobinart…
Thibault Loucheux-Legendre
mai 2025



ENTRETIEN / EXPOS

Fred Kleinberg : « Faire de la peinture, c'est choisir »

Fred Kleinberg a fait le choix de peindre les autres, les anonymes, avec une grande sincérité. Il est résolument tourné vers son prochain et, en cela, je trouve son regard unique. Le peintre a compris que la meilleure façon de se livrer, c'est de parler des autres. C'est ainsi qu'on parvient à faire corps avec eux.



Thibault Loucheux-Legendre - Rédacteur en chef / Critique d'art | 17 mai 2025 | Enregistrer | Partager | 20 mn de lecture



Fred Kleinberg - Photo : Thibault Loucheux-Legendre / Snobinart

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Snobinart
Portons un nouveau regard sur la culture

…Snobinart
Thibault Loucheux-Legendre
mai 2025

Ma rencontre avec Fred Kleinberg a été décisive au moment même où je suis en train de réaliser des recherches sur le renouveau de la peinture. J'ai eu la chance de le rencontrer à l'occasion du Mifac à Angoulême alors qu'il présentait Odyssée. *Ce film coup-de-poing montrait son engagement et sa volonté de rendre compte par la peinture du phénomène migratoire que nous connaissons depuis plus de dix ans. Cette expérience devant la toile n'a pas laissé les spectateurs indifférents.*

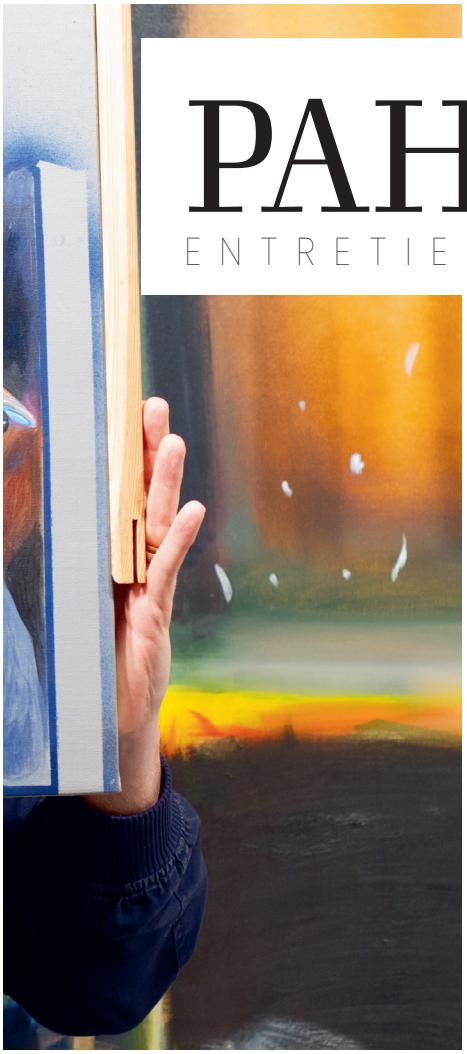
Nous avons beaucoup échangé à la fin du festival sur ce retour de la figuration mais aussi sur ses limites. Nous aurions pu parler des heures sur le quai de la gare d'Angoulême, mais l'arrivée du train a stoppé l'échange. Quelques jours plus tard, Fred m'a invité à découvrir ses séries dans un atelier. La conversation a repris de
plus belle et l'après-midi est passée en un claquement de doigts. La semaine d'après, nous nous sommes à nouveau revus au vernissage d'Axel Pahlavi à la H Gallery. Chacun de notre côté, nous avions réfléchi à nos discussions passées, apportant de nouvelles hypothèses à nos propos. J'aurais plaisir à échanger à nouveau avec lui, avec la certitude désormais que nous ne terminerons jamais cette conversation débutée à Angoulême et c'est tant mieux. Comme il le dit dans l'interview : « Je suis crois plus au chemin ».

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Snobinart
Portons un nouveau regard sur la culture

Snobinart…
Thibault Loucheux-Legendre
mai 2025





Axel PAHLAVI

ENTRETIEN

Axel Pahlavi est un des peintres les plus talentueux de sa génération. Parmi cette scène figurative qui a retrouvé la lumière, il figure parmi les plus connus et reconnus. À l'occasion de l'exposition **Immortelle** *au* ***Mo.Co.*** *en 2023, plusieurs de ses grands formats trônaient dans les salles. Je me rappelle notamment d'un Christ qui ne laissait personne indifférent, ou encore du tableau* **Quand nos secrets n'auront plus cours**, *réalisé à quatre mains avec sa femme* ***Florence Obrecht****, qui avait fait la couverture de notre numéro 12.*

Jusqu'au 31 mai 2025, il propose trois expositions en une avec **Hyperclassique // Abîme moderne // Intégrale du réel** *à la* ***H Gallery****. Cette monographie est l'occasion de découvrir toute la pluralité de son travail à travers sa pratique réaliste et moderne. Dans cet entretien, il nous parle de son processus créatif, de ses influences, mais aussi du rôle que jouent ses proches dans l'élaboration de son œuvre… Le tout dans « la joie cosmique » comme il aime le dire.*

RECUEILLI PAR THIBAULT LOUCHEUX-LEGENDRE

AXEL PAHLAVI ET SON ŒUVRE *TROUER LE TEMPS*, **2022, ASSEMBLAGE DE DE HUILES SUR TOILE, 160 X 130, COURTESY H GALLERY, PARIS – PHOTO : THIBAULT LOUCHEUX-LEGENDRE / SNOBINART**

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Snobinart
Portons un nouveau regard sur la culture

Snobinart…
Thibault Loucheux-Legendre
mai 2025

ENTRETIEN



39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Snobinart
Portons un nouveau regard sur la culture

…Snobinart…
Thibault Loucheux-Legendre
mai 2025

Est-ce que tu peux nous présenter cette exposition *Hyperclassique // Abîme moderne // Intégrale du réel* à la H Gallery ?

C'est un projet assez particulier parce qu'il y a trois expositions : une en haut, une en bas et une qui remplacera celle du bas à partir du 20 mai. Pour ceux qui connaissent mon travail, j'ai une pratique qu'on peut qualifier d'hétérogène. Il y a des manières et des matières différentes. En général, on connaît mieux la partie photographique ou réaliste de mon travail. Ce que j'ai voulu faire cette fois-ci, c'était montrer trois ensembles différents et qui avaient la particularité d'être uniforme les uns et les autres.

Comment s'est construite cette exposition ?

J'ai eu une totale liberté. Hélianthe Bourdeaux-Maurin *(galeriste de la H Gallery, ndlr)* m'a entièrement fait confiance. Elle avait son regard, ses conseils, mais elle m'a fait confiance de A à Z. C'était important pour moi car je ne vois pas une galerie uniquement comme un espace commercial, c'est aussi un espace de liberté pour les artistes et qui permet à tout le monde de venir voir des œuvres gratuitement.

Est-ce que tu peux nous expliquer ton processus de création ?

Pour la série du haut, c'est une même écriture sur des supports en bois que je fabrique moi-même. Sur ces supports je vais appliquer un premier transfert en dessin et après des couches de peinture successives qui sont de six à sept couches selon les tableaux. Je commence par des tons terre et petit à petit je les enrichis de couleurs. Pour ces projets-là, je réalise moi-même des photos dans lesquelles j'utilise des films plastiques pour mettre de la couleur dans les lumières. Les clichés de départ ont déjà une présence colorée qui peut être assez acide. Je fabrique mes photos pour pouvoir peindre avec mes couleurs à la fin. Ce qui fait que le processus a une influence sur la prise de photo. Les sujets sont souvent liés à une rencontre.

Il y a un tableau qui s'appelle ***Le Temps et la vérité*** avec un fond rouge, j'étais à un cirque pour la première fois depuis que j'étais môme et j'ai pris des photos dans ce cirque qui a pris feu le lendemain. Petit à petit, j'ai installé le personnage de Florence dedans. Si on regarde bien le tableau, elle a son fond d'atelier, on voit bien qu'elle est hétérogène à l'espace qui l'entoure. Ça s'est constitué à partir d'un sujet qui tourne autour de ce qu'on appelle « la jeune fille et la mort ». Dans un livre de dessins de maîtres, j'ai vu un dessin de Tiepolo qui avait les mêmes figures, mais au lieu d'appeler ça « la jeune fille et la mort », il avait appelé ça « le temps et la vérité ». J'ai trouvé ça beaucoup plus juste, parce que le temps peut aussi bien être la mort ou la jeune fille et la vérité peut aussi bien être la mort ou la jeune fille. On déplace les deux espaces, ça ne les confond pas dans une structure unique. Ce sont des choses que je découvre en peignant.

maquette-snobinart-24-mai-jui-25-interieur.indd 16 29/04/2025 15:36:49



Axel Pahlavi et son œuvre *Transformation*, 2024, assemblage de deux peintures à l'huile sur toile,140 x 100 cm, Courtesy H Gallery, Paris – Photo : Thibault Loucheux-Legendre / Snobinart

Tous les tableaux sont construits comme ça, ce sont des rencontres et des intuitions de départ. C'est un travail qui est long, pour le grand format du cavalier c'est minimum deux mois et demi de travail, neuf heures par jour, six jours par semaine. C'est d'un côté une forme assez stricte et de l'autre une intuition de départ, des étincelles de vies qui deviennent très lourdes symboliquement. Il y a des références aux primitifs flamands, parfois même du primitivisme italien, la miniature persane que j'ai beaucoup regardée enfant chez moi… C'est vraiment des boutures comme ça. Pour ce qui est de l'espace du bas, il est lié à une autre pratique qui est une pratique moderne. Quand je dis moderne, c'est en opposition à une peinture académique, avec une recherche de nouveauté formelle à chaque fois. Bacon disait que Velázquez était le premier peintre moderne. C'est des références à des peintres comme Picasso, Bacon, Auschenberg… avec des touches de dessins animés.

Malgré la différence formelle, je vois un lien évident entre l'espace du haut et celui du bas, notamment dans cette volonté de faire le point sur un élément du tableau, avec du flou qui s'étend autour, comme dans un travail photographique.

Il y a un lien dans ce côté photographique du flou et du net, mais aussi dans les espaces colorés qui sont invoqués. Pour l'espace du bas, il s'agit de tableaux qui sont des assemblages de deux tableaux. Pour les assembler, je me suis servi du châssis en le découpant. Puisqu'il s'agit de travailler sur l'idée du moderne, il fallait proposer un geste nouveau, plutôt que de rentrer dans un traditionalisme moderne, qui me semble être quelque chose d'assez ambigü. On peut l'imaginer comme un espace souterrain qui serait le terreau qui permet à la salle du dessus d'exister.

Tu me parlais du double qui apparaît dans l'espace du haut…

Pour toute ma génération, nous avons eu une fascination pour un livre de Gilles Deleuze qui s'appelle ***Logique de la sensation***. C'est un livre qu'on lisait beaucoup quand on était étudiant. Ce que j'en avais retiré, c'était le refus de l'idée de narration. Après j'ai tenté l'aventure narrative, mais au tout départ il y avait une volonté de poser des œuvres non narratives, quelque chose qui réduit le tableau à une sensation dans un corps. Ce qui est figuré se passe en même temps que ce qui figure. Dès qu'il y a deux figures qui apparaissent dans un tableau, il y a tout de suite un récit, une histoire qui se crée. Pour éviter la narration, il faut éviter la présence de deux personnages.

maquette-snobinart-24-mai-jui-25-interieur.indd 17 29/04/2025 15:36:52

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

H · Gallery

Snobinart
Portons un nouveau regard sur la culture

…Snobinart…
Thibault Loucheux-Legendre
mai 2025

Si on regarde bien l'exposition, dans la totalité des tableaux, il y a un corps dans un espace. Mais si on prend chaque tableau, on aperçoit un double, que ce soit un reflet, une ombre… une figure du double qui me semble tenter de répondre à cette volonté chez moi de ne pas faire de la narration, tout en mettant deux personnages. Après, qu'est-ce que représente ce double dans un deuxième temps ? C'est quelque chose qui reste bien mystérieux pour moi. Ce que je sais, c'est que cette exposition parle clairement de la vie et de la mort. Le corps qui a traversé la mort, ou avant la mort, ou le corps ressuscité…

Mais c'est pas quelque chose de purement manichéen qui est recherché. Pour moi, l'opposé de l'amour ce n'est pas la haine, c'est l'inexistence. Donc ce serait plus des dialectiques poétiques. Ce sont des figures que je n'ai pas totalement voulues, elles sont apparues. Quand je fais mon autoportrait avec une tête coupée dans la main, il y a une volonté. Il y a cette main qui est apparue, parce que la présence du sexe à côté de la tête morte, c'était trop fort comme image et ça fait intervenir le double sans que je le veuille.

Est-ce que la présence de cette deuxième main qui cache le sexe, c'est une question de pudeur ? Ou une question de légitimité à représenter certaines images ?

La question de la main au départ, c'était parce que j'ai ma petite fille qui vient visiter l'exposition. Je savais pas si c'était une bonne chose qu'elle soit confrontée à une image de moi nu, j'en sais rien en fait. Le sexe masculin est apparent, alors que le sexe féminin est caché d'une certaine manière. Ne sachant pas, j'ai été vers ce geste-là. Tu parlais de légitimité, on sait pas ce qu'on doit faire ou pas. J'ai pas envie de m'engager dans tous les sens. Engager les autres, je sais pas… C'est particulier la famille, les enfants, on n'a pas la même relation. Ça ne me gêne pas du tout que mes enfants regardent de la nudité dans des tableaux, mais quand il s'agit des parents c'est compliqué. D'ailleurs les psychanalystes ne sont pas clairs là-dessus, parce que c'est quand même pour un enfant là d'où il vient, donc être confronté à ça… Je crois que personne n'a la solution.



Axel Pahlavi et son autoportrait – Photo : Thibault loucheux-Legendre / Snobinart

maquette-snobinart-24-mai-jui-25-interieur.indd 18 29/04/2025 15:36:54

En parlant de la famille, tu peins beaucoup les personnes de ton entourage, notamment Florence. Est-ce que tu peins exclusivement des personnes proches ? Si oui, est-ce que c'est plus facile ? Plus difficile ? Est-ce que ça permet de retranscrire une certaine profondeur ?

Je dirais que quatre-vingt pourcents des personnes que je représente sont des personnes très proches, en particulier Florence. Il y a parfois la figure de mes enfants qui apparaissent, la figure de mon père… C'est très réduit. Il y a aussi des amis ou des gens qui passent à l'atelier. Pour le nu, je ne me verrais pas peindre un autre corps que Florence. J'aime beaucoup peindre les nus, mais je réserve ça à ma relation avec Florence. C'est certain qu'on touche une certaine profondeur. Je suis marié avec Florence depuis vingt-cinq ans, c'est passionnant quand on vit une vie de couple depuis si longtemps. Soit on prétend en avoir fait le tour et c'est parce qu'on n'a pas voulu aller encore plus loin, soit ça devient profond, plus intense. Quand on peint un corps avec lequel on a une grande proximité, on le peint d'une certaine manière. Mais j'ai aussi d'autres figures qui me suivent. Ce sont des rencontres à chaque fois.

Ce qui me frappe dans ta peinture, notamment dans la série du haut, c'est que tu sois sur une ligne assez classique, notamment avec des références religieuses, ce qui n'est pas spécialement dans l'air du temps.

La question religieuse vient d'une expérience personnelle, parce que je suis malheureusement quelqu'un de religieux. Je dis « malheureusement » parce que quand on dit ça, c'est comme si on mettait un glaçon dans le dos de quelqu'un, ça provoque une inquiétude. Je suis croyant, dans une relation assez irrationnelle. Pour moi la résurrection du Christ est une réalité. Tout de suite, dans un espace relationnel comme le nôtre, on imagine quasiment la personne avec un manteau noir sur la tête… Bref, c'est quelque chose qui m'a habité et qui entretient une relation avec la forme. Je suis plutôt un chrétien d'Orient, même si je suis catholique, et très lié à l'extraordinaire. Souvent dans les espaces occidentaux, notamment en France, le religieux est très rapidement lié à un espace politique, ou social… mais on évacue très vite le merveilleux.

Quand j'allais au catéchisme quand j'étais petit, c'était ennuyeux. En parallèle j'avais une autre relation au religieux avec ma mère, c'était avec les illustrations de Gustave Doré, ou les églises baroques… c'était quelque chose d'extrêmement jouissif dans la forme, de fascinant. Je crois que c'est une erreur de penser être plus intelligent que cet extraordinaire en le ramenant à une réalité rationnelle. Il y a de l'extraordinaire dans l'espace religieux. Tout ça crée de la forme qui habite beaucoup nos peintures. Cette activité étant vivante en moi, je l'ai intégrée à mes tableaux, qui peuvent avoir ce côté inquiétant et peuvent avoir un aspect de tableau de secte un peu.

maquette-snobinart-24-mai-jui-25-interieur.indd 19 29/04/2025 15:36:54

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

H · Gallery

Snobinart
Portons un nouveau regard sur la culture

…Snobinart
Thibault Loucheux-Legendre
mai 2025

Je n'en ai pas la même lecture. Tu parles de glaçon dans le dos quand tu annonces être croyant, de tableaux de secte, mais pour moi ce n'est pas le cas. Ce sont des images religieuses comme il y en a beaucoup eu dans l'histoire de l'art et on ne doit pas systématiquement ramener la religion vers la secte. La religion est une expérience personnelle qui a peut-être tendance à être jugée ou caricaturée aujourd'hui.

Je suis attaché à la notion du libre arbitre. Il faut quand même considérer que l'Église catholique est une des dernières institutions qui maintient le libre arbitre, comme dogme quasiment. La plupart des autres institutions sont devenues déterministes. Il y a aujourd'hui une folie déterministe du fait de l'intelligence artificielle, d'une volonté probabiliste du monde… Et en même temps, au milieu de ce déterminisme global, on est tout le temps offusqué par les gestes des uns et des autres. Si on est déterminé, je vois pas en quoi on peut faire quelque chose de mal. On ne peut pas accuser un robot de faire une mauvaise action. C'est comme si on disait qu'Hitler était déterminé à tuer des millions de personnes. Moi ça me pose problème. Il y a un libre arbitre, on a une responsabilité mais comment on fait dans ce monde qui détermine tout ? Comment on peut retrouver cette responsabilité en l'homme et qu'est-ce que ça veut dire ? On touche à des choses simples mais qui nous engagent tous. Le petit côté merveilleux et d'un coup plus proche de nos réalités.

Et pour revenir aux peintures, elles parlent beaucoup de la personne humaine seule qui cherche à se mettre en relation avec quelqu'un ou quelque chose d'autre. Mais les choses sont mélangées et je viens aussi d'une culture pop. Quand j'étais petit, Björn Borg et Jésus c'était le même personnage pour moi. Il y a une logique à ça, Borg utilisait une figure post hippie, le hippie c'était aussi une manière de vouloir réhabiter la figure du Christ autrement. Dans mon travail, il y a tout autant de choses qui proviennent d'un grand art, mais aussi de l'imagerie de science-fiction ou des choses comme ça, sans oublier le sens de ces images. J'ai l'impression que parfois on fait l'inverse, on prend pas les choses au sérieux, mais on se prend soi-même au sérieux. C'est un monde de clowns.



Axel Pahlavi avec ses œuvres *Le temps et la vérité* et *L'amour sacré et l'amour profane*, courtesy H Gallery Paris – Photo : Thibault Loucheux-Legendre / Snobinart

maquette-snobinart-24-mai-jui-25-interieur.indd 20 29/04/2025 15:36:56

Merci pour la transition parfaite ! Il y a une figure récurrente dans ton travail, qui n'est pourtant pas présente dans cette exposition, c'est le clown ! Pourquoi ?

C'est vrai ! Mais il y a un cirque ! J'ai été dans un cirque, ce que je n'avais pas fait depuis l'enfance. Dans ce cirque, je vois une dame qui devait avoir une quarantaine d'années et qui faisait un numéro de trapèze. Son corps n'était pas un corps de vingt ans et avait une légère rigidité. Pour moi, c'était bouleversant de beauté. Je voyais ce corps qui était en train de risquer sa vie, on était dix à regarder ça, j'étais très admiratif. Un temps, le cirque m'est apparu sous l'aspect de ce corps-là. C'est pour ça que j'ai moins peint de clown. Avant ça, le clown était quelque chose de symbolique, qui permettait de raconter l'être humain. Le clown, il y a plusieurs manières de le voir. Aujourd'hui, on a tendance à faire des clowns méchants et agressifs, parce que c'est comme ça qu'on voit l'être humain. Je crois qu'il est un miroir. Souvent les gens disent « je déteste les clowns ». Ce sont probablement des gens qui vont être très déçus par l'être humain. J'aimerais bien pouvoir représenter un clown apaisé. Le premier que j'ai représenté, c'est un clown sur une chaise électrique. J'avais assisté à la mort de mon frère et j'avais été frappé par l'immensité de ce que je voyais et par l'interdit du rire. Ça s'est traduit comme ça. D'ailleurs, quand je parle de ma peinture ou que je peins, je suis très sérieux. Dès que j'arrête de peindre ou de parler de ma peinture, je me mets à rire et à raconter n'importe quoi. Est-ce qu'il faut que je fasse entrer le rire dans ce monde-là ? Pourquoi ce monde est aussi lourd, pesant, sérieux ? Je ne sais pas.



Axel Pahlavi et son autoportrait – Photo : thibault Loucheux-legendre

En échangeant tout à l'heure, tu me parlais de ta volonté d'apporter quelque chose de nouveau à travers ta peinture. C'est peut-être cette ambition que tu prends au sérieux ?

Oui, il y a un enjeu. Mais je pense qu'il y aurait moyen d'apporter une certaine légèreté. Cette réflexion est toute récente. Il faut que je trouve le bon dispositif ou que je me fasse confiance. Si c'est apparu, c'est qu'il doit y avoir une raison. Vu le côté pesant de notre société, les difficultés qu'on traverse, peut-être que le clown est important.

maquette-snobinart-24-mai-jui-25-interieur.indd 21 29/04/2025 15:36:56

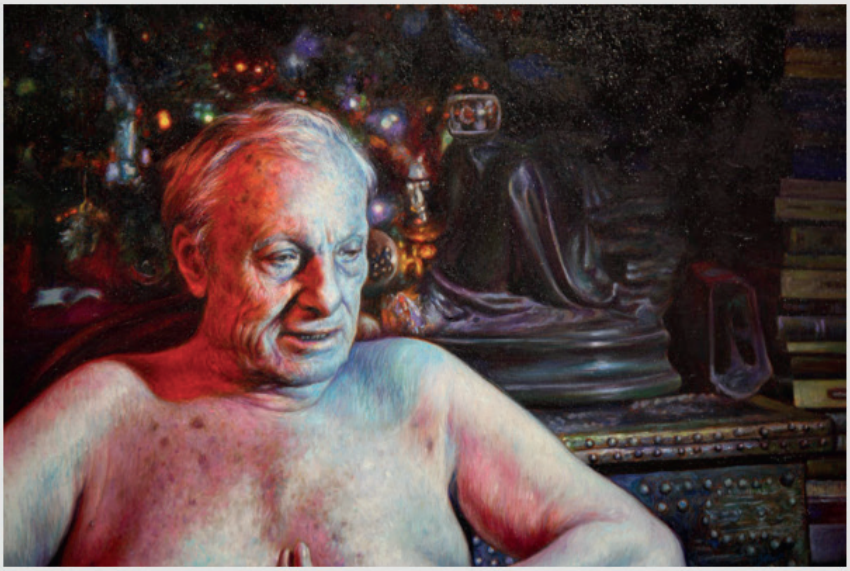
39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

ACTUART

Actuart…
Eric Simon
09 mai 2025

09 May Axel PAHLAVI « Hyperclassique // Abîme moderne // Intégrale du réel »

Publié par Eric SIMON - Catégories : #Expo Peinture Contemporaine



Détail "Tu dis à la nuit", 2024-2025 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON

Du 17 avril au 17 mai 2025

H Gallery est heureuse de présenter **Axel PAHLAVI** pour sa première exposition personnelle à H Gallery. Trois expositions en une ! Pour sa première exposition personnelle à Paris depuis longtemps, **Axel Pahlavi** souhaitait montrer les différentes manières qui constituent son style, les différentes facettes de son art : trois manières de peindre et de regarder le monde.

TROIS EXPOSITIONS
17 avril - 17 mai
La deuxième exposition est intitulée Abîme moderne et se tiendra au sous-sol de la galerie. **Axel Pahlavi** présentera des oeuvres inédites plus expressionnistes, inspirées de grands maîtres comme **Bacon, Velazquez**, **Goya** ou **Picasso** et inventera un geste : la mise en abîme d'un portrait à l'intérieur du tableau.

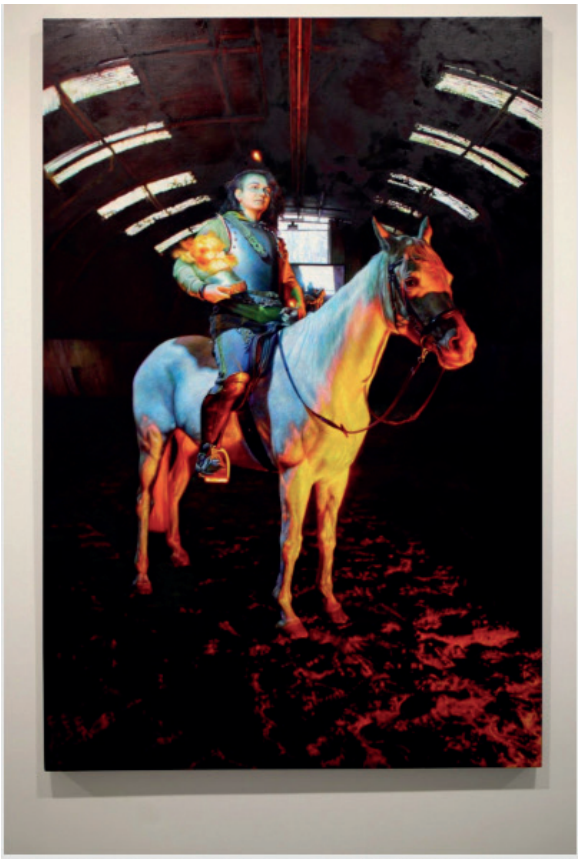
39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

ACTUART

..Actuart...
Eric Simon
09 mai 2025



"Poussière de luymière", 2023 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON



"Éternité (Balayer les feux)", 2025 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON

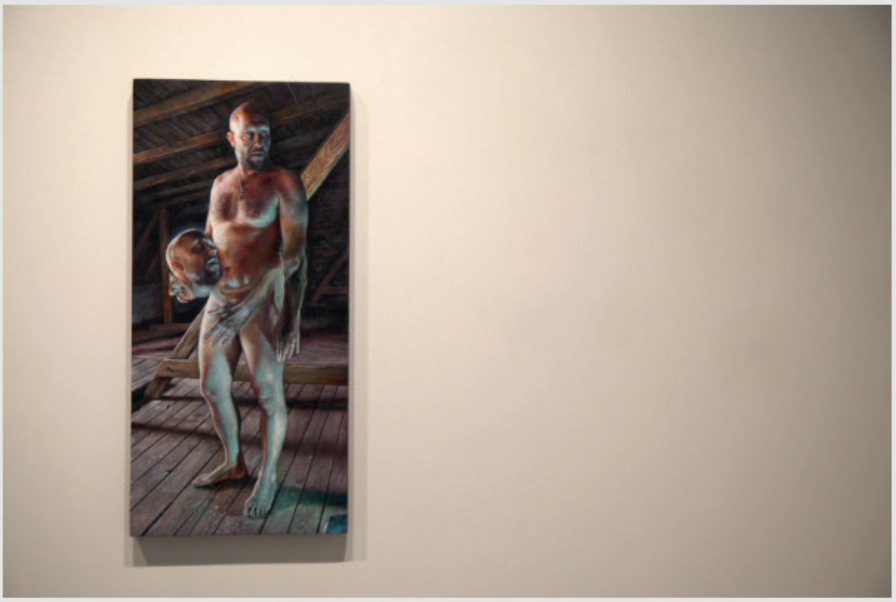
39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

ACTUART

..Actuart...
Eric Simon
09 mai 2025

17 avril - 31 mai
La première exposition, intitulée Hyperclassique se tiendra au rez-de-chaussée de H Gallery pendant toute la durée de l'exposition. Y seront présentées une dizaine de toiles reprenant les techniques des peintres flamands de la Renaissance avec des sujets plus contemporains. Ces huiles sur bois ont été peintes avec un pinceau très fin et des couches de glacis transparentes superposées.

20 - 31 mai
Intitulée Intégrale du réel et présentée au sous-sol de la galerie, les quinze derniers jours de l'exposition, **Axel Pahlavi** présentera des peintures : portraits, paysages, intérieurs que l'artiste a peints directement sur le motif. Après les confinements, il a eu envie de sortir de l'atelier et de se mettre à peindre sur le motif, avec une technique différente, plus rapide et expressive assez proche du Post-Impressionnisme. Ces oeuvres seront dans la manière des oeuvres exposées en ce moment à l'exposition inaugurale de La Malmaison à Cannes dont les curators sont Hanna Baudet et Amélie Adamo.



"Quand reviendras-tu?", 2025 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

ACTUART

..Actuart...
Eric Simon
09 mai 2025



"Le temps et la vérité", 2025 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON

Tentatives. Dire au Vent, Dire à la Nuit.
Axel PAHLAVI chez H GALLERY.

« Le Grand Vitrail ». C'est comme la partition d'une musique qui n'existe pas, jouée par le corps de l'artiste dans le silence de la peinture. Il y a l'étirement de la durée, il y a le geste vite. Il y a du morceau fracturé, il y a l'unité d'un flot. C'est comme un son samplé migrant vers autre chose. C'est comme une improvisation de jazz où soudain le rythme s'emballe. Peindre n'est que tentatives.

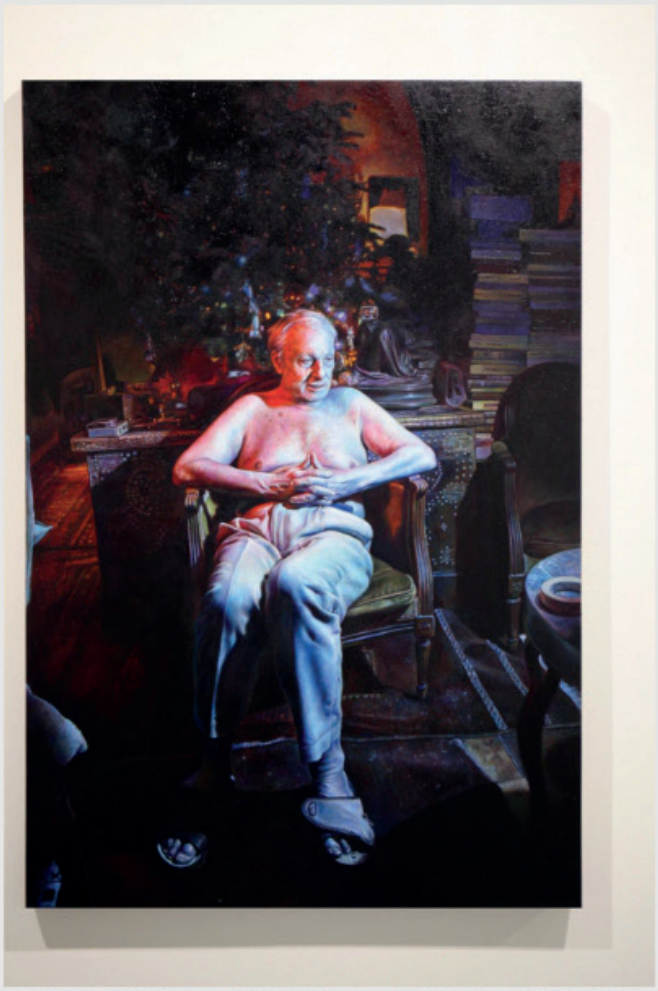
Tentatives des formes, tentatives de sens. Sans vraiment savoir où est la clé secrète du grand laboratoire. Mixer les protocoles, jouer des combinatoires. Prendre, défaire, refaire. Avec cet espoir, proche du sacerdoce, d'entrer en peinture et d'y ouvrir des portes. Axel Pahlavi habite la peinture avec son corps, c'est son fil dans le labyrinthe. Il l'habite, avec sa culture hybridée et ses obsessions. Il la revisite pour la mener ailleurs.

Avec « Le Grand Vitrail », **Axel Pahlavi** mixe trois expositions en une : « Hyperclassique », « Abîme moderne », « Intégrale du réel ». Dans ces trois sections, où le corps de l'artiste éprouve divers protocoles, gestes, temporalités, **Axel Pahlavi** est allé loin sur le chemin de la création, sans horloge ni frontière, croisant les peintres de miniatures iraniennes, les primitifs flamands, **Raphaël, Rembrandt, Ingres, Picasso, Muybridge, Bacon, Rauschenberg** et d'autres encore. Il croise, dialogue, mixe, jusqu'à recréer une nouvelle sonorité. C'est comme s'il menait à son paroxysme une écriture picturale en la tirant vers une polarité inverse.

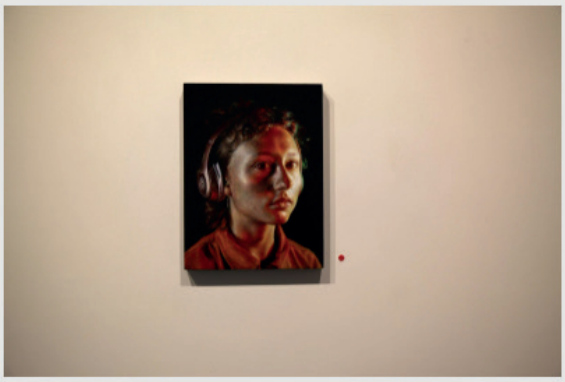
39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

ACTUART

..Actuart...
Eric Simon
09 mai 2025



"Tu dis à la nuit", 2024-2025 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON



"Joséphine", 2022-2023 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

ACTUART

..Actuart...
Eric Simon
09 mai 2025

Comme s'il jouait de la fracture dans l'unité classique ou bien jouait l'unité dans la cassure moderne. Ici, dans la section « Abîme moderne », où le collage et la peinture s'hybrident, ce qui semblerait tendre en apparence vers quelque chose de lâché relève en fait d'une grande maitrise de la forme et la résolution, par les grands aplats, tire la fracture vers l'unité.

Contrairement à la section « Hyperclassique », dans laquelle l'artiste utilise photo et report par décalque, où il fait tout pour contrôler mais où l'extrême attention du geste finit par déborder jusqu'à ce que la forme finisse par échapper. Il y a là une sorte d'obsession de poser la couleur qui tend vers une fragmentation de la représentation : arriver à un rendu presque impressionniste, à la **Van Gogh**, qui rejoint finalement celui des oeuvres de la section « Intégrale du réel », réalisées sur le motif, sans outil de report, dans un lâché gestuel où il est question de sortir de l'oeil pour entrer dans le corps.

« Le Grand Vitrail » nous offre la traversée de ces écritures, de ces combinatoires. Et ce faisant, sorte de Grand OEuvre, s'y opère une alchimie, une transmutation. Migration de la peinture : voilà que du corps de l'artiste elle habite nos corps. Remontée des mémoires, des images, des angoisses symboliques. Cri, fracture, mort, morceau. Et puis, dans l'ombre, le flot des visions extatiques de chair, lumière blanche maquillées de couleurs, lunaires, béates, divines, le corps dormant, le corps rêvant, le corps aimant, glorieux, arrogant, d'où surgissent-elles ces figures d'amour sacré d'amour profane, monstrueuses grotesques, de réel et d'artifice, de grâce et de pesanteur tissées ?
Cri, fracture, mort, morceau.



"Transformation", 2024 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

ACTUART

..Actuart...
Eric Simon
09 mai 2025



"Étude pour un portrait 1", 2024 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON

Et puis dans l'ombre le flot de ce magma qui fracture nos têtes, la déferlante de temps oubliés, dansent à l'envers du cadran de nos yeux, mille visions hallucinées de figures surgies de la lumière comme d'un projecteur sur une scène noire, de quel cirque, de quel film viennent-ils ces fantômes conquérants aux allures d'Heroic Fantasy, quel feu nous portent-ils, quel miroir traversent-ils à dos de leur cheval, en culotte et basket, le visage tourné vers le ciel ?
Cri, fracture, mort, morceau. « Le Grand Vitrail ».

C'est une tentative de vérité et de temps qui s'échappe. Un fragment de rose et de bleu suturé contre l'ombre, comme un flash de beauté qui rassemble avant de s'éteindre à nouveau. D'une lueur artificielle et vraie, comme un vitrail filtrant la lumière réelle et nous la rendant morcelée sur nos peaux, en kaléidoscope de couleurs. **Axel Pahlavi** peint ses tableaux comme il déposerait des lucioles dans le noir. Une présence fragile. La chair est un souffle. Qui dit au vent. Dit à la nuit.

- Amélie Adamo, avril 2025

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

ACTUART

..Actuart
Eric Simon
09 mai 2025



"Axel Bacon", 2024 de Axel PAHLAVI - Courtesy de l'artiste et de la H GALLERY © Photo Éric SIMON

***Axel Pahlavi** est né en 1975 à Téhéran, en Iran. Il vit et travaille actuellement à Berlin, en Allemagne. Il a reçu le prix Pierre Bonnard en 2007, le 1er prix Antoine Marin en 2009 et la bourse de peinture attribuée par les fondations Roux et Tronchet à l'Institut de France en 2009 également. Depuis 2002, il a régulièrement participé à des expositions en France, en Allemagne, aux États-Unis et en Grèce ; notamment, la grande exposition Immortelle organisée au MO.CO de Montpellier en 2023 par Numa Hambursin et Amélie Adamo, qui rassemblait la majorité de la scène figurative française. Thomas Levy-Lasne l'a invité à participer au Jour des Peintres au musée d'Orsay en septembre 2024.*

Ses oeuvres sont notamment présentes dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France, de la Fondation Maeght, de la Fondation Salomon, du Musée Frissiras à Athènes et dans la collection Jerry Speyer à New York.

***Axel Pahlavi** était précédemment représenté en Allemagne par la Edmond Gallery (Berlin) depuis 2018 ainsi qu'en France par la Galerie Eva Hober (Paris) entre 2004 et 2020 puis par la Galerie Isabelle Gounod (Paris). Il est désormais représenté par Pedrami Gallery en Belgique, depuis 2023 et par H Gallery à Paris.*

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Quotidien de l'Art

LE QUOTIDIEN DE L'ART

04 avril 2025





Axel Pahlavi

***Poussière de lumière*,**
2024, huile sur bois,
64 x 96 cm.

© Courtesy de l'artiste et H Gallery/ Adagp, Paris 2025.

H Gallery

Axel Pahlavi, le retour du spirituel

Dans la génération montante des peintres figuratifs dont raffole le marché, Axel Pahlavi (né en 1975) se démarque par son goût pour les techniques anciennes et l'expression d'une spiritualité mystique. L'artiste présente ici une exposition en trois temps. « Hyperclassique » reprend les savoir-faire flamands à travers des huiles sur bois, alors qu'« Abîme moderne » propose des portraits expressionnistes inspirés de grands maîtres (Bacon, Vélasquez…), et qu'« Intégrale du réel » dévoile des toiles réalisées directement sur le motif.

Axel Pahlavi, « Hyperclassique, Abîme moderne, Intégrale du réel », 39, rue Chapon, 75003 Paris, jusqu'au 31 mai, h-gallery.fr

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Monde

Le Monde...
Harry Bellet
3 avril 2025

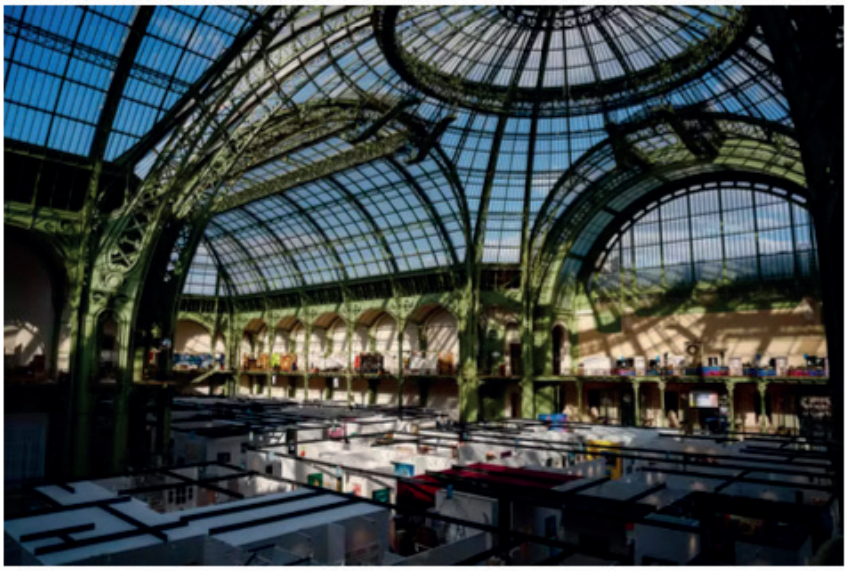
CULTURE • ARTS

Au Grand Palais, la foire Art Paris fait bonne figure

La 27e édition de la manifestation, qui se tient jusqu'au 6 avril, a sélectionné des galeries qui offrent un panorama d'une diversité réjouissante.

Par Harry Bellet
Publié le 03 avril 2025 à 16h00, modifié le 03 avril 2025 à 17h11 · Lecture 3 min. · Read in English

Offrir l'article



La foire Art Paris, au Grand Palais, à Paris, le 1er avril 2025. DIMITAR DILKOFF/AFP

« C'est très, très figuratif », commente, mi-figue, mi-raisin, Martin Guesnet, directeur pour l'Europe de la maison de ventes aux enchères Artcurial et fin connaisseur du marché de l'art. Il n'a pas tort, la 27e édition de la foire Art Paris, de retour au Grand Palais avec 170 galeries (le transfert de l'étriqué Grand Palais éphémère a permis de loger, facilement, 34 exposants de plus), a mis le paquet là-dessus : une section entière a été confiée à la commissaire d'exposition Amélie Adamo et au directeur du Montpellier Contemporain (MoCo), Numa Hambursin, qui a consacré en 2023 une exposition à cette tendance. Intitulée « Immortelle. Un regard sur la peinture figurative en France », elle met en valeur une trentaine d'artistes retenus parmi les choix des galeries exposantes.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Monde

...Le Monde...
Harry Bellet
3 avril 2025

Pour ceux qui ont connu les années héroïques – ou terribles, selon les points de vue –, après 1970, où les jeunes artistes désireux de pratiquer dans ce sens étaient fortement encouragés à se tourner vers la bande dessinée ou à s'exiler (en France, contrairement au reste du monde, la chose était si mal vue dans les écoles d'art et les institutions qu'on se sentait mieux à Berlin), il y a un parfum de revanche.

Une odeur de rance, diront les grincheux amoureux de Supports/Surface et autres pratiques radicales, à la manière dont usait le groupe Buren, Mosset, Parmentier, Toroni (BMPT), qui conseillait aux visiteurs de leurs expositions de *« devenir intelligents »*. Vaste programme, aurait dit le Général, et ce d'autant plus qu'à chaque génération les codes changent. Bien des jeunes d'aujourd'hui préfèrent la figure, dans une peinture fort léchée si possible. Tous ne s'en sortent pas avec bonheur. Pour un artiste réellement inventif dans cette manière, comme Axel Pahlavi (chez H Gallery), combien de peintres néo-pompiers ?

« Des œuvres importantes »

Mais la foire Art Paris n'entend pas relancer une querelle des Anciens et des Modernes, d'autant que ces considérations n'ont ces dernières décennies guère intéressé que les institutions et la critique françaises, le reste du monde (et surtout le marché international, fort pragmatique) ayant chaleureusement accueilli toutes les tendances, pourvu qu'elles soient vendables. Non, fort subtilement, la foire a sélectionné des galeries qui offrent un panorama d'une diversité des plus réjouissante.



« Triptyque de Narval », de Dado, par la galerie Jeanne Bucher Jaeger. GALERIE BOQUET/GALERIE JEANNE BUCHER JAEGER

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Monde

...Le Monde...
Harry Bellet
3 avril 2025



Projet de motifs pour un tissu simultané (1946), de Sonia Delaunay, par la galerie Zlotowski. SONIA DELAUNAY/GALERIE ZLOTOWSKI.

Ainsi, car il convient de rendre hommage à une entreprise bientôt centenaire, la galerie Jeanne-Bucher présente-t-elle, entre autres, deux œuvres monumentales dans ce registre : l'une est un triptyque, plutôt sage quand on connaît l'artiste, de Dado (1933-2010), de 4,50 mètres de long. L'autre est de Yang Jiechang (né en 1956), qui fut découvert en Europe grâce à l'exposition conçue par Jean-Hubert Martin en 1989, « Les Magiciens de la terre ». Cette œuvre-ci, pas sage du tout, est constituée de dix panneaux, et mesure un peu plus de 14 mètres de long ! Intitulée *Tale of the Eleventh Day. Red Autumn* et curieusement inspirée du *Décaméron* de l'écrivain florentin Boccace, elle décrit une gigantesque partouze, animalière, mais pas seulement.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Monde

...Le Monde...
Harry Bellet
3 avril 2025

Que ceux que toutes ces figures parfois dantesques rebutent se rassurent, il y a quand même quelques belles et historiques abstractions à Art Paris. Ainsi, la galerie Zlotowski montre des œuvres rarement exposées de Sonia Delaunay et Otto Freundlich, ce dernier également « vedette malgré lui » de l'exposition sur l'art dégénéré présentée par le Musée Picasso. Dans un registre proche, on trouve aussi, de-ci de-là, quelques petites merveilles d'Alberto Magnelli (1888-1971), un des pionniers méconnus de l'abstraction, tant à la galerie Trigano qu'à la galerie Lahumière, à des prix qui, pour n'être pas anodins, sont sans aucun rapport avec son importance historique. Ce qui fait la joie de Valérie Cueto, courtière française établie à New York : *« J'ai trouvé ici pour mes clients des œuvres importantes, à des prix qui ne le sont pas. »* De bonnes affaires, donc.

Quelques pépites

De belles découvertes aussi : pour les Français, ici confrontés aux programmes, parfois déroutants, de galeries venues d'Afrique du Sud, de Chine, du Maroc, du Guatemala, du Koweït, de Singapour, de Slovaquie, du Japon, du Canada... Et pour les Parisiens, qui pourront se frotter à l'exigence artistique des provinciaux, comme Catherine Issert (bientôt cinquante ans d'activité pointue à Saint-Paul-de-Vence, dans les Alpes-Maritimes) ou la toute jeune galerie rouennaise Panis, à laquelle on souhaite longue vie. Pour ne pas parler de trois galeries du nouveau secteur consacré au design, l'atelier Alain Ellouz (Bièvres, Essonne), Roche & Frères (Le Puy-en-Velay, Haute-Loire) et Duvivier Canapés (Usson-du-Poitou, Vienne) : c'est la force de Guillaume Piens, le directeur de la foire, que d'aller farfouiller dans des lieux inattendus, et d'en rapporter quelques pépites...



« Vésuve » (2024), de l'atelier Alain Ellouz. RÉGIS BAUDONNET

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Monde

…Le Monde
Harry Bellet
3 avril 2025

Et même si on peut légitimement préférer le style Chippendale, les douillets fauteuils clubs ou le confort d'un canapé signé Paulin, on recommande aux curieux de grimper à l'étage pour y découvrir ces ensembles de mobilier et de design harmonisés sous la houlette des architectes Dominique Jakob et Brendan MacFarlane – ils représentent la France à la prochaine Biennale de Venise – dans une section qui, du point de vue scénographique, mérite l'ascension.

Enfin, la foire décerne des prix. Les comices agricoles aussi, sauf que ceux d'Art Paris sont financièrement considérables. Celui de la BNP Paribas Banque privée (40 000 euros) est ainsi allé à Thomas Lévy-Lasne, artiste activiste de cette nouvelle figuration dont il était question plus haut. Il est montré, notamment, par une entité nouvellement apparue sur le marché, MEL Publisher. MEL pour Michel-Edouard Leclerc, qui *« cherche à valoriser l'estampe dans toutes ses techniques, notamment la lithographie, la gravure et la sérigraphie »*. Il ne lui reste plus qu'à exposer ses lithos dans les supermarchés de son groupe. Si on veut réellement démocratiser l'art, c'est là qu'il faut aller chercher le public, au moins autant qu'au Grand Palais.

¶ Art Paris Art Fair, Grand Palais, 7, avenue Winston-Churchill, Paris 8e. Jusqu'au 6 avril. Artparis.com

Harry Bellet

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Art Media Agency
Céline Lesage
23 décembre 2024

H Gallery représente Axel Pahlavi

H Gallery représente désormais le peintre iranien Axel Pahlavi. Ses œuvres figuratives interrogent la fragilité humaine et le passage du temps, associant réalisme et surréalisme.

Basé à Berlin, Axel Pahlavi a notamment reçu le prix Pierre Bonnard en 2007 et le 1er prix Antoine Marin en 2009. Ses œuvres figurent dans les collections de la Bibliothèque Nationale de France, de la Fondation Maeght et du Musée Frissiras à Athènes.

Créée en 2016 à Paris par Hélianthe Bourdeaux-Maurin, la H Gallery soutient des artistes (majoritairement figuratifs) émergents en France.



39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Musée d'Orsay
Jérémy Liron
19 septembre 2024



Le jour des peintres | 80 peintres contemporains de la scène française

Group show with: Marion Bataillard, Raphaël Barontini, Abdelkader Benchamma, Julien Beneyton, Céline Berger, Romain Bernini, Amélie Bertrand, Mireille Blanc, James Bloedé, François Boisrond, Katia Bourdarel, Jean-Baptiste Boyer, Guillaume Bresson, Damien Cadio, Corentin Canesson, Antoine Carbonne, Marcos Carrasquer, Ymane Chabi-Gara, Mathieu Cherkit, Claire Chesnier, Nina Childress, Jean Claracq, Philippe Cognée, Eric Corne, Diane Dal-Pra, Gaël Davrinche, Grégory Derenne, Damien Deroubaix, Marc Desgrandchamps, Julien Des Monstiers, Hervé Di Rosa, Cyril Duret, Tim Eitel, Gilles Elie, Jean-Charles Eustache, Sylvie Fajfrowska, Cecilia Granara, Cyrielle Gulacsy, Dhewadi Hadjab, Bilal Hamdad, Nathanaelle Herbelin, Hervé Ic, Dora Jeridi, Yann Lacroix, Thomas Lévy-Lasne, Alexandre Lenoir, Jérémy Liron, Inès Longevial, Maude Maris, Simon Martin, Olivier Masmonteil, Philippe Mayaux, François Mendras, Marie-Claire Mitout, Marlène Mocquet, Eva Nielsen, Florence Obrecht, **Axel Pahlavi**, Aurore Pallet, Simon Pasieka, Françoise Petrovitch, Laurent Proux, Florence Reymond, Antoine Roegiers, Madeleine Roger-Lacan, Anne Laure Sacriste, Christine Safa, Vassilis Salpistis, Daniel Schlier, Hugo Schüwer Boss, Elené Shatberashvili, Melissa Sinapan, Apolonia Sokol, Lise Stoufflet, Agnès Thurnauer, Gérard Traquandi, Emmanuel Van der Meulen, Marine Wallon, Miranda Webster, Xie Lei.

Curated by: Thomas Lévy-Lasne & Nicolas Gausserand
Après les expositions de Peter Doig et Nathanaëlle Herbelin, le musée d'Orsay poursuit l'exploration des relations qu'il entretient avec la peinture contemporaine et vous invite à rencontrer 80 peintres de la scène française actuelle. Durant une après-midi et une soirée, vous avez une occasion unique d'échanger librement avec des artistes vivants, de découvrir leur travail, leur regard sur les collections du musée. Un événement exceptionnel à ne pas manquer !
Orchestré par l'artiste Thomas Lévy-Lasne, l'événement réunit quatre-vingts peintres contemporains, chacun à côté d'une de leurs œuvres dans les salles du musée. Ce rassemblement d'un jour, performance d'ampleur inédite, témoigne d'une vitalité de la scène française encore trop méconnue du grand public. Cette présentation exceptionnelle met en lumière plusieurs générations d'artistes, l'importante féminisation progressive de la profession et la grande variété stylistique des approches. Chaque artiste occupe un emplacement choisi au sein de la nef, auprès de son tableau, dans un interstice de l'accrochage en écho avec les collections du musée d'Orsay, référence incontestable et source inépuisable d'inspiration pour eux. Moment fort et rare : en plus d'un panorama sans précédent sur la création picturale du moment, les visiteurs ont l'occasion d'échanger avec les peintres, autour de leur travail, de leur parcours, de leurs intentions.

Pour construire son parcours en amont ou poursuivre ce dialogue au-delà de la rencontre, le visiteur peut consulter le site lejourdespeintres.com, ainsi que les entretiens vidéo de chacun d'entre eux réalisés dans le cadre de la chaîne Twitch/YouTube Les apparences.

Le jour des peintres donne l'occasion aux visiteurs du musée d'Orsay d'entendre la parole précieuse de celles et ceux qui produisent l'art, au sein-même d'un musée qui leur est contemporain. Une occasion de faire entrer leurs voix au musée, et de rappeler que les peintres parlent un langage cultivé mais compréhensible et vivant : un langage d'artiste.
Accordéon

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

L'Oeil...
Amélie Adamo
4 septembre 2023



Jean-Claude Mosconi, pour l'amour de l'art

Comment sont nés votre passion pour l'art et votre désir de collectionner ?

Pour faire court, je reprendrai une expression qui, je crois, a déjà été utilisée par un collectionneur : je suis rentré dans l'art par effraction. C'était dans les années 1980, j'étais alors le directeur de la communication de General Motors, au siège d'Argenteuil. À l'occasion d'une invitation pour l'inauguration de la mise à l'eau de la réplique du bateau qu'utilisait Claude Monet pour réaliser certaines de ses toiles, j'ai rencontré le peintre Olivier Debré (1920-1999). À cette époque, le monde de l'art m'était inconnu. Fils d'immigré italien, ma seule référence, portée de génération en génération, du plus pauvre au plus riche habitant dans mon petit village des Marches, était Raffaello Sanzio, célèbre peintre de la Renaissance, né à Urbino, berceau de ma famille.Dès ma rencontre avec Olivier Debré, quelque chose d'exceptionnel est né. Comme un flocon de neige devient une boule de neige et la boule de neige une montagne de neige, il m'a fait découvrir l'art. À partir de cette période j'ai lu, j'ai regardé, j'ai rencontré, j'ai visité, en suivant les conseils d'Olivier Debré et d'Alberto Cont, un de ses anciens élèves aux Beaux-Arts de Paris. Alberto n'a eu de cesse de m'aiguiller, de m'expliquer et me faire comprendre ce monde fascinant de l'art. J'ai alors très vite mesuré que je ne pourrais jamais acquérir un Piero della Francesca (1412-1492), mais qu'il m'était possible d'initier une collection avec des artistes contemporains.

Qu'est-ce qui vous conduit à acheter une œuvre ?

Le tableau doit m'interpeller, me parler, m'étonner, me bousculer, me surprendre. Je me fie souvent à une réaction que j'ai parfois lors de foires : je passe devant une œuvre, marque un temps d'arrêt, puis poursuis ma visite. Après quelques minutes, j'ai besoin de retourner voir l'œuvre. La retrouver. La revoir. C'est souvent un signe avant-coureur d'achat.

Une œuvre « forte », c'est quoi pour vous ?

C'est une œuvre qui vous « scotche » au premier regard. Vous êtes foudroyé. Vous êtes KO debout. Sans voix. Elle est figurative ou abstraite. En tous cas, elle est différente. Elle n'est pas forcément belle. Elle peut même laisser indifférent un autre collectionneur. Elle doit vous donner un frisson, et aussi un sourire en pensant au regard interrogatif de votre épouse, de vos amis ou amies, dont la première réaction sera de vous demander : mais c'est quoi, ça ?

...L'Oeil
Amélie Adamo
4 septembre 2023

Y a-t-il un fil rouge qui sous-tend votre collection, un lien qui unit les artistes que vous collectionnez ?

Non. Cependant, je suis très attentif à la figuration, même si je collectionne aussi de l'abstraction. J'ai souvent été gentiment moqué pour mes choix. Cela me laisse de glace. Je ne suis pas un collectionneur qui suit les modes de passage. J'ai besoin de vivre une œuvre, de la comprendre, même si elle va dans le sens contraire de ce qui est dans le vent. En disant cela, je me rappelle cette très belle phrase de Jean Guitton : « Être dans le vent, c'est avoir le destin des feuilles mortes. » Y a-t-il une chose qui réunit mes amis ? Oui, l'amitié. J'aime les artistes. J'aime leur monde. Ils sont mes amis. Je les écoute. C'est comme une sorte de fratrie. Ils m'éclairent. Ils m'apprennent. Ils sont uniques. Rares, très rares sont ceux qui me laissent indifférents. J'aime les artistes car ils voient et sentent des choses que nous ne découvrirons qu'ultérieurement. Un collectionneur dont j'ai oublié le nom a dit en parlant des artistes : « Ils pensent avec dix minutes d'avance sur nous. » C'est vrai. Ils voient souvent ce que nous ne voyons pas, et ils le partagent avec moi.

Que veut dire « collectionner » selon vous ?

C'est le contraire d'entasser. C'est la traduction de l'évolution de mon regard au cours des années passées. C'est la présence dans ma collection d'artistes que j'aime, mais que je ne peux plus suivre pour des raisons budgétaires. Ils n'en demeurent pas moins des amis très proches, que je suis toujours avec passion. Je suis le contraire d'un bon collectionneur. Je n'ai jamais revendu un tableau. C'est trop difficile pour moi.

Organisez-vous aussi parfois des expositions autour de ces artistes que vous suivez ?

Ce n'est pas une chose que je fais régulièrement. Pour cet été, j'ai organisé une exposition à Pernes-les-Fontaines, près d'Avignon, avec l'aide de monsieur le curé et de la mairie. Cela a lieu dans l'abbatiale Notre-Dame-de-Nazareth, une église du XIIe siècle. Y sont exposées une dizaine d'œuvres d'Axel Pahlavi, un peintre que j'aime beaucoup. Un artiste magnifique. Axel avait déjà fait une exposition identique, l'an dernier, dans une église de Nice. Celle-ci, à Pernes, est visible jusqu'au 17 septembre.

Jean-Claude Mosconi en bref

1946

Naît à Puteaux (92)

1965

Diplômé de L'ESJ Paris et de l'EHESS

1980

Directeur de la communication de Valeo

1988

Directeur de la communication d'Opel France

1999

Directeur des salons automobiles de General Motors

2007-2019

Directeur du patrimoine culturel d'Unicredit, la première banque italienne

Jean-Claude et Nina Mosconi en visite dans l'atelier de Florence Obrecht et Axel Pahlavi



39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Journal des Arts
Fabien Simode
25 avril 2023



COUP DE CŒUR

Mortelle "Immortelle" !

Mo.Co. et Panacée, Montpellier (34) – Jusqu'aux 4 juin et 7 mai 2023

PEINTURE CONTEMPORAINE - Fallait-il la programmer, cette exposition sur la « vitalité de la jeune peinture figurative française » ? Ou ne le fallait-il pas, comme le disent certains ? Pour ses contempteurs, exposer les peintres actuels reviendrait, dans le meilleur des cas, à les enfermer dans un ghetto ; dans le pire, à mettre un coup de projecteur sur une pratique anachronique : la peinture.

Pour ses défenseurs, il s'agit au contraire de montrer que cette dernière n'est pas « morte » avec Marcel Duchamp, et qu'elle fait toujours sens. Voilà pourquoi les trois commissaires d'« Immortelle », Numa Hambursin, Amélie Adamo et Anya Harrison, parlent d'une exposition de « combat » ; une exposition ambitieuse (plus de 120 peintres pour plus de 300 œuvres) au titre manifeste (« Immortelle »), programmée dans deux lieux de Montpellier (au Mo.Co., pour les peintres nés dans les années 1970, et à la Panacée, pour ceux nés après 1980). De fait, en France, la peinture a bel et bien été ostracisée par les institutions et les galeries prescriptrices dans les années 1990 et 2000, au profit des installations, de la vidéo et la photographie. Les écoles des beaux-arts, où il ne faisait plus bon peindre, n'ont pas été épargnées. Tous les artistes formés dans ces années-là disent leur difficulté à prendre le pinceau, quand ils n'ont pas été découragés de le faire… Étonnamment, c'est dans cette adversité que s'est construite la première génération, fertile terreau de la peinture dite « contemporaine ». Il est criant de voir que les plus de 90 artistes rassemblés au Mo.Co. ont opposé au rejet de la peinture un désir de peindre, voire de bien peindre. S'ils ont digéré les tendances de la Figuration libre ou de la *bad painting*, à l'instar de Marlène Mocquet et de Thibault Hazelzet, ils n'hésitent plus à revendiquer une certaine virtuosité, à l'image de Nazanin Pouyandeh et de Thomas Lévy-Lasne. Par plaisir sans aucun doute, par provocation peut-être aussi. Après tout, quitte à peindre, autant l'assumer ! Car les artistes ont retrouvé le chemin de l'atelier, et ils le clament haut et fort. Frondeuse, ses yeux plantés dans les nôtres, Marion Bataillard se représente dans un miroir pinceau à la main (*Grand Autoportrait à l'atelier*, 2013-2015), quand Simon Pasieka place, bien en évidence, sa palette dans ses paysages. Peindre, peindre, peindre jusqu'à renouer avec la grande histoire, celle des maîtres – c'est Gaël Davrinche qui réactualise le *Portrait de Baldassare Castiglione* de Raphaël (*Baldassarre Castiglione @ Raphaël*, 2020) et Axel Pahlavi qui « termine » le *Portrait d'Olga dans un fauteuil* de Picasso (*L'Œuvre muette*, 2019-2020). Peindre, peindre, peindre jusqu'à renouveler, aussi, la peinture d'histoire – c'est Stéphane Pencréac'h qui représente en 2015 la marche des chefs d'État à la suite des attentats de janvier de la même année, à Paris (*Paris, 11 janvier 2015*). À la Panacée, les artistes de la génération suivante, ceux nés depuis la fin des années 1980, sont plus apaisés. S'ils gardent le pinceau en main, ils semblent avoir déposé les armes. Est-ce le signe d'un « combat » gagné, d'une peinture désormais acquise, comme le suggère Numa Hambursin, directeur du Mo.Co. ? Possible, oui. De fait, les chats de Charles Hascoët sont désarmants de simplicité, pour ne pas dire de vacuité, comme les fleurs de Louise Sartor. Il se dégage des tableaux « sans titre » de David Caille et de ceux de Diane Dal-Pra une impression de « néo-romantisme » qui pourrait laisser penser que la peinture n'aurait plus rien à dire… Une impression tempérée, fort heureusement, par les puissants tableaux de Johanna Mirabel, Miryam Haddad et Apolonia Sokol, trois peintres dont il faut assurément suivre le parcours. Oui, il fallait la faire, cette exposition « Immortelle », pour prendre le pouls des peintres et mesurer les enjeux de la peinture actuelle, ses forces et ses faiblesses. On pourra lui reprocher d'avoir intégré à son parcours quelques dessinateurs, dont Fabien Mérelle et Abdelkader Benchamma, dont nous ne sommes pas sûrs que les « combats » ont été identiques à ceux des peintres. On peut regretter, également, qu'elle se soit cantonnée à la figuration, quand la peinture abstraite a su se renouveler, elle aussi – en témoigne la peinture de Pauline Bazignan, seule peintre « abstraite » admise au sein du parcours. Mais on doit lui reconnaître sa pertinence dans un accrochage éloquent, souvent subtil, qui sait imprimer dans nos mémoires les tableaux envoûtants de Cristine Guinamand, Florence Reymond, Lucie Picandet ou Marcella Barceló… parmi tant d'autres peintres.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Hérault Tribune
Virginie Moreau
4 avril 2023



Montpellier : le MO.CO célèbre la peinture figurative contemporaine

Avec la double exposition "Immortelle", le MO.CO et le MO.CO Panacée donnent une belle visibilité à la peinture figurative contemporaine, prouvant sa vigueur et son inventivité…

Virginie MOREAU
Publié le 4 avril 2023 à 20:00

Des peintres confirmés au MO.CO

Au MO.CO, les visiteurs déambulent dans quatre sections évoquant successivement le désir de peinture, la mémoire, les espaces et l'intériorité. **La première section évoque le travail du peintre au sein de l'atelier, et son plaisir à manier les pinceaux pour exprimer son monde intérieur.** On y voit des autoportraits de peintres au travail : **Abel Pradalié** scrute sa toile, sa palette et un pinceau à la main, concentré ; **Florence Obrecht et Axel Pahlavi** se représentent mutuellement en train de créer dans un tableau exécuté à quatre mains, tandis que **Nazanin Pouyandeh** procède à une mise en abyme de la peinture, à travers des autoportraits, intégrant la notion de nudité dans l'œuvre. **Mathieu Cherkit** signe le diptyque *Blatta Bombo* séparant un tableau en deux, comme si l'œuvre était écartelée, pendant qu'**Oda Jaune** invite à voir à travers les choses dans *See Through*. Les peintres signifient leur statut de peintres, celui-là même qui n'était pas reconnu à leurs débuts.

La section sur la mémoire se penche notamment sur la peinture d'histoire ou de genre. Les artistes s'y confrontent à l'histoire, comme **Nazanin Pouyandeh** dans sa *Cité céleste*. Inspirée par le tragique bombardement de Kobané, elle montre des femmes en habits de fête marchant parmi les ruines. Il en résulte une tension. *"Je ne peins pas des événements historiques en eux-mêmes mais j'y fais allusion ; ils font partie de l'inconscient collectif"*, explique-t-elle. Le grand triptyque *Paris (11 janvier 2015)* signé par **Stéphane Pencréac'h** met en scène des hommes gisant au sol, le corps criblé de balles, ou recroquevillés, victimes des attentats de Charlie Hebdo et de l'Hypercacher, alors que les dirigeants européens et la population font front commun face à la barbarie lors d'une manifestation organisée le 11 janvier suivant. Une œuvre appliquant les codes de la peinture d'histoire à un événement contemporain. Cette section comporte également des allusions à la religion. C'est le cas du tableau *La Grande Tendresse*, d'**Axel Pahlavi,** qui représente le Christ crucifié dans une ambiance caravagesque troublée par des rectangles flous qui viennent brouiller les codes. Dans *Metanoia,* le peintre présente une femme au sol, assistée et entourée de personnes, à la manière d'une *"dormition"* religieuse. Dans *Jihad,* **Damien Deroubaix** dresse un terrible constat : la religion rime dans certains endroits avec la mort.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

TRANSFUGE

Transfuge…
Julie Chaizemartin
3 avril 2023



Le retour de la peinture au MO.CO

Immortelle peinture

Julie Chaizemartin

03/04/2023 • Reportage

Le MO.CO présente 122 artistes et plus de 350 œuvres, soit deux générations de peintres dans une ampleur inédite.

« *Immortelle* est une exposition de combat ! » lance Numa Hambursin, le directeur du MO.CO. Depuis le début de sa carrière, ce jeune chef d'établissement culturel au verbe engagé s'est donné comme mission la défense de la peinture figurative française. Au milieu de la foule venue assister au vernissage, un collectionneur passionné me confie : « C'est l'exposition que j'attendais depuis longtemps, car acheter du figuratif, pendant plusieurs années, s'est fait sous le manteau, c'était pire que d'acheter de la pornographie ! Cette exposition montre qu'il y a bien une génération d'artistes de talent qui n'ont pas eu la reconnaissance qu'ils méritaient, la preuve étant qu'il y avait beaucoup de collectionneurs à l'inauguration ». Autant dire que l'atmosphère vibrait de l'excitation des moments historiques. « Il fallait un Numa Hambursin pour avoir le courage de faire cette exposition » me glisse à l'oreille une des artistes exposées. Il faut dire que la conjoncture est idéale, à l'heure où une peinture figurative adolescente, tout juste sortie d'école d'art, se vend déjà à prix d'or chez des galeristes en vue. Ce phénomène, que certains nomment « le retour de la peinture », constitue un terrain favorable pour réhabiliter la génération précédente, celle des peintres nés entre 1970 et 1980, dénigrée et rejetée par les institutions durant plus de deux décennies, en regard de cette toute jeune génération qui ne pourra jamais avoir idée du chemin de croix de ses aînés. Disette versus opulence. Le contraste est fort mais semble pourtant ne pas défriser ceux qui recherchent désormais le dernier jeune peintre à la mode alors qu'hier ils criaient haro sur les chevalets. Il n'y a qu'à lire les critiques des rares expositions organisées entre 1990 et 2000 sur la peinture figurative en France pour se rendre compte du mépris adressé à ce médium considéré comme *has been*. La doxa de l'art conceptuel et la croyance messianique dans les nouveaux médias avaient alors touché la majorité de l'intelligentsia culturelle, des bancs des écoles d'art aux cimaises des institutions, décourageant les artistes de prendre les pinceaux et limogeant les plus résistants, au nom de la sacro-sainte idée duchampienne. Mais c'est bien mal connaître la peinture que de la déclarer dépassée. C'est à peu près la même chose que de considérer Hugo mort au profit de ChatGPT.

TRANSFUGE

…Transfuge
Julie Chaizemartin
3 avril 2023

Génération résistante

C'est à cette drôle d'époque qu'Amélie Adamo réalise sa thèse sur la peinture figurative française des années 1980. Elle découvre alors la puissance formaliste de Stéphane Pencréac'h, le ténébrisme viscéral de Ronan Barrot, les subtiles paysages et déjeuners sur l'herbe d'Abel Pradalié, la fulgurance coloriste de Cristine Guinamand, le trait percutant de Raphaëlle Ricol, les gris troublants de Youcef Korichi, la mélancolie d'Iris Levasseur, la poésie symboliste de Simon Pasieka, l'imagerie ensorceleuse de Katia Bourdarel, autant de noms qui se retrouvent rassembler dans l'exposition du MO.CO. dont elle est la co-commissaire avec Numa Hambursin afin de démontrer, au travers d'un panorama à ce jour inédit dans un lieu muséal français, l'importance de ces peintres inclassables tant ils sont différents, éclectisme qui a sans doute contribué à la reconnaissance difficile d'une scène bien identifiée. Personne ou presque ne s'étant attaqué à réaliser un matériel critique concernant cette « génération résistante » selon l'expression de Numa Hambursin, pourtant traversée d'amitiés et de compagnonnages artistiques passionnants, sous le ciel d'aînés tutélaires (Vincent Bioulès, Jean-Michel Alberola, Marc Desgrandchamps, Djamel Tatah, Vladimir Veličković…).

Hybridation esthétique

« C'est le parti pris d'une peinture réaliste, humaniste, caractérisée par l'épaisseur du médium, le télescopage des écritures et l'hybridation des références. C'est cette physicalité, cette sensualité, ce désir de peindre qu'on a voulu faire ressentir » développe Amélie Adamo en soulignant la présence du tragique, de l'histoire, de la violence, de l'inconscient et du vertige des espaces. Ils sont la dernière génération de peintres avant l'arrivée du numérique, avant que les images n'envahissent nos cerveaux et nos rétines. Ils sont donc une génération de la fin d'une époque, profondément ancrée dans le récit mythique de la grande histoire de l'art liée à l'authentique pratique d'atelier mais forcément perturbée, voire mise en concurrence, par la fécondation de l'image rapide et facile, dénuée de chair. Ici se joue donc un combat de titans, celui du temps long contre le flash, celui de l'incarnation contre Second Life. À quoi bon peindre encore, puisque les nouveaux médias sont désormais l'avenir de l'art contemporain ? Ils sont donc la dernière génération pleinement érotique, pleinement tragique, pleinement christique. Celle qui a transmis la foi non négociable dans la peinture. « Ils puisent dans l'histoire de l'art sans limites, comme des autodidactes, le 19e siècle l'emporte sur le 20e siècle, Courbet sur Matisse. Ils sont baudelairiens » abonde Numa Hambursin. De son côté, Olivier Kaeppelin, historien d'art et infatigable défenseur de la peinture voit en eux « un refus de l'embrigadement, d'une lecture univoque, caractérisé par des tableaux non statiques ». On plonge dans les perspectives sensuelles d'Abel Pradalié, dans l'imagerie foisonnante de Nazanin Pouyandeh, dans la spiritualité mordorée d'Axel Pahlavi, dans le souffle de Youcef Korichi, dans la dextérité de Till et Léopold Rabus, dans l'hyperréalisme de Thomas Lévy-Lasne. Sur le mur du fond de la plus grande salle, devant l'immense triptyque de Stéphane Pencréac'h sur les attentats de Charlie, les yeux se figent, happés par une déflagration émotionnelle. Chez Adrien Belgrand, Guillaume Bresson et Karine Rougier, de quelques années plus jeunes (nés en 1982), se lit déjà le glissement vers une esthétique différente. La virtuosité technique des deux premiers évoquant le défi de la peinture à l'hyper-minutie des images numériques, la poésie malicieuse de la troisième irriguant de fraîcheur une palette qui sera définitivement tournée vers des tons plus frais et un dessin du corps plus plat chez les 33 artistes émergents exposés au MO.CO Panacée (nés après 1990), dont les scènes domestiques ont abandonné la complexité formelle et la conscience politique de la génération précédente pour évoquer la froideur et la solitude de notre monde connecté, au risque que l'image peinte ressemble au *scroll* d'Instagram. Ici, Jean Claracq, Nathanaëlle Herbelin, Romain Ventura, Diane dal Pra et Myriam Haddad se démarquent par leur jouissance de la couleur ou leur délicate nostalgie, exploratrice de l'intime.

Certains commentateurs regrettent déjà une exposition trop foisonnante. Aurait-il fallu ne montrer que des pièces majeures ? Numa Hambursin assume le parti pris inverse à l'appui de la mise en lumière d'une scène entière, féconde et généreuse, encore incomprise, dont cette exposition permet d'en découvrir l'amplitude esthétique et dont le temps saura détacher les grandes figures qui apparaissent ici et en écrire l'histoire. Cette exposition démontre avec force que la peinture est signe des temps. Est-ce une coïncidence si elle fait son retour alors que les bouleversements du monde font rage ? En cela, par sa capacité à défier la marche de l'histoire, la peinture est bien immortelle.

artdeville
Éditions chicxulub

Artdeville

avril 2023



La “décennie défigurée” de l’art contemporain français

ENFIN MIS EN LUMIÈRE, LES PEINTRES FIGURATIFS DES ANNÉES 1990-2000 TIENNENT LEUR REVANCHE AU MOCO DE MONTPELLIER.

On s’en était fait peu à peu une religion : qu’importe le flacon pour peu qu’on ait l’ivresse. En art comme pour toute forme d’expression créative, seul le sujet arbitre et détermine l’intérêt d’un objet final. Quelle que soit sa facture, soit l’installation, la vidéo, la performance, la sculpture, la peinture… vous saisit, vous surprend, vous provoque, vous tourneboule, soit elle vous laisse indifférent.e. Y compris quand le flacon devient le sujet lui-même.
L’hymne à la peinture figurative française que l’exposition « Immortelle » célèbre sur deux sites, le MOCO et La Panacée, semblerait en ce sens un brin facile. Mais l’histoire récente relève qu’au contraire, le médium peinture a bel et bien été mal-aimé en France dans la dernière décennie du deuxième millénaire. L’idée de cette grande exposition événement paraît ainsi amplement justifiée et salutaire. Mais…

Courber l’échine

On veut bien convenir sans ambages que la France ne fut pas l’Eldorado des peintres nés entre les années 70 et 80, y compris pour les plus aventuriers. Qu’en restant obnubilés par d’autres formes d’expressions plus ou moins nouvelles, les institutions françaises de l’époque notamment ont au pire empêché, au mieux retardé l’émergence de talents remarquables, artistes qui ont pour certains dû s’exiler et pour une majorité courber l’échine.
Que par effet de mode, dogmatisme ou simplement bêtise, la jeune peinture figurative contemporaine a été injustement méprisée. Soit.
La peinture n’est évidemment ni un médium réactionnaire en elle-même, ni ringarde, ou bien comme le suggère le directeur du MOCO, Numa Hambursin, dans les prolégomènes du catalogue de l’exposition, la musique acoustique ou l’édition imprimée le seraient tout autant. Absurde. Tout dépend, bien sûr, de ce qu’on en fait. Et les contempteurs de la peinture figurative contemporaine ont été bigrement plus redoutables à l’art et à la culture par leur arrogance que les artistes ainsi toisés par ce regard condescendant.

Règlement de comptes

Mais en présentant 122 d’artistes en même temps, 350 de leurs œuvres, en 2 lieux différents, comme pour faire masse dans une manifestation syndicale ou politique, la démonstration de vitalité souhaitée ne cèderait-elle pas inutilement au sentiment de revanche ? Voire au règlement de comptes ? Numa Hambursin ne s’en cache pas : « L’art contemporain est un sport de combat », affirme-t-il, paraphrasant le sociologue Pierre Bourdieu. Toujours dans les premières pages du catalogue, le directeur du MOCO ne peut d’ailleurs pas s’empêcher de tacler son prédécesseur Nicolas Bourriaud, qu’il cite pour mieux le piquer : « Est-on autorisé à penser que, dans les années 1990-2000, peu de jeunes peintres apportaient quelque chose d’original ou d’intense à la pratique picturale ? Cela se passait ailleurs, dans l’utilisation du temps, des médias, dans l’installation, dans la vidéo. » Numa Hambursin commente alors : « La réponse générationnelle n’est pas pertinente, un Olivier Céna, pourtant son contemporain, ayant dénoncé “l’empire du snobisme” qui permit d’ostraciser la peinture. » Contre l’Empire, la contre-attaque !
Numa Hambursin assume d’ailleurs le caractère « foisonant » de cette exposition et, par là, une certaine complaisance dans le choix des artistes : « Nous n’avons pas cherché à défendre des “familles” d’artistes proches de nos goûts et de nos prédilections esthétiques, mais bien à tendre vers une exigence d’exhaustivité ».
Et la démonstration est plutôt réussie et assez réjouissante – par son côté musclé de bonne guerre, en tout cas ! On peut toutefois regretter précisément ce parti pris : « On aurait pu dire la même chose, mais pas comme ça ! » confirme un des artistes invités. Car, ironiquement, l’exposition tombe un peu dans l’écueil qui fut celui de l’Hôtel des Collections imaginé par Nicolas Bourriaud pour le MOCO, rue de la République. On y présentait tour à tour les collections de telle ou telle personnalité ou institution prestigieuse. Le problème résidait ainsi dans le manque de perspective. Les œuvres d’artistes plus ou moins connus se côtoyaient souvent sans autre cohérence que celle d’avoir été acquises par le collectionneur, rendant complexe leur perception par le public. C’est par cette raison, en tout cas, que Numa Hambursin a justifié l’abandon du concept de l’Hôtel des Collections.
L’alternative ? Un choix d’artistes un peu plus resserré, un parti pris curatorial ainsi plus affirmé, et une présentation ainsi plus profonde et de l’œuvre de chaque artiste, toujours sur les deux lieux, La Panacée et le MOCO. Une manière peut-être plus accessible (et plus apaisée) de découvrir et identifier les maîtres de la décennie injustement “défigurée” de l’art contemporain français.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

LE QUOTIDIEN DE L'ART

Le Quotidien de l'Art...
Julie Chaizemartin
avril 2023



3 QUESTIONS À

Guillaume Toumanian

« Rester dans l'expression du vivant »

Artiste et fondateur du projet MENK

© Photo Aminata Beye.

Pourquoi avez-vous imaginé le projet MENK ?

J'avais ce projet en tête depuis une vingtaine d'années et c'est maintenant qu'il prend forme face à la nécessité de maintenir et de partager une culture ancestrale. Les notions de transversalité et de trajectoire sont au cœur du projet avec pour mission de favoriser les échanges artistiques dans le cadre d'un dispositif de résidences d'artistes et d'expositions en France et en Arménie. MENK, qui signifie « nous » en arménien, est pensé sur l'idée d'une identité plurielle, sur l'énergie créative des différents artistes d'origine arménienne, arméniens et non-arméniens, issus pour la plupart de la scène artistique contemporaine française.

À qui s'adresse-t-il et quels sont les artistes qui y participent ?

Il s'adresse à un large public et a vocation à développer des partenariats publics et privés en France et en Arménie. Les expositions, résidences et ateliers permettent de mettre en lumière des trajectoires d'artistes liées à la culture arménienne. Par exemple, deux artistes français basés à Berlin, Florence Obrecht et Axel Pahlavi, partiront en résidence au mois de mai en Arménie avec le soutien de l'Institut français à Erevan. L'an dernier, ce sont deux artistes arméniens Tigran Sahakyan et Arman Vahanyan qui étaient en résidence en France au CAC Landes. Pour l'exposition avec le Musée arménien de France, deux artistes arméniens sont invités : Sevak Grigoryan, sculpteur installé à Paris, et Harutyun Avakian, basé à Erevan.

Est-ce un projet culturel engagé, au vu de l'actualité ?

Malgré un contexte géopolitique très complexe, un des objectifs est de témoigner de la vitalité de la scène artistique arménienne contemporaine en Arménie. C'est important de le souligner car le contexte de diaspora a déplacé la culture arménienne dans d'autres pays depuis plus d'un siècle. L'exposition avec le Musée arménien de France en est l'exemple car nous portons un regard sur la culture arménienne regroupée dans une importante collection d'œuvres à Paris. De toute évidence, nous avons un devoir de mémoire mais nous avons surtout la volonté et la nécessité de rester dans l'expression du vivant.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE CHAIZEMARTIN

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

LE QUOTIDIEN DE L'ART

...Le Quotidien de l'Art
Julie Chaizemartin
avril 2023

Génération résistante

C'est à cette drôle d'époque qu'Amélie Adamo réalise sa thèse sur la peinture figurative française des années 1980. Elle découvre alors la puissance formaliste de Stéphane Pencréac'h, le ténébrisme viscéral de Ronan Barrot, les subtiles paysages et déjeuners sur l'herbe d'Abel Pradalié, la fulgurance coloriste de Cristine Guinamand, le trait percutant de Raphaëlle Ricol, les gris troublants de Youcef Korichi, la mélancolie d'Iris Levasseur, la poésie symboliste de Simon Pasieka, l'imagerie ensorceleuse de Katia Bourdarel, autant de noms qui se retrouvent rassembler dans l'exposition du MO.CO. dont elle est la co-commissaire avec Numa Hambursin afin de démontrer, au travers d'un panorama à ce jour inédit dans un lieu muséal français, l'importance de ces peintres inclassables tant ils sont différents, éclectisme qui a sans doute contribué à la reconnaissance difficile d'une scène bien identifiée. Personne ou presque ne s'étant attaqué à réaliser un matériel critique concernant cette « génération résistante » selon l'expression de Numa Hambursin, pourtant traversée d'amitiés et de compagnonnages artistiques passionnants, sous le ciel d'aînés tutélaires (Vincent Bioulès, Jean-Michel Alberola, Marc Desgrandchamps, Djamel Tatah, Vladimir Veličković...).

Hybridation esthétique

« C'est le parti pris d'une peinture réaliste, humaniste, caractérisée par l'épaisseur du médium, le télescopage des écritures et l'hybridation des références. C'est cette physicalité, cette sensualité, ce désir de peindre qu'on a voulu faire ressentir » développe Amélie Adamo en soulignant la présence du tragique, de l'histoire, de la violence, de l'inconscient et du vertige des espaces. Ils sont la dernière génération de peintres avant l'arrivée du numérique, avant que les images n'envahissent nos cerveaux et nos rétines. Ils sont donc une génération de la fin d'une époque, profondément ancrée dans le récit mythique de la grande histoire de l'art liée à l'authentique pratique d'atelier mais forcément perturbée, voire mise en concurrence, par la fécondation de l'image rapide et facile, dénuée de chair. Ici se joue donc un combat de titans, celui du temps long contre le flash, celui de l'incarnation contre Second Life. À quoi bon peindre encore, puisque les nouveaux médias sont désormais l'avenir de l'art contemporain ? Ils sont donc la dernière génération pleinement érotique, pleinement tragique, pleinement christique. Celle qui a transmis la foi non négociable dans la peinture. « Ils puisent dans l'histoire de l'art sans limites, comme des autodidactes, le 19e siècle l'emporte sur le 20e siècle, Courbet sur Matisse. Ils sont baudelairiens » abonde Numa Hambursin. De son côté, Olivier Kaeppelin, historien d'art et infatigable défenseur de la peinture voit en eux « un refus de l'embrigadement, d'une lecture univoque, caractérisé par des tableaux non statiques ». On plonge dans les perspectives sensuelles d'Abel Pradalié, dans l'imagerie foisonnante de Nazanin Pouyandeh, dans la spiritualité mordorée d'Axel Pahlavi, dans le souffle de Youcef Korichi, dans la dextérité de Till et Léopold Rabus, dans l'hyperréalisme de Thomas Lévy-Lasne. Sur le mur du fond de la plus grande salle, devant l'immense triptyque de Stéphane Pencréac'h sur les attentats de Charlie, les yeux se figent, happés par une déflagration émotionnelle. Chez Adrien Belgrand, Guillaume Bresson et Karine Rougier, de quelques années plus jeunes (nés en 1982), se lit déjà le glissement vers une esthétique différente. La virtuosité technique des deux premiers évoquant le défi de la peinture à l'hyper-minutie des images numériques, la poésie malicieuse de la troisième irriguant de fraîcheur une palette qui sera définitivement tournée vers des tons plus frais et un dessin du corps plus plat chez les 33 artistes émergents exposés au MO.CO Panacée (nés après 1990), dont les scènes domestiques ont abandonné la complexité formelle et la conscience politique de la génération précédente pour évoquer la froideur et la solitude de notre monde connecté, au risque que l'image peinte ressemble au *scroll* d'Instagram. Ici, Jean Claracq, Nathanaëlle Herbelin, Romain Ventura, Diane dal Pra et Myriam Haddad se démarquent par leur jouissance de la couleur ou leur délicate nostalgie, exploratrice de l'intime.

Certains commentateurs regrettent déjà une exposition trop foisonnante. Aurait-il fallu ne montrer que des pièces majeures ? Numa Hambursin assume le parti pris inverse à l'appui de la mise en lumière d'une scène entière, féconde et généreuse, encore incomprise, dont cette exposition permet d'en découvrir l'amplitude esthétique et dont le temps saura détacher les grandes figures qui apparaissent ici et en écrire l'histoire. Cette exposition démontre avec force que la peinture est signe des temps. Est-ce une coïncidence si elle fait son retour alors que les bouleversements du monde font rage ? En cela, par sa capacité à défier la marche de l'histoire, la peinture est bien immortelle.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

franceinfo:

France Info...
Chrystal Chabert
22 mars 2023



L'éclatante vitalité de la peinture figurative se déploie au Moco de Montpellier

Publié le 22/03/2023 15:31 — Durée de la vidéo : 1 min.



Chrystel Chabert
France Télévisions • Rédaction Culture

Non, la peinture figurative n'est pas morte. C'est le message porté par une grande exposition au Moco de Montpellier qui rassemble plus de 400 œuvres issues de la jeune génération de peintres figuratifs.

Immortelle. À lui-seul, le titre de l'exposition proposée au Centre d'art Moco (pour Montpellier Contemporain) résume le postulat des organisateurs. À savoir que la peinture figurative - longtemps honnie et moquée par les adeptes de l'abstraction et de l'art conceptuel - revient en grâce à travers une nouvelle génération d'artistes français ou vivant en France.

Le Moco déroule un vrai tapis rouge à plus de 122 artistes pour offrir un panorama de la peinture figurative sur deux décennies. *Immortelle* se déploie ainsi sur deux sites, chacun présentant des artistes de générations différentes. Au Moco, 90 artistes entre 40 ans et 55 ans, et au Moco Panacée (lieu dédié à la création émergente), les artistes ont entre 25 ans et 40 ans.

> C'est par leur peinture et leur intermédiaire que dans quelques siècles, nous connaîtrons l'histoire telle qu'elle s'est faite aujourd'hui.
>
> **Numa Hambursin,** *Commissaire général*

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

franceinfo:

…France Info
Chrystal Chabert
22 mars 2023

Parcours thématique

Au Moco, un parcours en quatre thématiques permet au public de découvrir plus de 250 œuvres de peintres nés autour des années 1970. Tout commence avec *Le désir de peinture* et des œuvres qui renouvellent les thèmes traditionnels de l'atelier, de l'autoportrait, du modèle, du tableau dans le tableau.

Dans cette partie, on s'arrêtera devant la toile signée du couple d'artistes, Axel Pahlavi et Florence Obrecht. Le premier est né à Téhéran, la seconde à Metz. Particularité du couple : ils réalisent ensemble certaines de leurs peintures, se peignant l'un l'autre, souvent avec un déguisement comme dans ce tableau - *Quand nos secrets n'auront plus cours* - où ils se sont peints en clown dans leur atelier. *"Une manière de montrer les différents aspects de leur personnalité et de rappeler que les artistes n'ont pas été pris au sérieux pendant très longtemps"*, note le livret qui accompagne l'exposition.

Fantômes revisite la peinture d'Histoire à travers des allégories des guerres et des violences, d'hier et d'aujourd'hui à l'image du tableau de l'artiste iranienne Nazanin Pouyandeh.

Vertiges explore les paysages réels ou imaginaires, ouverts ou intérieurs ; *Cycles* referme le parcours en évoquant les différents âges de la vie et la notion de recommencement perpétuel.

Point commun entre la plupart de ces œuvres ? Selon Numa Hambursin, commissaire général de cette exposition, *"c'est une forme de romantisme noir"* : *"C'est une peinture dans laquelle il n'y a pas beaucoup d'humour en général ou alors un humour plus baudelairien que voltairien"*.

Déjouer les codes

Quant au Moco Panacée, il présente plus d'une centaine d'œuvres et 33 artistes qui témoignent par leur choix de sujets, de références ou de techniques d'un engagement avec l'histoire de la peinture et ses traditions. L'idée ici, c'est de voir comment de jeunes artistes s'approprient et déjouent parfois les codes définis par l'Académie royale de peinture au XVIIe siècle sur certaines figures de style comme peinture d'histoire et de genre, le portrait, le paysage et la nature morte.

Cette exposition est aussi l'occasion d'en apprendre un peu plus sur ce lieu. Ouvert depuis 2013, le Moco Panacée est installé dans un bâtiment construit au XVe siècle pour accueillir la première Université de médecine de Montpellier avant de devenir au XVIIIe siècle l'Université de pharmacie. Un passé qui a donné au lieu son nom actuel : Panacée, qui signifie "remède universel". Un nom qui semblait prédestiné le lieu à accueillir une exposition baptisée *Immortelle*.

L'Art-Vues

10 mars 2023

Montpellier : exposition « Immortelle » au MO.CO. et à la Panacée du 11 mars au 4 juin, par BTN

10 Mar 2023 | Art & Expos, Hérault, Musées

Du 11 mars au 4 juin, le MO.CO. et la Panacée offrent un large panorama de la jeune peinture figurative française avec l'exposition Immortelle. Il peut paraître prématuré d'évoquer ce panorama de la peinture, figurative et humaine, en France, pour lequel on sent véritablement la patte de Numa Hambursin, ses goûts picturaux maintes fois manifestés, ses intentions non dissimulées. On peut pourtant d'ores et déjà dégager quelques enseignements. D'une part, sa fidélité à des artistes qu'il a eu, par ailleurs, l'occasion de présenter : Léopold Rabus ou Stéphane Pencréac'h au Carré Sainte-Anne, Marlène Mocquet et Abdelkader Benchamma pour Helenis, Nazanin Pouyandeh ou Olivier Masmonteil à Cannes. Ensuite, le souci de différencier les générations en imaginant deux lieux spécifiques : les plus anciennes au MO.CO. axées sur le retour en grâce de la figure humaine ; les plus jeunes à la Panacée (et sa gratuité), ouvertes à la peinture de genre, qu'il s'agisse du portrait, du paysage, ou de la nature morte, etc.

Il ne serait certes pas étonnant que certains de ces peintres offrent leur point de vue subjectif sur les grands thèmes d'actualité : les cause écologistes et féministes, les questions du genre, la créolisation ou l'hybridation, voire la monstruosité, le racisme et colonialisme... Mais aussi des thèmes universels à portée métaphysique. Une remarque qui nous tient à cœur : la place non négligeable accordée à des artistes que nous connaissons bien, en cette région, et qu'il convenait effectivement de célébrer, à l'instar de Fabien Boitard qui accède enfin à cette reconnaissance que nous lui souhaitons depuis des années. Ou Thomas Verny (cf. Musée Paul Valéry), Abel Pradalié (Trintignan, Le Réservoir...), Julien Descossy (MAC de Collioure, Agde, O. Oms...). Grégory Fortsner (cf. ACMCDM) a connu les honneurs du Frac. Parmi les plus jeunes Gaetan Vaguelsy et Romain Ventura ont fait le bonheur de nos galeries locales (Boite Noire, Samira Cambie). Ce ne sont ainsi pas tout à fait des inconnus. Ceci dit, on croit connaître un artiste et il est tout à fait capable de dérouter par des facettes de son talent que nous ignorions.

A propos de galeries, on notera la présence d'Axel Pahlavi, de Florence Obrecht, de Guillaume Toumanian : des noms qui parlent aux happy few hantant les lieux d'art de notre région (S. Cambie), tout comme Nazanin Pouyandeh et surtout Stéphane Pencréac'h, reconnus sur le plan national. De même, avant de se faire un nom respectable, un Gaël Davrinche s'est fait une réputation galerie Vachet-Delmas (Sauve), puis à la Collection Lambert ou ACMCDM, dont on ne dira jamais assez le rôle qu'il aura joué pour la promotion de la peinture en France (époustouflante exposition Pencréac'h par exemple). Le Toulousain Lionel Sabatté, n'a point, naguère, dédaigné le soutien de Dupré et Dupré (Béziers), ou de la maison des Arts de Bages malgré ses succès certains par ailleurs (Ceysson et Bénétière, Biennale de Lyon...). Les centres et lieux d'art n'ont pas non plus chômé : Avant de devenir la nouvelle star de l'art contemporain, Claire Tabouret a fait ses preuves au Parvis de Tarbes, On a vu Benchamma au Mrac, Collection Lambert... Apolonia Sokol, d'une génération plus jeune, n'est plus tout à fait une inconnue depuis sa présence au Crac ou à la Panacée (et dans quelque polémique féministe). Ida Tusrsic et Wilfried Mille ont carrément investi les salles d'expositions du Mrac, et Olivier Masmonteil le château de Jau (et quelques manifestations du côté de Cahors...). J'en oublie, certainement...

Toutefois soyons honnêtes : la plupart des artistes, notamment des plus jeunes à la Panacée seront de véritables découvertes pour le public régional de l'immense majorité des profanes, et sans doute aussi de quelques initiés. Même si certains noms nous disent quelque chose (Guillaume Pinard, Damien Deroubaix...) bien des peintres présents dans ce panorama non exhaustif sont encore méconnus. Par ailleurs, c'est en considérant l'agencement des toiles entre elles, en analysant les intentions des commissaires (Amélie Adamo, Anya Harisson, outre Numa Hambursin), et en évaluant la cohérence thématique du tout, que l'on pourra se faire une opinion. Ce texte se veut seulement avant-coureur, une sorte d'amuse-gueule. Nous y reviendrons donc. Enfin, n'oublions pas l'enjeu de cette double exposition : entériner un état de fait : la résistance, et même la renaissance de la production picturale en France, dont nous n'avons jamais compris ni soutenu l'ostracisme dont elle a été longtemps la victime. La situation semble en voie de changer...

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

lacritique.org
Christian Gattinoni
28 août 2022



Mettre au monde , ou l'artiste critique de la parenté

Une exposition d'Ar(T)senal à Dreux

▪ dimanche 28 août 2022, par **Christian GATTINONI**

La Région Centre Val de Loire est riche en propositions artistiques. Je m'informe toujours sur le site https://aaar.fr qui les recense. J'ai ainsi découvert l'existence à Dreux d'Ar(T) senal ouvert en 2012. Depuis 2018 ce centre d'art propose des expositions estivales autour de la thématique « art et société ». Bien que l'affiche reprenant graphiquement l'architecture du lieu n'incite pas vraiment à la découverte je me suis rendu sur place pour la proposition 2022 « Mettre au monde » qui explore les relations de la création à la sphère intime et familiale des artistes.

L'organisation en a été confiée à deux femmes commissaires : Amélie Adamo est docteure en histoire de l'art, critique et enseignante en histoire de l'art contemporain à l'Université et dans des écoles d'art. Elle est spécialiste des questions de transmission, de temps et de mémoire dans la peinture de la fin du xxe siècle. Lucile Hitier est la responsable art contemporain du service culturel de la mairie de Dreux.Elle a pour mission de développer ces pratiques dans la Ville, et gère trois lieux d'exposition : la maison des arts Montulé, la chapelle de l'Hôtel-Dieu et l'Ar (T) senal.

Toutes sortes de techniques artistiques sont représentées dans ce programme qui regroupe logiquement 10 plasticiennes et 5 plasticiens puisque les premières sont souvent plus concernées au quotidien par l'équilibre entre création et vie de famille. La peinture y occupe certes une belle place mais celle ci est concurrencée par la sculpture, la bande dessinée, la vidéo et la photo. Toutes sortes d'esthétiques sont ainsi exploitées. De ce fait comme le prévoit la note d'intention cette exposition se révèle « Critique des tabous et des préjugés concernant la notion de parentalité, que les artistes exposés envisagent non pas à travers une vision idéale mais plutôt dans ses polarités, »

Si la première impression de la scénographie est agréable, avec des espaces dédiés aux différentes oeuvres et une facilité de circulation la très mauvaise manie contemporaine de supprimer les cartels prouve encore une fois son manque d'efficacité. Un plan complexe de la salle affiché et donc même pas mis à disposition du public ne permet pas toujours d'attribuer les oeuvres à leur auteur(e). Double manque de respect pour les artistes et les visiteurs.

Des oeuvres explorent tout naturellement la sexualité, telles ces sculptures de Lidia Kostanek en porcelaine en noir et en blanc, représentant symboliquement un jardin au centre duquel trône une vulve. La fille du célèbre photographe Franck Horvat, Fiammetta Horvat révèle dans une vidéo son ***Ventre pleureur.*** Une sculpture murale en ronde bosse réalisée par Prune Nourry ***Milk Pool***, donne à voir une femme enceinte émergeant d'un mur à la manière d'une nymphe flottant dans un bain de lait. Sur son bas ventre, une projection offre une vidéo échographique d'un fœtus. Une autre représentation sensuelle de la grossesse est l'oeuvre mixte média d'Anaïs Albar produite en broderie, crayon et encre de chine sur tissus.

L'imaginaire enfantin est inscrit dans les oeuvres réalisées en bande dessinée par David B. connu pour sa série autobiographique ***L'Ascension du Haut Mal*** , avec les peintures et techniques mixtes sur aluminium de Marlène Mocquet qui recyclent les figures drolatiques des barbapapa dans un univers totalement kitsch , ou encore dans les créations picturales de Guillaume Pinard qui reprennent les figures stylisées du dessin d'enfant au service de leurs peurs comme dans ***La hantise du bonhomme bâton.***

Plusieurs représentations réalistes peintes ou dessinées révèlent un rapport plus apaisé à la relation parents enfants. Cela correspond à l'univers des toiles de l'artiste d'origine iranienne Axel Pahlavi que révèlent ses titres ***Peindre dans tes yeux*** ou ***Car je suis malade d'amour.*** C'et le même type de ressentis qui est dépeint par Charlotte Salvaneix avec ***L'heure du bain***, **Paternité verte** ou ***Maternité à l'atelier*** . Au masculin cela se décline pareillement dans les dessins hyperréalistes à l'encre et aquarelle sur papier de Fabien Mérelle.

Florence Obrecht épouse d'Axel Palhavi montre diverses pièces de ces cinq dernières années réalisées à quatre mains avec sa fille Camilla-Thérèse . Jouant de l'ambiguïté dans sa pratique entre les représentations adultes et les figures enfantines dans ses sensuels lavis d'encre sur papier Françoise Pétrovitch présente une figure ambiguë de fille/femme aux contours rose fushia sur fond rose pastel ou blanc. Elle poursuit le dialogue intergénérationnel avec ***L'accouchement, dédicace à Lucie*** ensemble de 15 dessins sur le « devenir femme ».

Quatre des artistes de cette sélection sont représentés par la galerie Anne Barrault, c'est le cas de la plus radicale d'entre eux , Katharina Bosse née en Finlande, mais qui exerce en Allemagne. Elle s'est fait connaître dans les années 90, alors qu'elle vit à New York, par sa série culte intitulée ***New Burlesque.*** A son retour à Bielefeld en 2003 elle poursuit son oeuvre tout en enseignant la photographie. En 2009, elle présente pour la première fois à la galerie Anne Barrault : ***A portrait of the artist as a young mother*** que l'on retrouve ici avec intérêt. Son titre hommage au recueil de proses de Dylan Thomas ***Portrait of the artist as a Young dog*** révèle une même distanciation ironique. Consciente que l'art occidental se désintéresse de la maternité elle se met en scène , nue en pleine nature à la manière d'une mère animale auprès de ses jeunes enfants, revendiquant le caractère séduisant de son corps de femme et de gestatrice.

haut de page

++INFO++
Centre d'art contemporain, l'ar(T)senal 13, Place Mésirard 28100 Dreux Expo visible jusqu'au 8 janvier 2023

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

L'Oeil...
Amélie Adamo
février 2020

SOCIÉTÉ

Femmes peintres ou peintres tout court ?



PAR AMÉLIE ADAMO - L'ŒIL
LE 29 JANVIER 2020 - 2846 mots

Le sujet est délicat, sensible même, et pourtant aussi nécessaire que piégé : existe-t-il une *« peinture de femme »* ? Pour répondre à cette question, nous avons donné la parole aux premières concernées : les peintres femmes.

AXEL PAHLAVI, PEINTRE, MARIÉ AVEC FLORENCE OBRECHT

Dans un commentaire sur le livre de la Genèse, j'avais entendu que le terme utilisé pour la création de la femme était de l'ordre de la construction, alors que celui de l'homme était de l'ordre du modelage. En me basant sur cette idée discutable, je trouve qu'il y a en effet dans la peinture de Florence quelque chose d'une charpente ou d'une monumentalité qui illustre bien ce commentaire biblique.Nous abordons la maternité différemment. Pour moi, c'est comme une figure de pauvreté et de don, alors qu'elle l'envisage comme une figure de force et de vie. Nous nous rejoindrions peut-être dans la figure de Jeanne d'Arc qui porte à mes yeux une sainteté héroïque que l'on retrouve chez Florence. À force de peindre côte à côte, et parfois même ensemble sur le même tableau, il y a une apparente gémellité dans notre pratique. Il n'en est rien. J'ai l'impression de peindre par l'intérieur alors que Florence pose des volumes ; je pense par la lumière et l'ombre, Florence par l'intensité colorée. Nous touchons à la complémentarité. C'est pour cela que nous pouvons nous mélanger dans une même peinture, car nos deux identités persistent totalement, cohabitent, dialoguent.Cela apportera sûrement quelque chose à l'histoire de l'art et à l'histoire de la peinture, qui me semble être encore un bastion de l'homme. J'aurais tendance à déplorer que cela se fasse par haine de la figure masculine, ce qui produirait les effets désastreux de l'exclusion et de l'entre-soi.Si quelque chose transcende notre nature féminine ou masculine, et nous amène à nous questionner en tant qu'être humain, cela se retrouve dans la peinture. La question est de savoir si cette transcendance fait disparaître la question du genre, ce que je ne crois pas. Car si tout est dans tout, l'inverse est vrai aussi.

Le Journal des Arts
Amélie Adamo
29 janvier 2020

Femmes peintres ou peintres tout court ?

Le sujet est délicat, sensible même, et pourtant aussi nécessaire que piégé : existe-t-il une *« peinture de femme »* ? Pour répondre à cette question, nous avons donné la parole aux premières concernées : les peintres femmes.

AXEL PAHLAVI, PEINTRE, MARIÉ AVEC FLORENCE OBRECHT

Dans un commentaire sur le livre de la Genèse, j'avais entendu que le terme utilisé pour la création de la femme était de l'ordre de la construction, alors que celui de l'homme était de l'ordre du modelage. En me basant sur cette idée discutable, je trouve qu'il y a en effet dans la peinture de Florence quelque chose d'une charpente ou d'une monumentalité qui illustre bien ce commentaire biblique.Nous abordons la maternité différemment. Pour moi, c'est comme une figure de pauvreté et de don, alors qu'elle l'envisage comme une figure de force et de vie. Nous nous rejoindrions peut-être dans la figure de Jeanne d'Arc qui porte à mes yeux une sainteté héroïque que l'on retrouve chez Florence. À force de peindre côte à côte, et parfois même ensemble sur le même tableau, il y a une apparente gémellité dans notre pratique. Il n'en est rien. J'ai l'impression de peindre par l'intérieur alors que Florence pose des volumes ; je pense par la lumière et l'ombre, Florence par l'intensité colorée. Nous touchons à la complémentarité. C'est pour cela que nous pouvons nous mélanger dans une même peinture, car nos deux identités persistent totalement, cohabitent, dialoguent.Cela apportera sûrement quelque chose à l'histoire de l'art et à l'histoire de la peinture, qui me semble être encore un bastion de l'homme. J'aurais tendance à déplorer que cela se fasse par haine de la figure masculine, ce qui produirait les effets désastreux de l'exclusion et de l'entre-soi.Si quelque chose transcende notre nature féminine ou masculine, et nous amène à nous questionner en tant qu'être humain, cela se retrouve dans la peinture. La question est de savoir si cette transcendance fait disparaître la question du genre, ce que je ne crois pas. Car si tout est dans tout, l'inverse est vrai aussi.

Le Journal des Arts…
Amélie Adamo
12 février 2018

Peindre l'humain au XXIe siècle

Tantôt écorchées, illuminées ou pleines de rêverie, les figurations de l'homme aujourd'hui sont une tentative de résistance à la déshumanisation du monde, à la conceptualisation, à la désincarnation et au cynisme d'un certain art contemporain. Revue des tendances de l'incroyable diversité de la peinture actuelle.

Si, en France, demeure le goût d'une certaine culture de la tempérance et s'il y réside, au nom des postduchampismes et des formalismes, des réserves tenaces quant à la question de l'engagement et d'un art frayant trop viscéralement avec le mal, nombreux sont pourtant les peintres qui portent un regard incisif sur les noirceurs de nos sociétés. De Ronan Barrot et Cristine Guinamand à Youcef Korichi, de Gaël Davrinche à Damien Deroubaix et Stéphane Pencréac'h, les sujets sont nombreux, d'hier et d'aujourd'hui : exclus, révoltés prolétaires, prisonniers, manifestants, gueules cassées, torturés, décapités, pendus. À la violence des sujets répond celle des formes. La puissance des images, brutes, expressives, saturées, fragmentées, hétérogènes, s'inscrit dans une même veine expressionniste. Difficile pourtant de réduire ces démarches singulières sous une seule bannière. Et si ces peintres ont regardé Goya, Picasso, Rebeyrolle, Bacon, De Kooning ou le néo-expressionnisme allemand, tous ont assimilé maintes formes de réalisme et de références.

…Le Journal des Arts…
Amélie Adamo
12 février 2018

Amour et paradis perdus

Peindre l'humain, c'est aussi peindre une révélation. Une même foi en l'homme et en l'art. Pour Nazanin Pouyandeh, Axel Pahlavi ou Simon Pasieka, c'est peindre la beauté de l'amour et du désir créateur. Revisitant les thèmes classiques, leur peinture se peuple de corps gracieux, de nus jouant ou s'ébattant dans des paysages idylliques, déguisés en saints ou incarnant une présence divine. Et leur réalisme, nourri de classicisme, attaché à la transcription du détail, amoureux du rendu des textures, des effets de lumière, joue avec les apparences de la grâce, de l'harmonie, du calme. Mais à bien y regarder pourtant, il s'agit d'un réalisme perverti, distordant le réel, mis au service d'un monde de peinture qui ne cache pas sa fiction et qui crée des visions de l'Eden ambivalentes.

Réinventant les grands mythes, Nazanin Pouyandeh transforme les actes quotidiens et les rapports humains en étranges rituels où se révèlent, souvent à travers la nudité, les instincts premiers. Ainsi ses représentations idéalisées de l'amour et de l'acte même de peindre portent toujours un envers sombre. À la beauté des corps, au plaisir, au calme, au désir de créer se mêlent le chaos, la violence, la jalousie, la pulsion de destruction.

« L'idéalisation de la figure, c'est peut-être aussi une illusion idéalisée que l'on a de soi-même », dit l'artiste, « et il y a une recherche désespérée d'un idéal dans la peinture que tu n'atteindras jamais. De toute façon, même si l'extérieur est beau, désirable, l'intérieur est plus complexe. J'exprime cette part ténébreuse de l'homme avec un langage gracieux. »

…Le Journal des Arts
Amélie Adamo
12 février 2018

Les dernières œuvres d'Axel Pahlavi incarnent une foi religieuse sublimée par le sentiment amoureux. Les modèles, amis et proches de l'artiste, ressurgissent dans sa peinture à travers le filtre de la grande peinture, chargés d'emprunts au sacré, métamorphosés par un réalisme qui maîtrise autant qu'il distord le rendu de la lumière, des proportions ou des perspectives, créant ainsi des œuvres à la lecture ambivalente. Les figures toujours apparaissent maquillées, masquées, tachées de peinture, déguisées : sous les costumes apparaît leur fragilité d'homme. Bien sûr, dans l'attention portée à la chair, dans la forte présence des figures irradiées de lumière, on ressent l'incarnation de l'amour : yeux levés au ciel, visages souriants, gestes tendres. Mais la beauté du réel dévoilé et du don sans retour porte aussi le goût de la souffrance et de la dérisoire quotidienneté. Au sentiment de don et de résurrection peuvent se mêler solitude, folie et tristesse. « Il s'agit d'un espace amoureux qui se laisse aimanter par le mal pour l'habiter, comme un virus d'amour », dit l'artiste. Les œuvres d'Axel Pahlavi flottent dans un hors temps où se révèle « Un paradis perdu et retrouvé, dans un rapport de confiance en l'homme. »

Mêlant citations de formes issues du XXe siècle et éléments intemporels, réinterprétant les thèmes classiques à « la hauteur de notre temps », Simon Pasieka interroge une « frontière » entre réel et imaginaire. Ses personnages, à l'âge indéfini, ici nus, là prêtres, semblent dormir, jouer, prier, baignant dans l'atmosphère transparente et calme d'une nature idyllique. Mais toujours entre eux et nous s'immisce un « presque rien » qui crée du trouble. Souvent les figures sont perçues à travers le filtre d'une surface miroitante, une bulle, un miroir, un grand verre. Et toujours un basculement du sens s'opère. Une prière devient jeu mystérieux. La beauté d'un paysage se mue en chant mélancolique. Derrière la peur de la perte, une figure désirante. Là réside pour l'artiste le « miracle » de l'art, « un vrai faux paradis », une rêverie hors du temps qui révèle « l'incroyable possibilité d'imaginer » et de communiquer, de façon non verbale et universaliste.

Télérama
Olivier Cena
18 février 2017

Dans les tableaux d'Axel Pahlavi, l'humanité semble condamnée à perdre

Le peintre d'origine iranienne expose sa vision du monde teintée d'ironie à la galerie Eva Hober.

En 1917, durant les plus violents affrontements de la Première Guerre mondiale, Monet peint à Giverny ses *Nymphéas* et Matisse, d'un trait à la fois décisif et aérien, dessine des femmes alanguies. Pour beaucoup, la légèreté de ces sujets au sein de l'effroyable bouleversement d'un monde demeure un mystère. Ne serait-ce pas la marque d'une inconscience ou d'un égotisme coupables ? A l'opposé de cette supposée inconséquence, l'art actuel insiste sur l'actualité, sur ses drames, sur l'inquiétude que nous devrions tous ressentir (et que nous ressentons) face aux dérèglements économiques, politiques et sociaux assombrissant la vision de l'avenir de nos sociétés occidentales. Il alerte. Il dénonce.

Ironie et distance

Cette autofiction peut se jouer sur le mode ironique et prendre une distance avec le réel, comme dans les tableaux d'Axel Pahlavi, où l'humanité semble condamnée à perdre. Les hommes sont des clowns tristes attendant en vain du ciel un signe qui les sauverait (*Clown céleste*, 2016). Pahlavi, d'origine iranienne, est chrétien et croyant ; le visage d'un Christ l'atteste (*Sainte Face*, 2015-2017). Mais ce visage est équivoque : si l'oeil gauche observe le spectateur, le droit apparaît désabusé. Ce Christ nous regarde mais ne croit plus en nous. Cette équivoque se voit dans la peinture elle-même : des coloris chatoyants, à la limite du grotesque ou de la parodie, contredisent l'hyperréalisme des figures. D'habiles déformations (le léger surdimensionnement des mains) tentent de gommer la présence sous-jacente de la photographie à l'origine du tableau, mais l'ombre portée du clown sur le mur, le flou en arrière-plan nous la rappellent.

Pahlavi se peint — ici sur un cheval, protégeant son bébé dans ses bras (*Peindre dans tes yeux*, 2016). Sa femme est son modèle — ici en torero mort (*Requiem pour une résurrection*, 2015-2016). Mais au-delà de la virtuosité spectaculaire et démonstrative, de l'ironie et de la distance, au-delà même (et peut-être à cause) de l'image de la famille tutélaire, transparaît l'idée d'un monde hostile. Axel Pahlavi est bien contemporain.

Point contemporain

Point contemporain…
Laurence Gossart
1 février 2017

[EN DIRECT] Axel Pahlavi, Peindre dans tes yeux, Galerie Eva Hober Paris

Posted on 1 février 2017 by Point contemporain



Dans tes yeux, oui, mais dans quel regard ? Le tien ? Le mien ? Le sien… Peindre dans ce tutoiement, dans cet entre-soi qui révèle la chair du regard. Un regard si accru qu'il brûlerait celui qui le reçoit. Un regard aux yeux fermés qui se pose à l'intérieur. En soi, au travers de soi. Ce regard que reçoit le peintre est aussi celui qu'il pose sur ce qu'il peint, comme possédé par le mystère clairement révélé dans sa vision. Alors voir, dans ton regard, porté par son regard. Accéder humblement à la part intime des plus fines parcelles des êtres, de leur tendresse infinie, de leur douleur sous-jacente, légèrement saillante. La forme et le geste s'incarnent dans la pâte, dans le pigment, dans l'huile. Lors de rencontres avec certains êtres, dans l'intimité des relations, irradie parfois une énergie particulière. Comme un maillage de liens qui semble s'inscrire au dessus du monde sensible. Non un monde des Idées au sens platonicien mais un espace poreux, ouvert et libre au cœur duquel il s'agit d'entrer dans la relation, ce que certains qualifieraient d'entrer en Amour. Un seuil mouvant qui ouvre sur cette porte sourde et lumineuse. C'est ainsi que je reçois et découvre les œuvres récentes d'Axel Pahlavi.

Un geste, le bout d'un doigt qui délicatement pousse la matière et bascule dans l'espace inouï du don. De cet espace une lumière tendre émane et se pose sur les êtres. Des gestes s'esquissent à peine qui dessinent le pourtour des corps. Les mouvements et les respirations s'inscrivent dans la matière, cette matière qui constitue les hommes et où ils se rencontrent. Un geste subtil, délicatement posé, tendrement révélé par la peinture. On y sent les légères pulsations des corps. Celui d'un père tenant sa petite fille de quelques mois tout contre lui, juste à peine serrée et tant aimée, si protégée. Le front plissé d'une douleur, un père étreint par la tendresse et l'amour qu'il lui porte. Les deux corps semblent comme tressés, distincts mais unis : innocence tendre des chairs pures et des textiles pastels, gravité du corps sculptural et des étoffes lourdes de l'uniforme. Les mains s'animent et s'agrippent l'une à l'autre, puis l'une, puis l'autre. Sur cet horizon qui partage de façon égale le champ du tableau pointe un soleil dont on ne sait s'il est une aurore ou un coucher mais dont la lumière fait contrepoint à la lumière du premier plan, une lumière plus blanche qui se dépose sur le cavalier et l'enfant. D'où vient cette lumière ? Le soleil s'inscrit subtilement dans la réserve de la gorge du cheval blanc. Comme s'il y avait deux temps, comme s'il y avait un passage, une temporalité suspendue voire une atemporalité. S'opère une cristallisation de ce temps suspendu dans la blancheur soyeuse de la robe du cheval qui irradie. Une troisième lumière peut-être, qui porte le père et l'enfant. La délicatesse de l'herbe dont la tendresse terreuse des verts s'incline sous la brise fine sertit ce joyau d'amour pur. Le format de cette œuvre est monumental, le plus grand peint par Axel Pahlavi jusqu'à ce jour. Déployant dans ce paysage immense de petits gestes retenus et discrets, le peintre met chaque trace laissée au service de l'intense émotion qui guide le pinceau. Et nous nous trouvons en face, dedans, autour, pris dans ce mouvement, dans ce souffle. Epris dans cette étendue. C'est un chef-d'œuvre qui transcende les références historiques et artistiques qui le nourrissent pourtant.

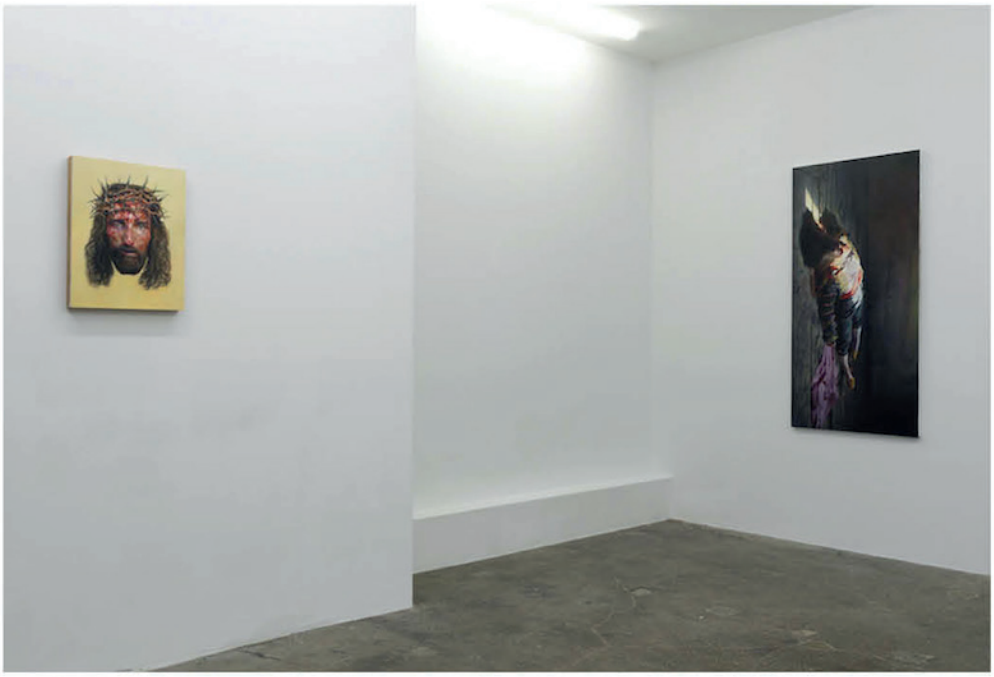
39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Point contemporain

…Point contemporain…

Laurence Gossart

1 février 2017



Vue de l'exposition personnelle *Peindre dans tes yeux* d'Axel Pahlavi – Galerie Eva Hober Paris. Photo : Marc Domage

Les peintures respirent, s'élèvent, l'air y circule, elles ouvrent vers un hors-champ. Elles offrent une présence au delà des êtres qui y sont figurés. La question du champ et du hors-champ dilate la figure. Ce qui se figure. Pensée séparément mais dans l'unité – car cette exposition lie ce qui semble distinct – le *Polyptyque des Amours* concentre en lui tout ce que la simplicité nue des êtres peut contenir. Faisant face au *Cavalier (pardonne-nous à tous)* il déplie en cinq petits formats les visions du peintre dont l'efficace prend corps dans la sobriété. Les êtres représentés, qu'ils ferment les yeux ou qu'ils ouvrent leur regard, lèvent leur face, déclinent des orientations dans l'espace contraint des toiles de petite taille. Les visages s'offrent à la lumière, la reçoivent. Une légère présence auratique semble les effleurer, voire, peut-être, en émaner. Mais derrière ces paupières closes et ces yeux implorants toute l'humanité s'incarne. Sont-ils confiants ? Aiment-ils à être regardés ? Ont-ils besoin d'être aimés ? Aimés en tant que pécheurs, aimés en tant qu'êtres grimés, fardés. Un visage qui présente sa face à un regard qui dissout les masques. Et brûle sous cette lumière, fond sous elle, révélant les êtres sensibles qui s'y logent en toute pudeur. Le regard au sein de la foi catholique a cette fonction singulière : il distingue. La créature est distinguée du Créateur pour pouvoir être regardée par ce dernier. Pour pouvoir justement rencontrer ce regard. Dans cet ensemble de petites peintures il n'y a que peu d'intercesseurs entre la lumière qui les irradie et les êtres. De la tendresse qui se dépose en poudre. Le fond subtil des petits tableaux absorbe et dissout la lumière tout autant qu'il la produit. Elle point dans la nuque du peintre, forçant l'inclinaison légère mais humble de sa tête dans une posture d'accueil.

Lorsqu'il peint le portrait de son ami *Melvin Neumann*, il décèle une présence divine. Il y voit Jésus, il y voit le flamboiement lumineux du divin, il y lit l'amour et la générosité incarné dans la chair. Le rouge intense du drap au second plan enveloppe telle une robe le corps de Melvin. Un léger sourire, le regard baissé, timide, pudique, amusé, l'homme a le visage taché de peinture jaune, de taches de lumières qui zèbrent sa marinière rayée de larges bandes rouges. Le contrastes des jambes juste vêtues d'un collant bleu pétrole laisse aux mains une autonomie singulière. Presque démesurées, elles acquièrent une force et une lumière dans l'image. Posées l'une contre l'autre, la pulpe du bout des doigts à peine pressée, les tendons des phalanges à fleur de peau, les mains dessinent un cœur.

Elles offrent tout autant qu'elles accueillent. La pause semble juste là, elle vient de se faire et chaque main pourrait reprendre son mouvement, à ce moment, dans l'instant. Pourtant le temps d'élaboration du tableau est aux antipodes de cette sensation. Il faut du temps pour voir un geste subtil, il faut du temps pour sentir la délicatesse d'un toucher, d'une main qui s'ouvre. *Franz*, dit le *Clown céleste*. Ce sont aussi les mains, cette fois-ci ouvertes, qui font le centre du tableau. Autour d'elles le corps, l'espace, la lumière trouvent leur place, dans un lien entre horizontalité et verticalité. La blancheur crayeuse du fond blanc libère une luminosité flottante, presque floue qui fait contrepoint à l'extrême précision des figures dont la densité colorée traduit les infimes pulsations du vivant. De

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Point contemporain

…Point contemporain…
Laurence Gossart
1 février 2017

toutes petites touches déposent la chair, la peau et les textiles. Tout petits gestes qui peignent la matière de l'air qui entoure la figure. Les deux personnages assis sont comme installés dans une pause classique du portrait traditionnel et sont tout autant saisis dans un instant. De l'un à l'autre, la foi circule, habite ou s'absente. Les gestes du peintres épousent les mains et la gestuelle des deux amis. Chaque touche semble avoir prélevé un peu de chair, un peu de corps de leur monde, de leur être.



Vue de l'exposition personnelle *Peindre dans tes yeux* d'Axel Pahlavi – Galerie Eva Hober Paris. Photo : Marc Domage

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Point contemporain

…Point contemporain…
Laurence Gossart
1 février 2017

L'hommage au torero mort de Manet est une déclaration de son si bel amour pour sa femme. La subtile tendresse qui émane du tableau est liée au regard qu'il porte sur elle et qui se manifeste particulièrement dans le raffinement des lumières que le peintre a déposées progressivement mais puissamment sur le visage, la poitrine et la *camisa* blanche. La chevelure est amoureusement peinte, la touche du pinceau semble caresser le soyeux de leur blondeur et dessine chaque mèche dans ses nuances les plus fines… C'est une résurrection qui nous est donnée à voir, de la peinture, de cette femme, de l'amour. Amour que l'on perçoit jusque dans le regard posé sur l'or lustré des chaussons qui couvrent le bout des petits pieds cambrés. *Requiem pour une résurrection* libère ce beau corps dont la grâce presque italienne flotte dans l'espace du tableau, et le dépose avec légèreté dans le nôtre. Le renversement à la verticale de l'œuvre détache le corps de la matérialité de ce qui l'environne et le laisse en suspension, flotter dans un lieu indéfini entre le tableau et nous. Par ce geste de renversement le peintre invente un espace pictural et ouvre un chemin de perceptions, une zone poreuse, que nous évoquions précédemment, au cœur de laquelle s'inventent les alcôves d'une humanité encore préservée.

Puis il y a l'icône, la face qui happe et instaure dans une autre posture celui qui accepte ce regard. Ces yeux, cette chair faite œil dans un face-à-face délicieux, brûlant d'amour. Cette face vous regarde, vous sait, vous sent. En cette peinture s'inscrit et s'incarne la figure de Jésus. Peindre ses yeux, dans ses yeux, sous ses yeux, peindre dans son regard. Le visage du Christ surgit et le réalisme pictural du peintre semble n'être que le vecteur de cette surprésence incarnée dans cette toile de taille modeste. Surprésence au cœur de laquelle la toile est le Christ, devient la chair du Christ sous le pinceau du peintre. Chaque touche pose un bout de l'incarnation, chaque geste dépose un lambeau de chair du Christ. Et la figure surgit d'un néant et soulève ceux qui lui offrent leurs yeux.



Vue de l'exposition personnelle *Peindre dans tes yeux* d'Axel Pahlavi – Galerie Eva Hober Paris. Photo : Marc Domage

Vue de l'exposition personnelle *Peindre dans tes yeux* d'Axel Pahlavi – Galerie Eva Hober Paris. Photo : Marc Domage

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Point contemporain

…Point contemporain
Laurence Gossart
1 février 2017

Au cœur de ce réalisme si poussé vient se loger une douceur tendre. Ce réalisme n'est en fait que le vecteur de ces émotions et de ce regard si fin. La vision qui est à l'origine de chaque œuvre, ce pouvoir de la vue intérieure, engage un mouvement de la représentation et développe celle-ci d'œuvre en œuvre. Peindre au plus près des émotions, peindre au plus près du cœur, peindre le cœur. Le regard que porte le peintre sur les êtres qui l'entourent génère l'amour, au sens noble, au sens propre et premier. Une passion que lui même qualifie d'un peu folle. Dans le temps, les peintures, touche-à-touche, peignent des êtres émouvants qui prennent corps dans une délectation charnelle dont les fragiles grâces respirent. Rencontrer ce peintre, sous ce regard, sous cette richesse. Sous cette qualité interpersonnelle, car la voie fertile du peintre, celle qui produit et donne forme et figure, cœur et sens… c'est d'avoir su regarder et écouter. Regarder et écouter, certes, mais aussi donner. « Il leur dit: «Jetez le filet du côté droit de la barque et vous trouverez.» Ils le jetèrent donc et ils ne parvinrent plus à le retirer, tant il y avait de poissons. ». Il y a quelque chose de cet ordre-là qui nourrit l'œuvre et particulièrement cette exposition. La richesse irrigue l'œuvre. Mais c'est une richesse qui va droit dans le cœur de celui qui regarde. Le spectateur finit par être non seulement en tête-à-tête avec les œuvres mais surtout en cœur-à-cœur.

Texte Laurence Gossart pour Point contemporain.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Télérama
Olivier Cena
15 février 2017

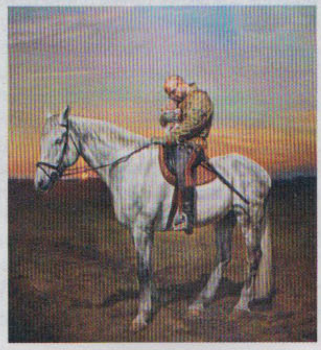
LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

En 1917, durant les plus violents affrontements de la Première Guerre mondiale, Monet peint à Giverny ses *Nymphéas* et Matisse, d'un trait à la fois décisif et aérien, dessine des femmes alanguies. Pour beaucoup, la légèreté de ces sujets au sein de l'effroyable bouleversement d'un monde demeure un mystère. Ne serait-ce pas la marque d'une inconscience ou d'un égotisme coupables? A l'opposé de cette supposée inconséquence, l'art actuel insiste sur l'actualité, sur ses drames, sur l'inquiétude que nous devrions tous ressentir (et que nous ressentons) face aux dérèglements économiques, politiques et sociaux assombrissant la vision de l'avenir de nos sociétés occidentales. Il alerte. Il dénonce.

C'est pourquoi les artistes perpétuant la doctrine de la beauté du monde apparaissent aujourd'hui décalés. Il nous faut du pathétique, des frissons, quelque chose d'objectif prétexte aux commentaires. Un jeune artiste comme Vincent Bebert 1, qui s'installe dans la nature, pose ses feuilles de papier dans l'herbe et peint face aux montagnes est une incongruité dans le monde contemporain. Pourtant, malgré une matière rugueuse et mate, certaines lumières sont subtiles, les pins majestueux, les trouées cézanniennes, les vaches primitives, les nuits lumineuses et les ciels tourmentés. Le monde, non seulement Vincent Bebert ne l'observe pas à travers un écran, mais il le trouve aimable.

C'est une autre voie, celle de Monet, celle de l'art, peut-être, lorsqu'il parvient à se libérer des contingences culturelles : tenter d'exprimer la beauté du monde comme alternative à la folie des hommes. Peu l'empruntent aujourd'hui. Beaucoup de jeunes peintres lui préfèrent la fiction. Vincent Bizien, par exemple, tente des compositions disloquées où se mêlent (se combinent) des images fragmentées glanées çà et là sur un écran ou resurgies de sa mémoire – une forme picturale de l'autofiction. La pâleur des coloris accentue l'effet de nostalgie de ces étranges puzzles enfantins, mais il faudrait un peu plus de force pour qu'advienne la poésie que l'on devine ici recherchée.

Cette autofiction peut aussi se jouer sur le mode ironique et prendre une distance avec le réel, comme dans les tableaux d'Axel Pahlavi, où l'humanité semble condamnée à perdre. Les hommes sont des clowns tristes attendant en vain du ciel un signe qui les sauverait (*Clown céleste*, 2016). Pahlavi, d'origine iranienne, est chrétien et croyant ; le visage d'un Christ l'atteste (*Sainte Face*, 2015-2017). Mais ce visage est équivoque : si l'œil gauche observe le spectateur, le droit apparaît désabusé. Ce Christ nous regarde mais ne croit plus en nous. Cette équivoque se voit dans la peinture elle-même : des coloris chatoyants, à la limite du grotesque ou de la parodie, contredisent l'hyperréalisme des figures. D'habiles déformations (le léger surdimensionnement des mains) tentent de gommer la présence sous-jacente de la photographie à l'origine du tableau, mais l'ombre portée du clown sur le mur, le flou en arrière-plan nous la rappellent. Pahlavi se peint – ici sur un cheval, protégeant son bébé dans ses bras (*Peindre dans tes yeux*, 2016). Sa femme est son modèle – ici en torero mort (*Requiem pour une résurrection*, 2015-2016). Mais au-delà de la virtuosité spectaculaire et démonstrative, de l'ironie et de la distance, au-delà même (et peut-être à cause) de l'image de la famille tutélaire, transparaît l'idée d'un monde hostile. Axel Pahlavi est bien contemporain ●



Axel Pahlavi : *Peindre dans tes yeux*, huile sur toile, 290×300 cm, 2016.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Paris art
Amélie Roux
janvier 2017…

ART | EXPO

Peindre dans tes yeux

28 Jan - 25 Mar 2017

Vernissage le 28 Jan 2017

GALERIE EVA HOBER

AXEL PAHLAVI

L'exposition « Peindre dans tes yeux » à la galerie Eva Hober, à Paris, dévoile de nouvelles peintures d'Axel Pahlavi. Des œuvres figuratives qui dépeignent de façon directe une humanité marquée par la tragédie, l'abandon mais aussi l'espoir.



Axel Pahlavi, Melvin Neuman, 2016. Huile sur toile. 190 x 140 cm.
© Galerie Eva Hober






39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

...Paris art
Amélie Roux
janvier 2017.

L'exposition « **Peindre dans tes yeux** » à la galerie parisienne Eva Hober rassemble des tableaux récents d'Axel Pahlavi. Des toiles figuratives où la figure humaine est crûment représentée, entre tragique et espoir.

Axel Pahlavi dépeint une humanité marquée par l'abandon et la tragédie

La peinture d'Axel Pahlavi est hantée par les thèmes de la déréliction, la perte d'amour, l'absence de désir et l'affaissement des corps. Sombres et crues, ses toiles montrent une figure humaine dérisoire marquée par un sentiment d'abandon et une fatalité tragique. Dans un style figuratif aux couleurs souvent vives et tranchées sont mis en scène des individus avachis dans des environnements dont les teintes criardes et l'excessive brillance semble les écraser ou qui, au contraire, se découpent sur des gris délavés et autres fonds ternes qui se confondent avec leur expression abattue.

Les clowns d'Axel Pahlavi se montrent sans fard

Chez Axel Pahlavi, les clowns semblent tristes mais surtout, ils sont humains. La vérité des visages n'est plus masquée par le nez rouge ou blanc, ni par le maquillage. Sur le tableau à l'huile sur toile intitulé *Visage – Florence* s'impose le visage d'une jeune femme vu de semi profil. Un nez en plastique rouge recouvre imparfaitement son nez, la ligne de fond de teint est clairement visible. Les lèvres maquillées de vert sont entrouvertes dans une expression un peu perdue. Les autres portraits de clowns, *Visage – Axel*, *Clown Celeste* et *Melvin Neuman*, portent les mêmes caractéristiques : les traits semblent fatigués, les vêtements usés et tachés du maquillage qui s'efface des visages...

Des tableaux récents synonymes d'ouverture et d'espoir

Les tableaux les plus récents dévoilent une évolution du style d'Axel Pahlavi. Par un trait et des teintes sobres, sans flamboyance, ils dressent les portraits dont on devine qu'ils ont préalablement été à terre et qu'ils ont souffert, mais qui sont désormais à nouveau debout. Sur leur visage se lisent non plus l'abdication et la douleur mais un certain calme (*Visage – Renaud*) ou encore l'assurance malgré l'épreuve (la figure du Christ au visage tailladé et ensanglanté de *Sainte face*). Les visages exposés dans les tableaux *Visage – Zemra* et *Visage – Rodolphe* sont levés vers le ciel, dans une expression de défiance. L'œuvre qui donne son titre à l'exposition, Peindre dans tes yeux, réunit plusieurs symboles d'espoir : au premier plan d'un paysage ouvert à l'horizon duquel le soleil se couche ou peut-être se lève, un cavalier que l'on devine en partance serre dans ses bras un bébé dont le visage est tourné vers l'avant.

Amélie Roux
Paris Art Janvier 2017

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

TAGESSPIEGEL

Tagesspiegel...
Christiane Meixner
13 juillet 2016



Ausstellung "Der feine Riss" im Haus am Lützowplatz Ein Realismus jenseits der Klarheit

Gegenständliche Malerei hat es in der Gegenwart schwer. Die Ausstellung „Der feine Riss“ im Haus am Lützowplatz beweist ihre Vitalität.

Von **Christiane Meixner**
13.07.2016, 11:20 Uhr

Es hat nie aufgehört. Das Herz der realistischen Malerei pumpt kraftvoll wie auf dem Bild von Christoph Steinmeyer, der das Organ zum Zentrum eines chaotischen Universums macht. Umgeben ist das Bild „Troy“ im Haus am Lützowplatz von über einem Dutzend weiterer Motive: Akte, Porträts, Stillleben. Die Zusammenschau legt nahe, die gegenständliche Darstellung befände sich in voller Blüte ist. Was für ein Irrtum.

Keine andere Malerei hat es im zeitgenössischen Diskurs so schwer. Mit dem Aufkommen der Fotografie erlebte sie ihre erste große Krise. Nach 1945 etablierte sich die Abstraktion, während der sozialistische Realismus zur Staatsdoktrin wurde. Das machte die gegenständliche Darstellung auf Generationen hinaus suspekt. Malerei, ja schon, aber dann bitte mit Ironie getränkt wie bei Martin Kippenberger, konzeptuell gemeint oder in „Bad Painting“-Manier auf die Leinwand [illegible]e Avantgarde seit Francis Picabia kennt. In der Ausstellung „Der feine Riss“ aber stellt man fest: Mit

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

TAGESSPIEGEL

...Tagesspiegel...
Christiane Meixner
13 juillet 2016

TAGESSPIEGEL
ABONNEMENT



Un aperçu de la salle d'exposition.© Markus Schneider

Deborah Poynton pousse ce principe jusqu'à la douleur. Son grand format « Morality Pla II » de 2008 montre l'artiste elle-même assise nue sur le lit, les jambes relevées et légèrement écartées. La pièce semble déformée en perspective, et l'auto-apprentissage de Poynton est encore plus impitoyable : des veines épaisses ressortent sous la peau de ses pieds, des cheveux gris sillonnent sa tête sombre. Au premier plan, un homme plus âgé appuie ses mains sur le couvre-lit et regarde hors de l'image d'un air invitant. L'artiste regarde également le spectateur d'un air interrogateur - comme s'il avait dérangé ce couple improbable. À peine dans une situation érotique qui manque complètement de motif. Et pourtant, ce qui se joue ici reste un mystère.

Le noyau thématique de ce spectacle est qu'il n'y a pas de clarté même avec le plus grand réalisme possible. Cela ne semble pas nouveau, mais c'est surprenant car vous êtes entouré de clarté. Le cœur surdimensionné de Steinmeyer apparaît tout aussi précis photographiquement que les déchets de poisson et la boîte de margarine vide que Till Rabus utilise pour peindre « Ikebana ». Avec « Madame Bourgois » (2013), Ernie Luley Superstar a porté à l'écran le visage d'une femme qui, au second regard, se révèle être un fantasme de dominatrice. Et Franziska Maderthaner, qui a travaillé pendant un certain temps comme assistante de Martin Kippenberger dans les années 1980 et qui enseigne aujourd'hui la peinture à l'Académie de Vienne, a plusieurs mains qui sortent d'une composition par ailleurs abstraite dans « L'Europe avant la pluie » (2016). C'est un peu comme si quelqu'un avait utilisé toutes ses forces pour brouiller le centre de sa photo.

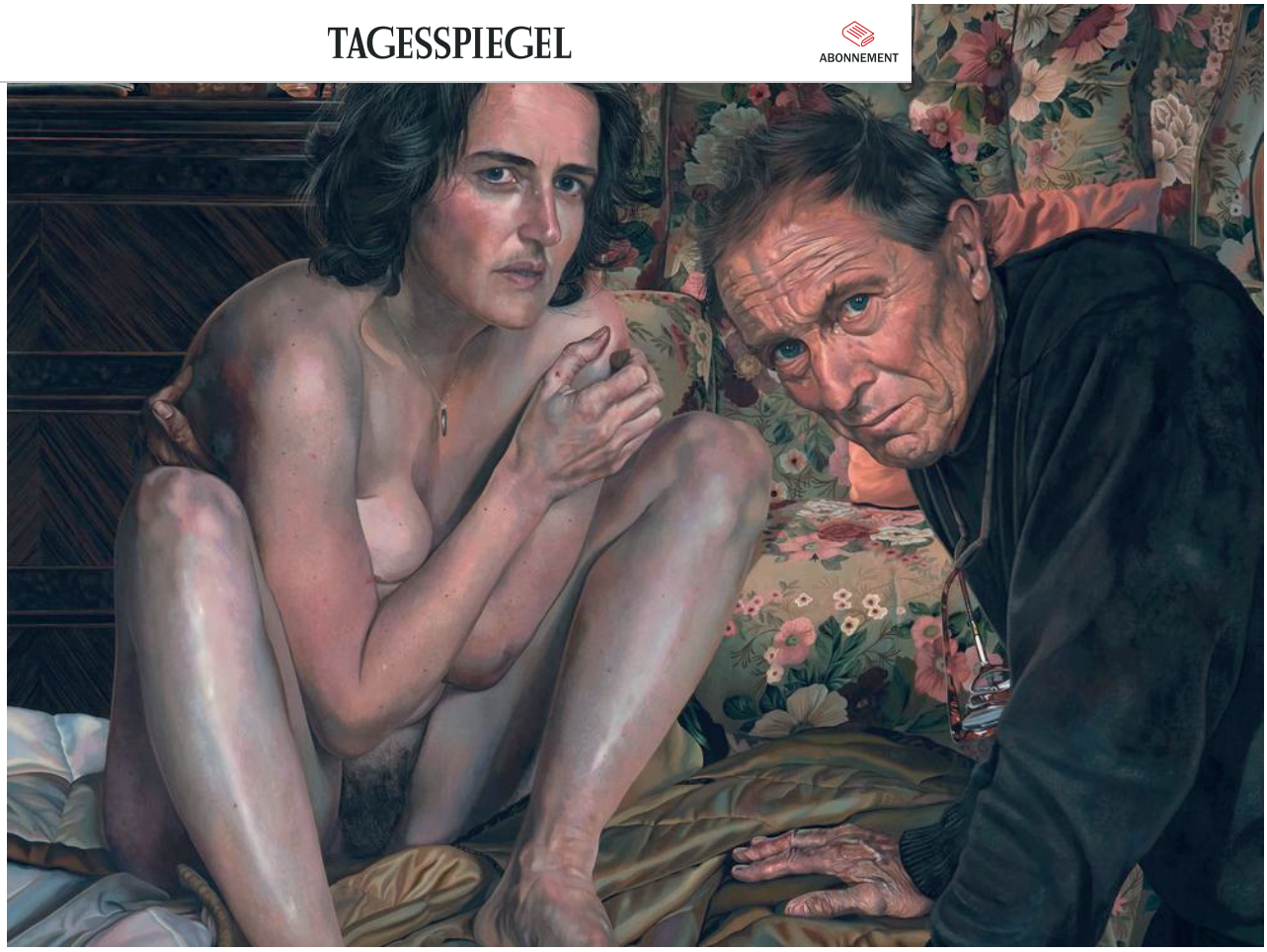
39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

TAGESSPIEGEL

...Tagesspiegel...
Christiane Meixner
13 juillet 2016

TAGESSPIEGEL

ABONNEMENT



L'artiste Deborah Poynton dans son tableau de 2008 « Morality Pla II » dans un autoportrait.© Collection Rusche, Oelde/Berlin

Les illusions sont donc la dernière chose que ces artistes souhaitent créer. Au contraire, ils tracent, séduisent par un effet de reconnaissance, puis irritent avec des détails qui ne s'emboîtent pas de manière explicative. Le portrait de « Melvin Neumann » (2015) réalisé par Pahlavi en est un parfait exemple : un homme aux cheveux clairsemés, en leggings bleu-vert, avec un bracelet clouté et des touches de peinture sur son pull rayé. Est-il également peintre ? Alors pourquoi met-il de la pâte blanche sur son visage comme un clown de cirque après s'être démaquillé ? Et pourquoi Melvin Neumann – dont le véritable nom est Eric et qui a contribué à peine plus que sa tête et ses mains en tant que modèle ; Pahlavi a construit tout le reste à l'écran – assis dans le cône de lumière d'un ring ?

TAGESSPIEGEL

…Tagesspiegel
Christiane Meixner
13 juillet 2016

Un réalisme qui ose expérimenter

On peut spéculer là-dessus. Il n'y a aucune clarté, même si la scène semble avoir été coupée du quotidien. Mais cette hyperréalité est trompeuse, elle ne décrit rien, mais imagine jusqu'à la confusion. Ici, comme dans le cas de Deborah

Il n'est pas nécessaire d'aimer tous les sujets pour être captivé par la démarche de l'exposition. Les stratégies des dix artistes impliqués sont aussi différentes que leurs styles. Enfin, on comprend pourquoi ils choisissent la voie laborieuse d'une technique picturale complexe, alors que chaque photo pourrait représenter ce que vous voyez sur les tableaux avec la même netteté. Pahlavi, Poynton et les autres ajoutent une facette à cette vision générée mécaniquement qui résulte du traitement de cette « fine fissure » : la rupture entre réalité et perception individuelle, la peinture réaliste et son appropriation idéologique. C'est là que se situe ici, pour cause, le fossé que l' avant-garde a creusé avec l'histoire au XXe siècle et coupe du même coup le lien iconographique. Le réalisme d'aujourd'hui se veut moins nostalgique qu'expérimental – comme un questionnement et une réflexion critique. Même si cette intervention des peintres, du moins dans le cas de Steinmeyer, se fait à cœur ouvert.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Boum!Bang!
Jean-Paul Gavard-Perret
2 décembre 2016



Axel Pahlavi, *Sehnsucht*, huile sur toile, 140 × 190 cm, 2015, Collection privée, France
© Courtesy Galerie Eva Hober

Il existe dans la peinture d'Axel Pahlavi une rhétorique du silence des corps. En dépit de leurs jeunesses, ils sont en déréliction et sont saisis par l'artiste de manière frontale et dans une lumière aussi nue qu'eux-mêmes. Chaque femme devient l'insomniaque rêveuse soumise à l'immobilité des statues en un pur spectacle où l'image s'enfonce dans une narration implicitement dramatique.

Rien ne manque mais tout est absence, suggestion. Le corps – se sentant s'effriter – en oublie l'existence de désir. Néanmoins celui-ci rampe, émerge subtilement en dépit de l'épuisement et sous les apparats d'une fête promise mais qui n'a pas eu lieu. Si bien que: ni le possible, ni l'impossible ne sont des garde-fous. Tout est instauré en attente sans véritable but. S'éprouve tout le creux de l'existence. La femme est en elle sans y être. Ouverte, fermée. Pudique, impudique.

Ceux qui les trouvent obscènes et les condamneraient ne comprendraient rien à une telle peinture. S'y élabore l'incantatoire de l'imaginaire paradoxal d'Axel Pahlavi. Il est le signe d'une attitude mentale que tourmente jusqu'à l'obsession la matière unique du corps traité et dont le masque de clown de certains tableaux soulignent non le grotesque mais le dérisoire, le tragique, l'abandon.

L'identité demeure sous forme dubitative: voir, plaire, croire, exister sont entraînés vers une forme de dissolution là où la narrativité psychologique fait place à la fable. Tout avance caché, presque inexprimable. Comme si l'artiste savait qu'en ses modèles existait un être assassiné. Le visuel entretient ici un rapport avec le crime. Le corps pourtant reste au seuil des ténèbres et au sein d'une clarté si blanche qu'elle peut sembler irréelle. L'œuvre scénarise de la sorte des situations où l'être humain ne sait plus, ne sait pas.

BOUM!BANG! Tous droits réservés © 2011 - 2020
© Foliobook

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

L'Oeil...
Philippe Piquet
février 2015

QUI SONT LES PEINTRES DE DEMAIN ?

FIGURATIF OU ABSTRAIT ? UN DÉBAT D'UN AUTRE TEMPS...

Il y eut jadis la querelle des Anciens et des Modernes. Il y eut celle des tenants du dessin et des thuriféraires de la peinture. Avec le XX[e] siècle, le débat s'est déplacé entre les défenseurs de la figuration et ceux de l'abstraction. Poser la question de savoir si la distinction entre abstrait et figuratif est toujours de saison n'a pas de sens. Au même titre que vouloir opposer les Anciens et les Modernes, la peinture et le dessin. Toute œuvre d'art est une production intellectuelle, donc abstraite – comme l'entend ici même Claudine Tiercelin. Non seulement c'est une production de l'esprit, mais le propre de la peinture est de s'informer sur une surface à deux dimensions et de n'être avant toute autre chose que simplement cela. La fin du XIX[e] siècle est préoccupée à libérer les couleurs de l'autorité de la représentation comme en témoigne *Le Christ jaune* que Gauguin peint en 1889. Ce faisant, l'artiste revendique « le droit de tout oser » pour mieux asseoir la liberté qu'il prend eu égard à un sujet cliché d'une histoire de l'art qu'il veut remettre en question.

Curieusement, il semble impertinent de dire de ce tableau qu'il est abstrait. Et pourtant... À l'inverse, *L'Arc noir* de Kandinsky, peint en 1912, est considéré comme le premier tableau abstrait alors qu'il n'en présente pas moins tout un jeu de figures géométriques nommables (à preuve, le titre même du tableau). C'est dire si les concepts d'abstraction et de figuration sont loin d'être clairement définis et qu'il vaudrait peut-être mieux parler de figuration et de défiguration, pour ce que finalement toute peinture s'origine à la source d'un savoir, sinon d'un vécu, donc d'une donnée cognitive, éprouvée, que le peintre traite à sa façon, dans tous les cas sur un mode abstrait, au premier sens du mot.

Abstrait/figuratif... le débat est sans fin. Dans un monde dont les repères sont sans cesse bousculés, à une époque qui revendique l'idée de métissage et qui a fait de l'hybride un vecteur dominant, il apparaît d'autant moins pertinent de vouloir séparer l'un de l'autre. La peinture a toujours été le lieu de résonance du monde extérieur, elle est naturellement traversée de ce qui l'anime, le constitue et le caractérise. En des temps où le virtuel gouverne notre existence, il y a plus que jamais une totale porosité entre le figuré et l'abstrait. ..... **PHILIPPE PIQUET**

En des temps où le virtuel gouverne notre existence, il y a plus que jamais une totale porosité entre le figuré et l'abstrait.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

...*L'Oeil*
Philippe Piquet
février 2015



1_ Axel Pahlavi, *Fleur de sang*, 2012, huile sur toile, 30 x 70 cm, collection particulière. Courtesy Galerie Eva Hober, Paris.

AXEL PAHLAVI

Né en 1975
Galerie Eva Hober, Paris

Avec ses excès, ses stridences et ses passages doucereux, la peinture d'Axel Pahlavi s'avoue d'emblée dans le registre de l'émotion. Maître d'une technique hors pair, il la transcende au service de l'expression d'un ressenti et d'une passion qui le chevillent au corps et à la tête. Peintre absolument, il s'applique à renouer avec une tradition dont les modèles l'obsèdent et font écho le plus souvent à ses choix iconographiques, mais il les absorbe pour en faire les vecteurs d'une aventure prospective inédite. Si sa peinture est souvent intrigante, parfois limite, elle ne nous laisse jamais indemne. — PH. P.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

L'Officiel Art…
Thibaut de Ruyter
septembre - octobre - novembre 2014



BERLIN CALLING

CHECKPOINT FRENCHY

Par Thibaut de Ruyter

Considérée comme un nouvel Eldorado par de nombreux artistes au tournant des années 2000, Berlin a alors accueilli artistes et créatifs en tout genre, en mal d'espace et de conditions de vie abordables, dont de nombreux français. Analyse par Thibaut de Ruyter, architecte, critique d'art et d'architecture, et commissaire d'expositions établi à Berlin depuis 2001.

MADE OUT

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

…L'Officiel Art
Thibaut de Ruyter
septembre - octobre - novembre 2014



"Dans une Allemagne où l'histoire de l'art au XXe siècle est particulièrement marquée par la peinture, il faut admettre que personne n'attend les peintres français qui ont le plus grand mal à trouver une galerie."

Depuis la chute du mur, Berlin est une terre d'accueil pour les créatifs du monde entier. Elle doit son attractivité à des loyers modérés (comparés aux tarifs des autres capitales européennes), une faible densité de population, une nature omniprésente et une vaste offre culturelle. Dès le milieu des années 1990 des artistes tels que Bernard Frize, Valérie Favre ou Yves Oppenheim font figure de pionniers et viennent s'installer dans la capitale allemande. Puis, il y a une dizaine d'années, ce sont Damien Deroubaix, Saâdane Afif ou Nicolas Moulin qui sont venus montrer que les artistes français s'intéressent plus que tout à Berlin. A tel point qu'en 2009, ils furent tous les trois sélectionnés pour le Prix Marcel Duchamp et la ligne "vit et travaille à Berlin", que l'on inscrit fièrement sur son curriculum-vitae, prenait cette année-là toute son importance.

La vie à Berlin est agréable (à condition de supporter les hivers rigoureux qui commencent dès le début du mois d'octobre et s'étirent jusqu'à la fin avril). A condition aussi de ne pas chercher à y gagner de l'argent. L'Allemagne réunifiée reste une fédération d'états où les grandes villes de région sont plus puissantes que la capitale et, dans la liste des cinq cents plus grandes fortunes d'Allemagne, on ne trouve que douze berlinois ! Mais c'est aussi parce qu'elle n'a rien d'une capitale économique que Berlin est financièrement accessible et offre la possibilité, aux artistes qui en ont la force, d'y tenter leur chance tout en vivant principalement de revenus qu'ils gagnent en-dehors de la ville.

Ces dernières années, l'historien de l'art et sociologue Michel Stiernon a effectué une importante recherche sur les artistes français installés à Berlin. Il se refuse à formuler l'idée d'une "école", d'un thème ou d'un média qui viendrait réunir une communauté qu'il estime à près de cinq cents artistes. On rencontre donc des vidéastes (Eléonore de Montesquiou, Maya Schweizer, Marie Reinert), des sculpteurs (Cécile Dupaquier), des performers (Cécile Belmont) comme des photographes (Roselyne Titaud, Amélie Losier). Etrangement, il s'agit là de femmes et, si l'on regarde du côté des hommes, on trouve plutôt des peintres. Axel Pahlavi, Grégory Cumins ou Guillaume Bruère (pour ne citer qu'eux) — même si leur pratique n'a rien de commun — sont en partie à Berlin pour pouvoir peindre librement, en-dehors du dogme français qui exclut encore trop souvent la peinture du champ de l'art contemporain. Les peintres français ne viennent pas en Allemagne pour trouver des sujets romantiques et des paysages bucoliques mais pour ne pas avoir honte de leur pratique. Malheureusement, dans une Allemagne où l'histoire de l'art au XXe siècle est particulièrement marquée par la peinture, il faut admettre que personne ne les attend et ils ont le plus grand mal à trouver une galerie.

Damien Cadio, installé à Berlin depuis 2006 et récent lauréat du prix Antoine Marin, résume la situation ainsi : *"Berlin est une ville neutre qui ne me procure pas d'énergie (comme New York) et ne m'en retire pas (comme Paris). Une ville calme et spacieuse, agréable, qui n'impose aucun rythme particulier. La langue allemande est complexe et il est facile de s'isoler du monde pour un instant. Je me ressource dans les musées historiques : la Alte Gemäldegalerie et sa belle collection que l'on aborde au choix par les Primitifs flamands ou le Cinquecento ; le Bode Museum où les sculptures sont si finement mises en scène qu'on perçoit leur puissance irrationnelle".*

Mais, pour ne pas perdre toute vie sociale à trop s'enfermer dans les musées ou dans son atelier, Damien Cadio est le fondateur d'un des nombreux (plus de cent !) *artist-run spaces* de la ville : DMNDKT. Car Berlin est aussi la capitale de l'autogestion, du bricolage généreux, d'une certaine forme d'entraide.

Et des jeunes curateurs, telle Marie Graftieaux avec Nun, ouvrent des espaces d'expositions indépendants et utilisent Berlin pour ce qu'elle propose de mieux : un riche vivier d'artistes du monde entier et des espaces abordables.

Il y a deux façons de vivre à Berlin : se couper du monde, ne pas chercher à parler l'allemand, se retrouver de temps en temps avec quelques amis français et, du coup, habiter dans ce qu'il conviendrait d'appeler avec ironie le "XXIe arrondissement de Paris". Les autres, plus rares, choisissent de s'intégrer quitte à devenir "plus allemands que les Allemands", à apprendre la langue, à être trop ponctuels et à préférer la bière au vin. Ce sont eux, évidemment, qui restent le plus longtemps à Berlin, s'installent définitivement et obtiennent, comme Valérie Favre, un prestigieux poste de professeur à l'Université des Arts (UdK) de Berlin ainsi qu'une représentation dans une des meilleures galeries de la ville : Barbara Thumm.

L'atelier de Cécile Dupaquier est dans un beau bâtiment industriel du quartier populaire de Neukölln. Installée depuis 2004 dans la ville elle profite d'un espace subventionné dans une usine blanche qui accueille ses sculptures discrètes, des pliages de plaques de plâtre évoquant Charlotte Posenenske. Lorsqu'on lui demande ce qui l'a attirée à Berlin elle répond simplement : "l'espace", ce qui, pour un sculpteur est, évidemment un luxe suprême. Il y a quelques années, à la même question, l'artiste anglaise Ceal Floyer répondait "le temps". Ces réponses, en lien étroit avec la pratique de ces deux artistes, énoncent une chose : Berlin est une affaire de rythme de vie, de territoire et de poésie.

En 2012, Damien Deroubaix a quitté Berlin pour s'installer en Lorraine, à Meisenthal afin de trouver le calme et se rapprocher de la France. En effet, les loyers berlinois augmentent et les ateliers bon marché se font de plus en plus rares. Les artistes abandonnent peu à peu la ville, sans savoir vraiment où retrouver de telles conditions de vie et de travail. Mais, au lieu de se demander "où aller ?", ils feraient mieux de se demander "comment faire pour rester ?"

MADE OUT

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

art press

Art Press...
Richard Leydier
23 novembre 2011

art press

1an 100% numérique



55€

23 NOVEMBRE 2011 / IN ARCHIVES NUMÉRISÉES

INTRODUCING : AXEL PAHLAVI

À bien regarder la manière dont certains jeunes peintres rejouent aujourd'hui certains topiques de l'histoire de l'art pour en tirer des images résolument neuves, on se dit que la peinture a de beaux jours devant elle. En témoigne Axel Pahlavi.

L'art d'Axel Pahlavi est en premier lieu baroque, cet adjectif devant être entendu à la fois au sens historique et formel. Divers univers s'entrechoquent et s'enchevêtrent dans des compositions complexes. Le grand triptyque Révolution (2006) évoque ainsi la Révolution islamique en Iran (1979), pays que l'artiste a quitté à l'âge de trois ans. Dans le panneau de gauche figurent le Shah et son épouse (Pahlavi est apparenté à la famille royale), sur fond d'explosion de supernova ; à droite, l'ayatollah Khomeiny surplombe un groupe de fondamentalistes. Le panneau central, lui, est dominé par une figure monstrueuse flanquée des portraits « aliénisés » des présidents français et américain de l'époque, Valéry Giscard d'Estaing et Jimmy Carter. Mais surtout, le regard aura été happé, en bas et au centre de l'image, par la présence discrète d'un petit garçon coiffé au bol. Il raconte ses souvenirs (forcément fragmentaires) d'un pays qu'il a fui, et, en cela, il réhumanise et réindividualise l'Histoire. L'image cauchemardesque et tentaculaire qui se développe tout autour de lui donne une idée de la manière dont fonctionne une mémoire humaine : par compression, expansion et rectification.

art press

…Art Press…
Richard Leydier
23 novembre 2011

À bien des égards, Révolution, en raison du lettrage en perspective rappelant le générique de Star Wars (film contemporain de la révolution iranienne) et de la juxtaposition des portraits de divers acteurs historiques, est conçu comme une affiche de cinéma. Le septième art est en effet omniprésent dans la peinture de Pahlavi, notamment la science-fiction, avec quelques figures d'androïdes et d'extra-terrestres, mais aussi le cinéma gore. Les monstres y sont récurrents, sans doute parce qu'ils sont inhérents à la pratique picturale, laquelle ménage quelques surprises en cours de réalisation : « Quand je commence à peindre, le monstre vient souvent de manière immédiate. Et ce qu'il y a de bien avec le monstre, c'est que quand il est raté, il devient intéressant », nous dit l'artiste. Le cinéma d'horreur se perçoit encore dans les corps éviscérés, les visages décharnés. Dans le même temps, ils tirent l'art de Pahlavi du côté de la Renaissance et des planches anatomiques, des scènes de martyre de la peinture religieuse. Guidé par une forme très personnelle de mysticisme, Pahlavi réinterprète les grands thèmes de l'iconographie catholique. Il a en effet peint une Résurrection, un portrait de Dieu, de saint Michel, un Ecce Homo, une grande crucifixion sur fond de ville incendiée… L'artiste est fasciné par la figure et l'histoire de Jésus-Christ, car le fils de Dieu demeure un cas unique d'incarnation de la chair. Et qu'est-ce que la peinture sinon une affaire d'incarnation ?

art press

…Art Press
Richard Leydier
23 novembre 2011

Le corps de Florence

Un corpus d'œuvres se distingue nettement par la sobriété et la clarté des compositions. Il s'agit des tableaux où Pahlavi prend pour modèle sa compagne Florence Obrecht, elle-même artiste. Ici, la jeune femme apparaît torse nu, échevelée et les yeux cernés ; là, son corps mutilé repose sur la table métallique et ensanglantée d'une morgue, le visage dissimulé par un linge. Ailleurs, elle se tient assise et dénudée sur un lit, grimée en clown, le regard triste, comme si elle se soumettait malgré elle aux fantasmes tordus de son amant. Dans Décréation (2010), elle prête ses traits à une héroïne de polar dans le genre Millénium, mais, là encore, il est question d'iconographie religieuse, la balle tirée par la jeune femme ayant percé de part en part, à la manière de stigmates, la main de l'assaillant demeuré hors champ.

Dans ces tableaux, l'artiste avoue oublier un temps « la peinture » – c'est-à-dire cette taraudante exigence d'invention formelle qui fait le quotidien d'un peintre. Ces œuvres atypiques le recentrent sur une intimité du couple qu'il met en scène. Elles lui permettent d'arrêter la marche folle du temps (de l'Histoire et de l'histoire de l'art), de marquer une pause salvatrice. « Avec Florence, j'ai confiance. Au fond, je ne fais que peindre cet instant partagé. Déguisée comme ci ou comme ça, c'est elle qui compte. Avec elle, c'est l'aurore d'après la nuit », nous dit l'artiste.

art press

Art Press
Richard Leydier
janvier 2011

Istanbul

La belle peinture est derrière nous

Sanat Limani-Antrepo 5
27 novembre - 26 décembre 2010



« La belle peinture est derrière nous ». À gauche, Ida Tursic & Wilfried Mille. À droite, Axel Pahlavi

Jean-Luc Maslin, conseiller culturel de l'ambassade de France en Turquie, a proposé à la galeriste parisienne Eva Hober d'organiser une exposition à Istanbul. Tous deux se sont rencontrés quelques années auparavant par l'intermédiaire du conservateur récemment disparu Jean-François Mozziconacci (il fut, entre autres, directeur du Musée de Montbéliard et des Musées de Nice), dont l'âme de fin dénicheur plane au-dessus de ce projet, car il suivait de près le travail de quelques artistes réunis ici. Beral Madra, figure du monde de l'art contemporain stambouliote, propose alors à Maslin et Hober l'Antrepo 5, vaste bâtiment du complexe Sanat Limani qui s'étire le long du Bosphore (ces entrepôts abritent chaque édition de la biennale d'Istanbul, et on y trouve aussi le musée d'art contemporain Istanbul Modern). Lorsqu'il prend conscience de l'ampleur du lieu, le duo convient que seuls des tableaux pourraient véritablement habiter les longs murs de cet ancien bâtiment industriel. Ce sera donc une exposition de jeunes peintres, en gros trentenaires. D'autant que si cette jeune scène picturale française est aujourd'hui vivace, peu d'expositions (1) se sont toutefois attelées ces dernières années à la cerner et ainsi la rendre plus visible et surtout plus lisible, aussi bien en France qu'à l'étranger. Réunissant vingt-cinq artistes, *la Belle peinture est derrière nous* vient combler ce manque. Cette exposition est appelée à voyager : après plusieurs étapes au Moyen-Orient (entre autres, à Ankara), elle transitera par Los Angeles, pour poser définitivement ses valises en 2012 au Lieu unique, à Nantes.

Le titre du projet constitue une sorte de pied de nez à ceux qui, quand bien même ils seraient des amateurs éclairés d'art contemporain, ne parviennent pas à envisager la peinture après le modernisme et le postmodernisme, préférant porter sur elle un regard nostalgique. « *La peinture d'aujourd'hui est tout aussi "belle" que l'ancienne, mais d'une beauté différente, inquiétante et vénéneuse* », nous dit la commissaire Eva Hober. Les pratiques de ces artistes révèlent une grande diversité, mais on constate tout de même des lignes de force. Quoi de commun, en effet, entre les saynètes drolatiques de Marlène Mocquet et les tableaux fantomatiques de Damien Cadio, entre les installations d'autres artistes repeintes et gelées par Élodie Lesourd et les scènes de *rave parties* saisies par Audrey Nervi, sinon une certaine violence qui est sans aucun doute celle de l'époque ?

Cette violence se manifeste sous des formes variées. Elle est par exemple manifeste dans les scènes de torture dessinées par Jérôme Zonder et celles peintes par Raphaëlle Ricel. Elle est traitée sur le mode de l'humour dans les tableaux de Kosta Kulundzic, lequel réinterprète des martyres de saints catholiques : dans *Saint-Étienne*, un homme sourit comme à un photographe sous le soleil brûlant d'une plage estivale, sans s'apercevoir qu'une grosse pierre lui a fracassé le crâne. Axel Pahlavi, lui, expose un grand Christ crucifié surplombant un paysage berlinois rougeoyant et apocalyptique. Juste à côté est accroché un tableau d'Ida Tursic et Wilfried Mille représentant une maison en flammes. Le quadriptyque de Stéphane Pencréac'h montre des avions de chasse bombardant Paris, tandis que les populations font la fête dans les sous-sols de la ville.

Du côté de certaines demoiselles, la violence adopte un registre plus onirique. Florence Obrecht ou Katia Bourdarel, entre autres, jouent, selon Hober, « *avec les différents âges féminins* », de la petite fille à la femme qu'elles sont devenues. Il est souvent question de contes, par exemple dans les étranges scènes de Maël Nohaïc (des personnages grimés comme pour un carnaval, un loup qui nous regarde d'un œil torve). La violence est enfin plus formelle chez Christine Guinamard, Ronan Barrot et Youcef Korichi, qui composent tous trois des scènes indéterminées, non manifestes, dont on ne peut affirmer avec précision ce qui s'y passe en raison d'un brouillage de l'image par le travail pictural (adjonction d'objets qui attaquent le support chez Guinamard, stratégie de recouvrements successifs chez Barrot, cohabitation de divers styles, d'une forme d'hyperréalisme aux larges coups de brosse, pour Korichi).

Des tableaux témoignant d'une certaine proximité formelle, mais l'accrochage permet justement de souligner avec finesse à la fois les connivences et les écarts entre les pratiques. C'était en tout cas un plaisir d'observer ces artistes échanger joyeusement et parler cuisine le soir du vernissage. Si la belle peinture est derrière nous, elle a malgré tout de beaux jours devant elle.

Richard Leydier

(1) Signalons tout de même l'exposition *Collection 3* organisée au printemps dernier à la Fondation Jean-Marc et Claudine Salomon, près d'Annecy, qui a contribué à défricher le terrain.



« La belle peinture est derrière nous ». Œuvre de Youcef Korichi

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

TAGESSPIEGEL

Tagesspiegel...
Anna Pataczek
11 août 2009



Rue de Potsdam Un axe pour l'art

Il n'est pas toujours nécessaire que ce soit Berlin-Mitte : de plus en plus de galeries s'installent dans la Potsdamer Straße. Le Musée Libre ouvrira bientôt ses portes ici.

Il y a seulement quelques années, son premier voyage ne l'aurait guère conduit ici. Mais la scène artistique est florissante autour de la Potsdamer Straße depuis un certain temps déjà - entre studios de tatouage, sex-shops et boutiques bon marché. C'est ainsi que le peintre français Axel Pahlavi, installé dans la ville depuis début 2009, a trouvé ici son atelier avec sept autres jeunes artistes français : sous le toit du Musée Libre de Berlin, le dernier ajout à la rue.

Une porte d'entrée étroite au numéro 91 mène au bâtiment de l'usine de 1860. Des salles d'exposition, des studios, des archives d'art contemporain et un café sont construits ici sur quatre étages plus une aile latérale et une remise. Le Musée Libre se veut « une vitrine de l'art contemporain ». De jeunes artistes présenteront leur travail toutes les deux semaines dans la salle dite des urgences. « Urgence » signifie rapide, dynamique, flexible. Le titre « Musée gratuit » est aussi une petite critique de la lenteur des institutions et des querelles autour de la galerie d'art temporaire et permanente de Berlin. "Ici, vous voyez de l'art trop frais pour un musée d'art normal", explique la directrice Marianne Wagner-Simon.

Les artistes développent eux-mêmes le concept de base des expositions ; Fin septembre, juste à temps pour la foire internationale d'art Art Forum Berlin, le musée ouvrira ses portes avec le projet « Erased Walls ». Pour y parvenir, Wagner-Simon travaille avec les biennales de Poznan, Prague, Bratislava et Bucarest. Plus tard, seront exposées les œuvres de la vidéaste Candice Breitz (qui a ouvert la Temporäre Kunsthalle am Schlossplatz) et de sa master class de l'UdK de Berlin Comme ceux d'Axel Pahlavi et des autres Mahler français. Avec l'aide de son collègue Florent Dumortier, l'homme de 33 ans a fixé sur un cadre en bois un tableau de Saint Michel à taille humaine. La pièce est inondée de lumière et nue. Un seul canapé en cuir est abandonné. Dumortier allume une cigarette et laisse son regard errer sur les ateliers de l'usine. « Nous allons bien travailler ensemble ici », dit-il. « Vous pouvez inviter ici beaucoup d'amis artistes et de passionnés d'art, ce qui est génial. Ils n'ont pas à s'inquiéter du fait que le public ne se retrouve pas dans ce coin de la ville. Plus maintenant.

TAGESSPIEGEL

…Tagesspiegel
Anna Pataczek
11 août 2009

« Il y a trois ans, raconte Nina Korolewski, il était encore très difficile d'attirer des invités dans un lieu ouvert. Elle connaît la région. » Elle organise chaque année le festival culturel Magistrale dans la Potsdamer Straße, auquel le Musée libre participera désormais également. Elle a créé la brochure « Potse Kunstspotting », un guide culturel du Tiergarten Süd. En mai, elle a ouvert l'espace de projet temporaire « tmp » dans la Pohlstrasse, un mélange d'art et de gastronomie. Nina Korolewski conseille également des galeries et des institutions artistiques qui souhaitent s'implanter dans le quartier. « Ces derniers temps, je reçois des demandes hebdomadaires », dit-elle. La plupart viennent de Mitte ou de Prenzlauer Berg.

C'est également de là qu'est née la célèbre Galerie Klosterfelde, qui quittera en septembre son emplacement de la Zimmerstrasse à Mitte pour s'installer dans la Potsdamer Strasse 93. A côté, à l'étage le plus bas du Musée Libre, se trouve la Galerie Walden de la célèbre Kastanienallee. Et dans une aile latérale de la cour, Eva Bracke est en train de déballer ses cartons de déménagement.

Ute Großmann, de la direction du district de Schöneberger Norden, s'y attend également. «La vague se propage désormais du centre vers nous.» La Potsdamer Strasse peut vraiment en profiter, et pas seulement en raison de sa réputation de quartier chaud et de la drogue. Le siège du BVG a déménagé, le Wintergarten Varieté a été fermé et le Tagesspiegel va bientôt déménager et démonter ses tentes ici.

« Ici, tout n'est pas rose », dit le chef du district, « mais tout n'est pas aussi fluide qu'à Mitte. Depuis dix ans, la direction du district lutte contre la désolation progressive de l'axe entre l'Est et l'Ouest. Les galeries ne sont pas une garantie de croissance économique. «Mais ils attirent un public différent», explique le galeriste Sassa Trülzsch de la Blumenthalstrasse. Public qui se réunit au Kulturforum voisin et à la Neue Nationalgalerie ou dans les galeries établies de longue date à Charlottenburg. La Potsdamer Straße se trouve juste entre les deux. Trülzsch qualifie le quartier de « bourgeois, avec une certaine rupture ». Elle apprécie l'éloignement car « ici, vous pouvez vous concentrer sur votre travail ».

Le lieu d'exposition du Musée Libre est également situé dans cette zone périphérique, derrière l'étroite porte d'entrée entre une boutique indienne et une boutique libanaise. Aucun bruit de circulation ne pénètre dans la cour. Le site d'exposition est encore en construction, même si les jeunes peintres des environs de Pahlavi et de Dumortier y ont présenté leurs œuvres des mois avant l'ouverture proprement dite. Des images lumineuses et expressives sous le titre : « Les nouveaux plus beaux Français sont à Berlin » – librement inspiré du slogan de la grande exposition Metropolitan à la Neue Nationalgalerie en 2007. Un premier salut dans ce sens.

Musée gratuit de Berlin, Potsdamer Straße 91, www.freis-museum.de

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Tagesspiegel

TAGESSPIEGEL

2009

Eine Achse für die Kunst

Es muss nicht immer Mitte sein: Immer mehr Galerien ziehen in die Potsdamer Straße. Bald eröffnet hier das Freie Museum

VON ANNA PATACZEK

Noch vor ein paar Jahren hätte ihn sein erster Weg wohl kaum hierher geführt. Doch seit einiger Zeit gedeiht rund um die Potsdamer Straße die Kunstszene – zwischen Tattoostudios, Sexshops und Billigläden. Und so kommt es, dass der französische Maler Axel Pahlavi, der seit Anfang 2009 in der Stadt ist, genau hier seine Atelierräume gefunden hat, zusammen mit sieben weiteren Nachwuchskünstlern aus Frankreich: unter dem Dach des Freien Museums Berlin, dem aktuellsten Neuzugang auf der Straße.

Eine schmale Toreinfahrt an der Hausnummer 91 führt zu dem Fabrikgebäude von 1860. Auf vier Etagen plus Seitenflügel und Remise entstehen hier Ausstellungsräume, Ateliers, ein Archiv für zeitgenössische Kunst und ein Café. „Eine Schaustelle für zeitgenössische Kunst" soll das Freie Museum werden. Im sogenannten Emergency-Raum werden alle zwei Wochen Nachwuchskünstler ihre Arbeiten vorstellen. „Emergency" steht für schnell, dynamisch, flexibel. Der Titel „Freies Museum" ist auch eine kleine Spitze gegen die Behäbigkeit der Institutionen und die Querelen um die temporäre und eine dauerhafte Kunsthalle für Berlin. „Hier sehen Sie Kunst, die zu frisch ist für ein normales Kunstmuseum", sagt die Leiterin Marianne Wagner-Simon.

Die Künstler erarbeiten das Grundkonzept der Ausstellungen selbst; Ende September, pünktlich zur internationalen Kunstmesse Art Forum Berlin, soll das Museum mit dem Projekt „Erased Walls" eröffnet werden. Dafür arbeitet Wagner-Simon mit den Biennalen von Poznan, Prag, Bratislava und Bukarest zusammen. Später werden unter anderem Arbeiten der Videokünstlerin Candice Breitz (die die Temporäre Kunsthalle am Schlossplatz eröffnete) und ihrer Meisterklasse der Berliner UdK sowie der Feministin Judy Chicago zu sehen sein.

Zum Art Forum Ende September soll es richtig losgehen

Der Eintritt ist frei. Getragen wird das Projekt von privaten Unterstützern, Sponsoren und dem Verein „Lawyers for the Arts", der nach amerikanischem Vorbild kostenlose Rechtsberatung für Künstler anbietet und sich der Nachwuchsförderung verschrieben hat.



Wild, schnell, knallig. *Der Maler Florent Dumortier und eine Arbeit seines Kollegen Axel Pahlavi im Freien Museum.* *Foto: Kai-Uwe Heinrich*

Wie die von Axel Pahlavi und den anderen französischen Mahlern. Der 33-jährige befestigt mithilfe seines Kollegen Florent Dumortier ein mannshohes Gemälde des heiligen Michael auf einem Holzrahmen. Der Raum ist lichtdurchflutet, kahl. Ein einzelnes Ledersofa steht verloren herum. Dumortier zündet sich eine Zigarette an, lässt seinen Blick über die Fabriketage schweifen. „Wir werden hier gut zusammenarbeiten", sagt er. „Hier kann man viele befreundete Künstler und Kunstinteressierte einladen, das ist großartig." Sorgen, dass es das Publikum nicht in diese Ecke der Stadt verschlägt, brauchen sie sich nicht zu machen. Nicht mehr.

„Vor drei Jahren", sagt Nina Korolewski, „war es noch ganz schwer, Gäste zu einer Vernissage hierher zu locken." Sie kennt sich aus in der Gegend. Sie organisiert das jährlich auf der Potsdamer Straße stattfindende Kulturfestival Magistrale, an dem nun auch das Freie Museum teilnehmen wird. Von ihr stammt die Broschüre „Potse Kunstspotting", ein Kulturführer durch Tiergarten Süd. Im Mai hat sie in der Pohlstraße den temporären Projektraum „tmp" eröffnet, eine Mischung aus Kunst und Gastronomie. Außerdem berät Nina Korolewski Galerien und Kunstinstitutionen, die sich im Kiez niederlassen wollen. „In letzter Zeit bekam ich wöchentlich Anfragen", sagt sie. Die meisten stammen aus Mitte oder Prenzlauer Berg.

Von dort kommt auch die renommierte Galerie Klosterfelde, die im September ihren Standort in der Zimmerstraße in Mitte aufgibt und in der Potsdamer Straße 93 einzieht. Nebenan, in der untersten Etage des Freien Museums, lässt sich die Galerie Walden aus der beliebten Kastanienallee nieder. Und in einem Seitenflügel des Hofs packt Eva Bracke gerade ihre Umzugskisten aus.

Bracke führte die letzten drei Jahre eine Galerie in der Torstraße in Mitte. Ein Jahr lang habe sie nach einer passenden Immobilie in ganz Berlin gesucht, erzählt sie. Auf 180 Quadratmetern will sie nun ihr Programm erweitern und neue Künstler hinzunehmen. Die Entscheidung fiel wenig für die Potsdamer Straße als für die Räumlichkeiten. „Es gibt noch viele interessante leerstehende Objekte hier", sagt sie. „Da werden noch etliche aus der Kunstszene nachkommen."

Damit rechnet auch Ute Großmann vom Quartiersmanagement Schöneberger Norden. „Die Welle schwappt jetzt von Mitte zu uns herüber." Das kann die Potsdamer Straße gut gebrauchen, nicht nur wegen ihres Rufs als Rotlicht- und Drogenviertel. Die BVG-Zentrale ist weggezogen, das Wintergarten-Varieté wurde geschlossen, und der Tagesspiegel zieht demnächst um und bricht hier seine Zelte ab.

Hier, sagt die Quartiers-Managerin, ist es nicht so gelackt wie in Mitte

„Es sieht nicht alles rosig hier aus", sagt die Quartiersmanagerin, „dafür ist noch nicht alles so glatt lackiert wie in Mitte." Seit zehn Jahren kämpft das Quartiersmanagement gegen die schleichende Verödung der Achse zwischen Ost und West. Galerien sind kein Garant für den Aufschwung. „Aber sie bringen anderes Publikum", sagt die Galeristin Sassa Trülzsch aus der Blumenthalstraße. Publikum, das sich im nahe gelegenen Kulturforum und der Neuen Nationalgalerie tummelt oder in den alteingesessenen Galerien in Charlottenburg. Die Potsdamer Straße liegt genau dazwischen. Trülzsch charakterisiert den Kiez als „bürgerlich, mit einem gewissen Bruch". Sie schätzt das Abseits, weil „man sich hier auf seine Arbeit konzentrieren kann".

In diesem Abseits befindet sich auch die Schaustelle des Freien Museums, hinter der schmalen Toreinfahrt zwischen einem indischen und einem libanesischen Laden. Kein Verkehrslärm dringt in den Hof. Die Schaustelle ist noch Baustelle, auch wenn die jungen Maler um Pahlavi und Dumortier ihre Arbeiten bereits Monate vor der eigentlichen Eröffnung hier präsentierten. Knallig-expressive Bilder unter dem Titel: „Die neuen schönsten Franzosen sind in Berlin" – frei nach dem Slogan der großen Metropolitan-Ausstellung in der Neuen Nationalgalerie 2007. Ein erster Gruß in diese Richtung.

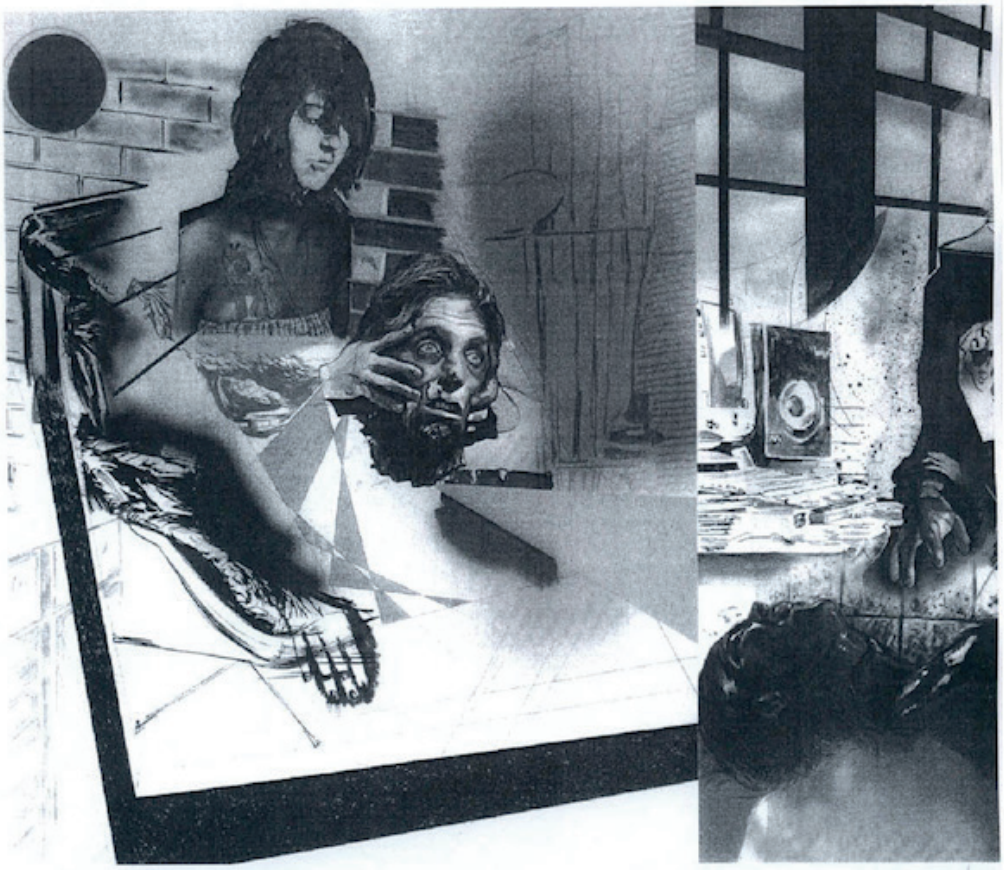
— Freies Museum Berlin, Potsdamer Straße 91, www.freies-museum.de

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

artension…
mars - avril 2008

ARTISTE

Axel Palhavi



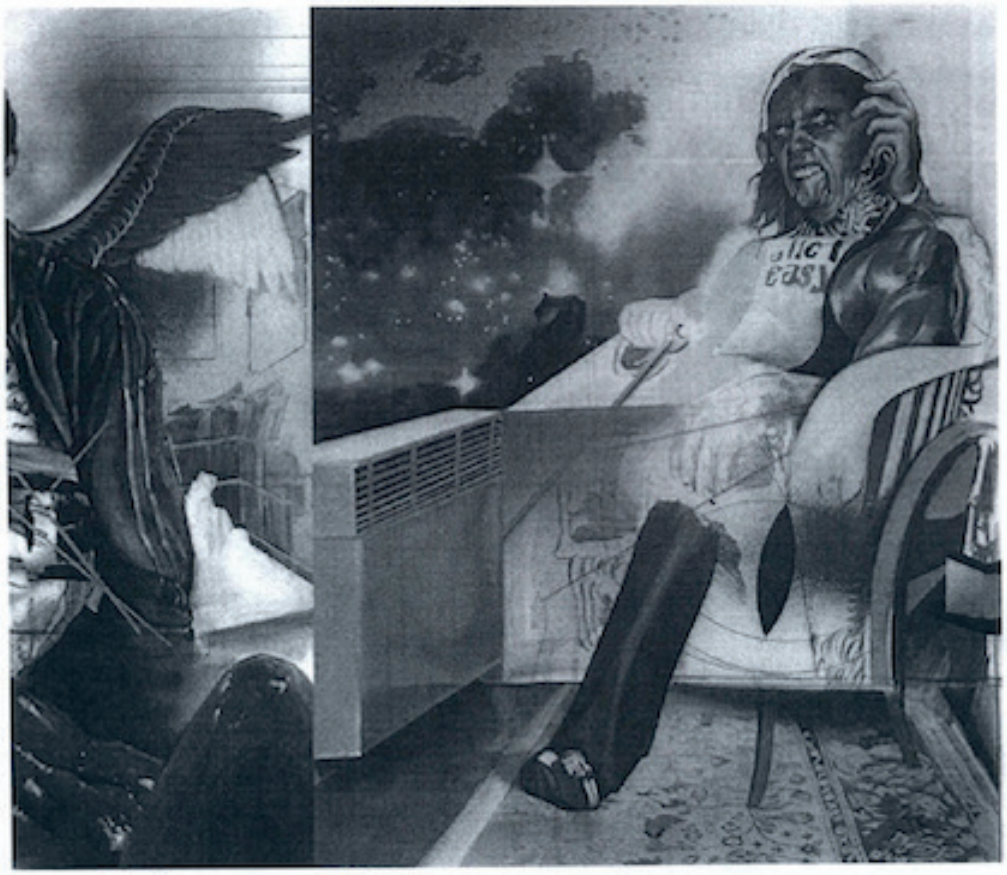
Sans titre
2007-2008
Acrylique sur toiles (triptyque)
3 tableaux de 65 x 54 cm

Chez moi, il y a une volonté de s'extraire des formes tentaculaires du pouvoir. Le corps n'est pas transposé dans le réel à une autre échelle, il est aspiré dans le mythe et/ou la religion vivante.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

…artension…
mars - avril 2008

Territoires mystiques



J'ai l'impression qu'on est en train de sortir d'une prison esthétique qui est quasiment devenue une idéologie. Paradoxalement, par le côté magique de l'illusion, on est en train de rejoindre des choses vraies de notre corps et de notre histoire, qui sont encore à peine explorées. Je crois que nous vivons dans une société qui se trouve dans une grande phase de doute, de doute total. Nous nous sentons comme des pantins sans but. En même temps, autour de moi, à l'intérieur de moi, je ressens une sorte d'espoir qui renaît et je trouve extraordinaire aujourd'hui, avec un médium totalement primitif, de pouvoir raconter des choses qui sont encore à venir. *Axel Pahlavi*

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

…artension
mars - avril 2008

ARTISTE

Axel Pahlavi



L'enfant masturbateur
2002
Étude préparatoire
pour une peinture in-situ
Encre sur papier
21 x 15 cm

CONTACTS ET
EXPOSITION: P. 95



AXEL PAHLAVI

Axel Pahlavi est né en 1975 à Téhéran. Il vit et travaille à Nice.

Expositions personnelles :
Galerie Alain Couturier - Nice (2002), Galerie Eva Hober - Paris (2005-2006-2008), Luxe Gallery - New York (2007), Galerie Norbert Pastor - Nice (2008).

Expositions collectives récentes :
2007 : FIAC - Paris - Galerie Eva Hober, Pat Andrea and friends, Pulchri Studio Den Haag - La Haye, French Touch - Villa Tamaris - La Seyne-sur-Mer.
2006 : FIAC - Galerie Eva Hober, Centre d'Art Contemporain - Château de Carros, Galerie Sainte Reparate - Nice, Musée Frissiras - Athènes.
2005 : Artissima - Turin, Luxe Gallery - New York, Carpenter Workshop - Londres, Foire Art Moskva - Moscou.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

AZART

AZART...
Gérard Gamand
août 2007

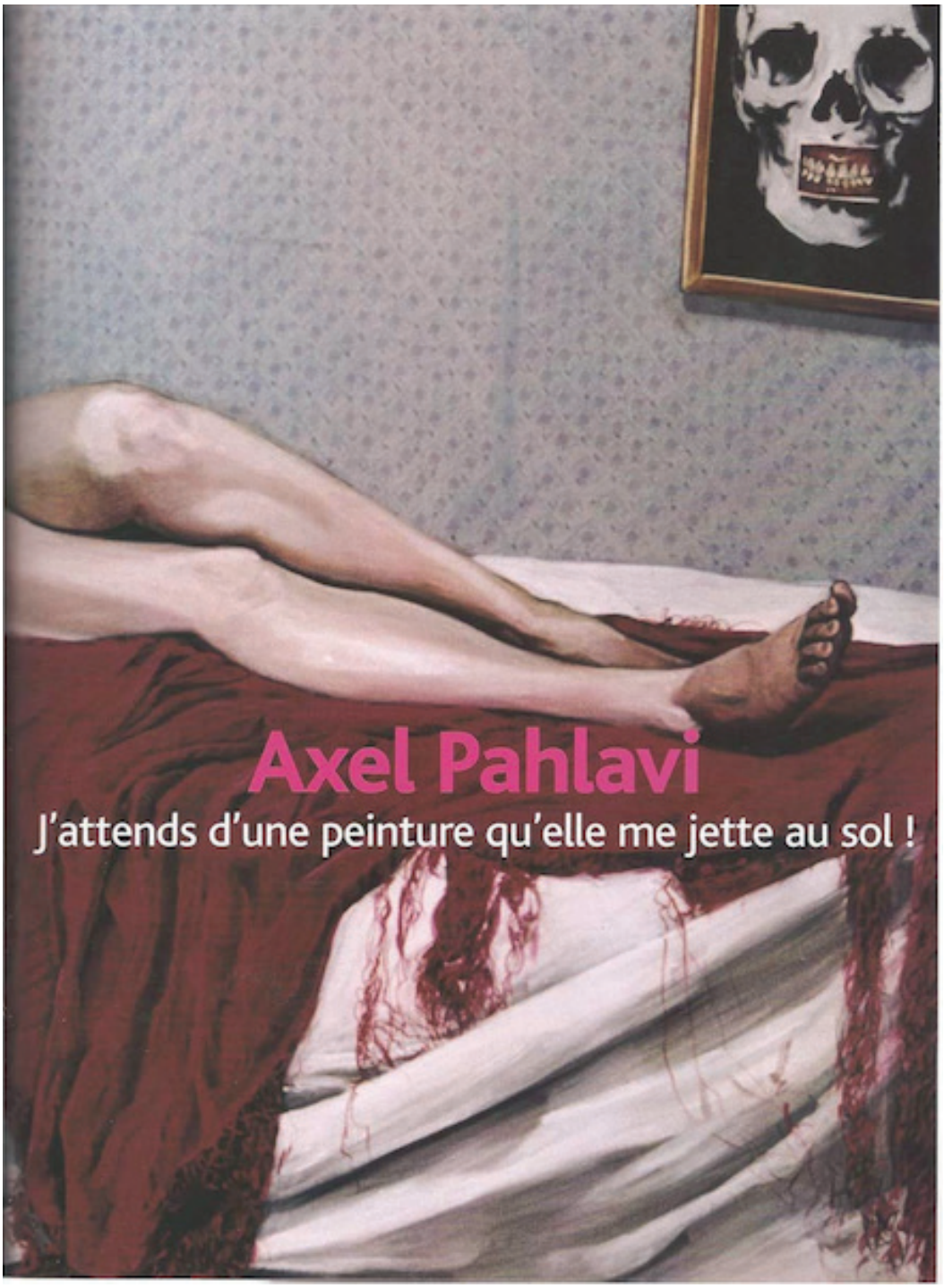




39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

AZART

...AZART...
Gérard Gamand
août 2007



39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

AZART

...AZART...
Gérard Gamand
août 2007

Nous avons rencontré un peintre de 30 ans qui fera indubitablement partie des grands noms de demain ! Il y a une telle intensité dans son engagement pictural, une telle envie de création, une telle virtuosité technique, une telle volonté, que nous en avons été fortement impressionnés. Voici le personnage. ***Par Gérard Gamand***

Il se lève, marche quelques pas, revient s'asseoir dans un rocking chair. Puis aussitôt recommence, se lève, va chercher une livre sur Bacon, revient s'accroupir pour nous en montrer une illustration. Il passe aussitôt à autre chose, avant de revenir s'asseoir sur un autre siège, d'où il jaillira dans quelques secondes. Tout cela sans jamais cesser de parler, sans jamais cesser de s'enflammer. Axel Pahlavi est une sorte d'OVNI dans le paysage pictural contemporain. Il est tout à la fois dedans et dehors, Yin et Yang, hystérique et profond, génial et banal, enthousiaste et cynique, bref, vous l'aurez compris, il n'est pas un être comme tout le monde ! Grand, de longs cheveux sur la nuque, il porte d'étranges lunettes panoramiques à grosse monture d'écaille, qui sont déjà une signature unique, comme l'éventail de Karl Lagerfeld, l'écharpe rouge de François Mitterrand ou le chapeau melon de Charlot. Un attribut de personnalité reconnaissable entre mille.

Axel a un petit côté rock star, ou plutôt diva, conscient de la mission qu'il a reçue, qui est de faire avancer son art. Ce garçon est étonnant. Mais déjà il est ailleurs, s'enflamme sur sa dernière visite à New York ou le choc violent qu'il a eu en découvrant le tableau de Rembrandt "Aristote contemplant le buste d'Homère". À son propos Jacques Dufresne avait écrit : *"Aristote appelle la lumière, de son regard tourné à la fois vers le buste d'Homère et vers l'infini. Sa main droite, une main anguleuse et décharnée de vieillard, est posée sur la tête du poète aveugle. Une lumière tout intérieure émane du buste d'Homère et, conduite par la main et le bras d'Aristote, elle enveloppe ce dernier d'un manteau d'or. Tel est en effet le génie de Rembrandt : transformer la lumière en or"*. Ce tableau exceptionnel fut le point de départ de l'envie pressante, absolue, fulgurante et définitive du jeune Axel pour la peinture. *"Je suis devenu un féru raide dingue de peinture classique !"*.

Des phases proches de l'hystérie

L'artiste continue de plus belle dans cette surabondance de paroles, ce flot impétueux qui recouvre tout. *"Je me souviens d'avoir été fasciné, pendant des cours de catéchisme, en CM2, par un prêtre italien. Alors que les autres étaient d'un ennui incommensurable, lui avait entrepris de nous expliquer ce qu'était la... création. Avec des mots simples il avait su envoyer du lourd, du très lourd. Ce fut un déclic"*.

Profitant d'un court instant de silence, nous observons l'atelier. Ou plutôt les ateliers. Nous sommes à Nice dans les immenses locaux d'une ancienne usine, près de la gare Saint-Roch, que la municipalité met à disposition de ses artistes. Nous sommes passés par un premier atelier, là où Axel peint. *"Le lieu est dur. Cela m'aide beaucoup à travailler car, lorsque je peins, j'entre dans des phases proches de l'hystérie, on pourrait même dire psychotiques, qui frôlent la sauvagerie. J'ai besoin de cette intense libération d'énergie. Pourtant, le grand paradoxe, c'est que je peux redevenir purement cérébral l'instant d'après. Je*

Je t'aime
2005
Huile sur toile
145 x 105 cm

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

H·Gallery

AZART

...AZART...
Gérard Gamand
août 2007



39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

AZART

...AZART...
Gérard Gamand
août 2007



St André
2005
Huile et laque sur toile
65 x 54 cm



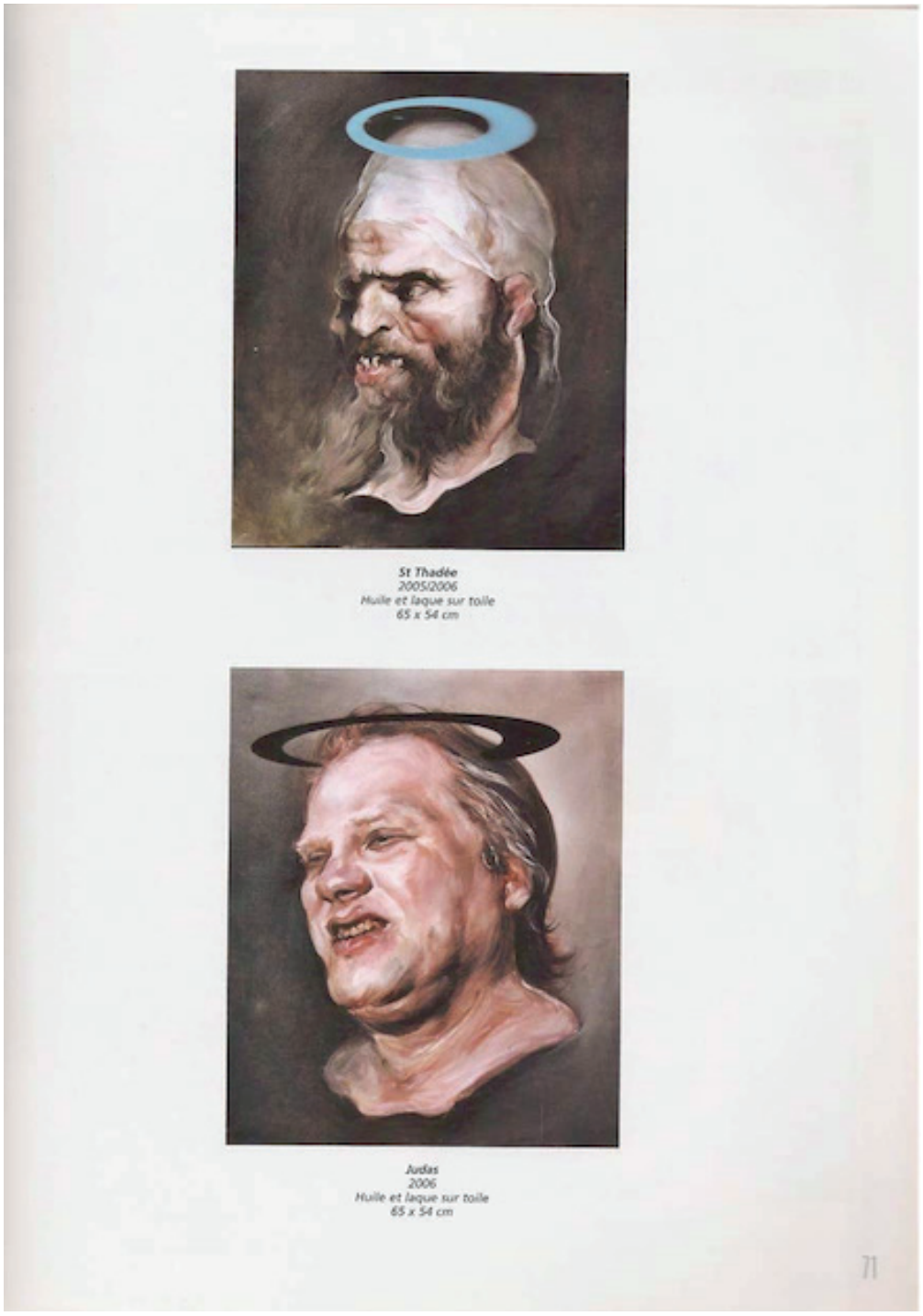
St Jacques le mineur
2006
Huile et laque sur toile
65 x 54 cm

70

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

AZART

...AZART...
Gérard Gamand
août 2007



St Thadée
2005/2006
Huile et laque sur toile
65 x 54 cm

Judas
2006
Huile et laque sur toile
65 x 54 cm

71

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

AZART

...AZART...
Gérard Gamand
août 2007

LES RENCONTRES CONTEMPORAINES D'AZART, EN PARTENARIAT AVEC abbaye auberive

passe très facilement de l'un à l'autre avec une exquise volupté schizophrénique. Du reste, tant que je ne mets pas ces deux aspects de ma personnalité d'accord, le tableau ne me convient pas !". À l'étage au dessus, nous pouvons reprendre le fil de cette passionnante rencontre. Ici, l'univers est plus calme, enfin tout est relatif tout de même ! Axel est un garçon volcanique, prêt à tous les embrasements. *"La peinture est devant un extraordinaire défi. On est tous devant un champ complètement libre et pourtant, alors que tout le monde devrait innover, chercher dans une joyeuse anarchie, on voit déjà des regroupements moutonniers d'artistes. Je ne compte plus les post Daniel Richter, il y en a des kilomètres. À New York, il y a désormais presque trop de peinture. Tout le monde se la joue un peu adolescence désenchantée, dans un monde de fête. Tu sais, un peu l'image de la belle suédoise qui vomit dans le caniveau à la sortie d'une boîte de nuit. Le côté trash à fond. La peinture ne peut pas être une simple mode, c'est ridicule".*

Il faut que ma peinture dérange

Axel est constamment à la recherche de l'impossible. Il aimerait marier tous les contraires. *"Je veux devenir un peintre populaire. La peinture, c'est comme le cinéma : c'est le public qui nourrit l'œuvre et personne d'autre. Mais à cette recherche du public le plus large, j'adjoins un goût passionné pour les formes les plus abstraites, les plus élitistes de l'art contemporain. Je rêve de pouvoir réunir les deux...".* Et le voilà derechef reparti à arpenter l'atelier. Il rit souvent d'un grand et beau sourire de l'enfant qui s'interroge sur ce que sera sa vie. Entre une peinture narrative et une peinture d'icône, il cherche encore sa voie. Rarement nous n'avons vu un artiste mettre autant d'énergie à comprendre son propre processus créatif. Ne serait-ce que pour cela, il est fascinant. Il se dégage de sa personnalité un charisme indéniable. *"Il FAUT que ma peinture dérange et les amateurs doivent se demander - Bon sang, il y a quelque chose dans ce travail - Mais quoi ? Il doit y avoir une alchimie totale entre une peinture matiériste et une peinture illusionniste. Par le conceptuel d'un côté et par l'intuitif d'un autre côté. Il FAUT que j'arrive à ce que mon travail réunisse les deux camps".*

Oui, bien sûr Axel est orgueilleux ! Mais d'un bel orgueil aux couleurs de l'authenticité. De celui qui refuse les compromis et les bassesses, les petits arrangements et les décisions molles. *"Tu te rends compte que je rêve de réunir le dessin et la peinture, la tension et l'expressivité. C'est comme en chimie, quand il y a deux éléments qui ne se mélangent pas... et puis un jour quelqu'un y arrive et cela produit des avancées. Pour moi c'est cela, je tire des bords d'un côté, puis immédiatement je tire des bords de l'autre côté...".*

À ce moment de la rencontre, l'artiste nous fait comiquement penser aux gyrins, ces petits insectes aquatiques qui tournent à de telles vitesses qu'on les appelle les "tourniquets". Ils sont dotés de quatre yeux pour voir dans l'air et dans l'eau ! Comme eux, Axel voit tout, virevolte avec une aisance inouïe dans ce début de siècle. Pas facile à canaliser le gaillard ! *"Rien n'est jamais acquis à l'Homme. Ni sa force, ni sa faiblesse, ni son cœur. Et quand il*

72

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

AZART

…AZART…
Gérard Gamand
août 2007



39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

AZART

…AZART…
Gérard Gamand
août 2007



Résurrection
Sofia, 2006
Huile, acrylique, laque et aérosol sur toile
240 x 180 cm

croît ouvrir ses bras, son ombre est celle d'une croix. Et quand il croît serrer son bonheur, il le broie", écrivait Aragon. Tout est dit !

Axel Pahlavi est de ces Hommes qui vont faire bouger les lignes. Il le sait, depuis qu'il dut fuir l'Iran et les horreurs de la révolution islamique à l'âge de trois ans. Pour en explorer les désordres intimes, il sait également, depuis longtemps, que l'homme est quelque chose qui vaut la peine d'être dépassé. Pas de doute, il bâtit solidement ce qui s'annonce être une grande œuvre. *"J'aimerais être un artiste, avant d'être un peintre"*, conclut-il. Songez qu'il n'a que trente ans ! ■

POUR EN SAVOIR PLUS

Artviftv.free.fr/axelpahlavi.html

Galerie Eva Hober
16, rue Saint Claude
75003 Paris
Tél. +33 (0)1 48 04 78 68

Luxe Gallery
24 W 57, 5th fl,
New York, NY 10019
Tél. 011 1 212.404.7455

74

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

artpress
artpress…
Richard Leydier
2006

INTRODUCING

AXEL PAHLAVI

Richard Leydier

À bien regarder la manière dont certains jeunes peintres rejouent aujourd'hui certains topiques de l'histoire de l'art pour en tirer des images résolument neuves, on se dit que la peinture a de beaux jours devant elle. En témoigne Axel Pahlavi.



« Révolution », 2006.
Huile, laque et aérosol sur toile. 200 x 560 cm
(Toutes les photos, court. galerie Eva Hober, Paris ; Collection privée, France)
Oil, lacquer and spray paint on canvas

■ L'art d'Axel Pahlavi est en premier lieu baroque, cet adjectif devant être entendu à la fois au sens historique et formel. Divers univers s'entrechoquent et s'enchevêtrent dans des compositions complexes. Le grand triptyque *Révolution* (2006) évoque ainsi la Révolution islamique en Iran (1979), pays que l'artiste a quitté à l'âge de trois ans. Dans le panneau de gauche figurent le Shah et son épouse (Pahlavi est apparenté à la famille royale), sur fond d'explosion de supernova ; à droite, l'ayatollah Khomeiny surplombe un groupe de fondamentalistes. Le panneau central, lui, est dominé par une figure monstrueuse flanquée des portraits « aliénisés » des présidents français et américain de l'époque, Valéry Giscard d'Estaing et Jimmy Carter. Mais surtout, le regard aura été happé, en bas et au centre de l'image, par la présence discrète d'un petit garçon coiffé au bol. Il raconte ses souvenirs (forcément fragmentaires) d'un pays qu'il a fui, et, en cela, il réhumanise et réindividualise l'Histoire. L'image cauchemardesque et tentaculaire qui se développe tout autour de lui donne une idée de la manière dont fonctionne une mémoire humaine : par compression, expansion et rectification.

À bien des égards, *Révolution*, en raison du lettrage en perspective rappelant le générique de *Star Wars* (film contemporain de la révolution iranienne) et de la juxtaposition des portraits de divers acteurs historiques, est conçu comme une affiche de cinéma. Le septième art est en effet omniprésent dans la peinture de Pahlavi, notamment la science-fiction, avec quelques figures d'androïdes et d'extra-terrestres, mais aussi le cinéma *gore*. Les monstres y sont récurrents, sans doute parce qu'ils sont inhérents à la pratique picturale, laquelle ménage quelques surprises en cours de réalisation : « Quand je commence à peindre, le monstre vient souvent de manière immédiate. Et ce qu'il y a de bien avec le monstre, c'est que quand il est raté, il devient intéressant », nous dit l'artiste. Le cinéma d'horreur se perçoit encore dans les corps éviscérés, les visages décharnés. Dans le même temps, ils tirent l'art de Pahlavi du côté de la Renaissance et des planches anatomiques, des scènes de martyre de la peinture religieuse. Guidé par une forme très personnelle de mysticisme, Pahlavi réinterprète les grands thèmes de l'iconographie catholique. Il a en effet peint une Résurrection, un portrait de Dieu, de saint Michel, un Ecce Homo, une grande crucifixion sur fond de ville incendiée… L'artiste est fasciné par la figure et l'histoire de Jésus-Christ, car le fils de Dieu demeure un cas unique d'incarnation de la chair. Et qu'est-ce que la peinture sinon une affaire d'incarnation ?

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

artpress…
Richard Leydier
2006

LE CORPS DE FLORENCE

Un corpus d'œuvres se distingue nettement par la sobriété et la clarté des compositions. Il s'agit des tableaux où Pahlavi prend pour modèle sa compagne Florence Obrecht, elle-même artiste. Ici, la jeune femme apparaît torse nu, échevelée et les yeux cernés ; là, son corps mutilé repose sur la table métallique et ensanglantée d'une morgue, le visage dissimulé par un linge. Ailleurs, elle se tient assise et dénudée sur un lit, grimée en clown, le regard triste, comme si elle se soumettait malgré elle aux fantasmes tordus de son amant. Dans *Décréation* (2010), elle prête ses traits à une héroïne de polar dans le genre *Millénium*, mais, là encore, il est question d'iconographie religieuse, la balle tirée par la jeune femme ayant percé de part en part, à la manière de stigmates, la main de l'assaillant demeuré hors champ.

Dans ces tableaux, l'artiste avoue oublier un temps « la peinture » – c'est-à-dire cette taraudante exigence d'invention formelle qui fait le quotidien d'un peintre. Ces œuvres atypiques le recentrent sur une intimité du couple qu'il met en scène. Elles lui permettent d'arrêter la marche folle du temps (de l'Histoire et de l'histoire de l'art), de marquer une pause salvatrice. « Avec Florence, j'ai confiance. Au fond, je ne fais que peindre cet instant partagé. Déguisée comme ci ou comme ça, c'est elle qui compte. Avec elle, c'est l'aurore d'après la nuit », nous dit l'artiste. ■

Axel Pahlavi

Né en / *born* 1975 à / *in* Téhéran
Vit et travaille à / *lives and works in* Berlin
Expositions récentes / *solo shows:*
2007 Luxe Gallery, New York
2008, 2009, 2010 Galerie Eva Hober, Paris

« Ecce homo ». 2010. Huile sur toile.
120 x 90 cm. (Coll. communauté francophone de l'église Saint-Thomas d'Aquin)
Oil on canvas



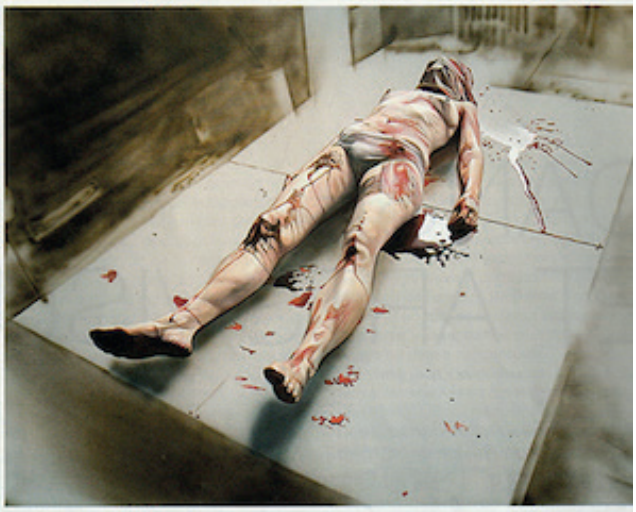
39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

art press

...artpress
Richard Leydier
2006

Take a close look at the way a number of today's young painters are replaying various figures from art history in order to produce images that are resolutely new, and you come away with the feeling that painting has a fine future. The work of Axel Pahlavi is a case in point.

Axel Pahlavi is essentially a baroque artist, in both the historical and formal senses. In his work a variety of worlds clash and intertwine in complex compositions. The big triptych *Revolution* (2006) evokes the Islamic Revolution in Iran, the artist's home country, which he left at the age of three. The left-hand panel shows the Shah, Mohammad Rezā Shāh Pahlavi, and his wife (the artist, as his name suggests, is related to the royal family) with a supernova exploding in the background. On the right, Ayatollah Khomeini towers over a small group of fundamentalists. The central panel is dominated by a monstrous figure flanked by "alienized" portraits of the French and American presidents at the time, Valéry Giscard d'Estaing and Jimmy Carter. But what really grabs our attention is the smaller, discreet figure of a little boy with a pudding-basin haircut. He has a speech bubble in which he recounts his (inevitably fragmentary) memories of the country that he fled. His presence humanizes and personalizes history. The nightmarish, tentacular image spreading around him embodies the way human memory functions: by compression, expansion and rectification. In many ways *Revolution*, with its receding letters recalling the crawl in *Star Wars* (a film contemporaneous with the Iranian revolution) and juxtaposition of historical actors, is composed like a film poster. Cinema is everywhere in Pahlavi's painting, and particularly science fiction, represented by androids and extraterrestrials, and gore movies. There are plenty of monsters, no doubt because they are inherent to his practice as a painter, which is always open to surprises: "When I start painting the monster often manifests itself with real immediacy. The good thing about monsters is that when you get them wrong they become interesting." Horror flicks make themselves felt, too, in the eviscerated bodies and emaciated faces. But these features also lead towards the Renaissance and its anatomical plates and martyred saints. Guided by a very personal form of mysticism, Pahlavi offers a highly idiosyncratic reinterpretation of Catholic iconography. He has painted a Resurrection, God, Saint Michael, an Ecce Homo, and a great Crucifixion against the background of a city in flames. The artist is fascinated by the figure and history of Jesus Christ, as a unique example of incarnation: after all, what is painting about if not the incarnation of the flesh?



« La morgue flottante », 2009
Huile et acrylique sur toile. 170 x 130 cm
(Collection du Professeur, France)
"Floating Morgue." Oil and acrylic on canvas

Amidst this profusion of imagery, there is one set of paintings that stand out for the plainness and clarity of their composition. The model here is always Pahlavi's partner, Florence Obrecht, who is also an artist. In one of these works, the young woman is seen half-naked, her hair tousled, her eyes ringed with black; in another, her mutilated body lies on a blood-spattered metal slab in a morgue, her face wrapped in cloth. Elsewhere she is sitting on the bed, wearing only clown make-up and stockings, looking sadly into a corner as if reluctantly submitting to the fantasies of her perv of a husband. In *Decreation* (2010) she appears as the heroine of some *Millennium*-style thriller, but there are also hints of religious iconography here, too, since the bullet fired by the young woman has transpierced the hand of her assailant (the rest of whom is out of the frame) rather like a stigma.

When making these paintings, says Pahlavi, he momentarily forgets "painting" and the nagging pressure to be formally inventive that is part of an artist's daily life. These untypical works bring him back to the intimate relations between a man and woman and allow him to forget the wild march of time (whether historical or art-historical) and enjoy a salutary pause. "With Florence I feel confident. In fact, all I ever do is paint that shared moment. She is what counts, whatever the disguise. With her it is dawn after the night." ■

Translation, C. Penwarden

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Paris Art…
Yael Hirsch
septembre 2006

ART | CRITIQUES



Axel Pahlavi
Fleur fanatique
09 sept.-28 oct. 2006
Paris 3e. Galerie Eva Hober
Axel Pahlavi se définit avant tout comme un peintre. Un peintre qui a attentivement regardé les grands maîtres (Grünewald, Rembrandt, Franz Hals, Tintoret, Goya, Dali, Bacon, et Baselitz) et qui est allé appendre en Bulgarie son art dans tout ce qu'il a de plus ardu et traditionnel.

Sur l'*Autoportrait* qui accueille le visiteur dans la galerie Eva Hober, l'artiste, qui protège son abdomen avec les attributs du peintre (le pinceau) se demande quelle est sa place. Quelle place prendre dans l'univers de la peinture au XXIe siècle? Surtout dans la peinture française…
Loin du petit monde de l'art contemporain français, qu'il estime exsangue car terriblement autoréférentiel, Alex Palhavi chemine seul et crée sur le fil ténu qui lie la foi au réel.

Né à Téhéran dont il est parti à l'âge de trois ans, fortement imprégné de culture catholique, vivant entre Nice et Sofia, Axel Pahlavi crée à partir d'un sentiment d'éternel exil. Sa forte conscience politique, nourrie de références à *Star Wars* et à la bande dessinée, forme le corps de la grande fresque historique qu'Axel Pahlavi dédie sous forme de triptyque à son pays, l'Iran dans *Révolution*.
Sur le panneau de gauche, le Shah et sa femme ont la prestance hyperréaliste d'un monde stable. Au centre, sous les auspices grimaçants des caricatures de Reagan et Valérie Giscard d'Estaing, une mutation intergalactique a lieu. A droite, la traversée vers les années 1980 est terminée. Khomeiny et les mollahs se réunissent autour d'un feu, en cercle préhistorique.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

…Paris Art…
Yael Hirsch
septembre 2006

L'Histoire, son histoire, c'est la base, pour l'artiste, mais cette base ne suffit pas à apaiser la question qui le meut: «Comment être peintre aujourd'hui?».
La réponse semble venir des tréfonds de l'art pictural occidental: les stigmates du Christ. Axel Pahlavi dialogue avec ce qu'il appelle sa «schizophrénie», en s'attelant à figurer un ultime irreprésentable: la *Résurrection* du Sauveur.
L'artiste note avec raison que dans l'histoire de la peinture le thème de la résurrection est bien moins abordé que celui de la déposition. Comment imaginer la chair qui reprend ses couleurs? Comment faire voir ce que personne justement n'a vécu? Axel Pahlavi y parvient, semble-t-il, avec beaucoup de conviction.

Son Christ a les bras ouverts, mais un regard vide, introspectif, qui dégage la même solitude que les yeux du peintre dans l'autoportrait. Beau, et peint d'après modèle — ce qui est rare chez Pahlavi —, un visage minéral surmonte un corps expressionniste; un corps vu de l'intérieur, dans la matérialité de sa chair, de ses organes. La peau est rouge, plissée, l'œil globuleux. Le corps envahit le cadre de la toile jusqu'à le rendre arrondi. Et par-dessus, la toile est tatouée, comme un ultime cache-viscères, et aussi comme une référence à l'Orient. C'est dans cette direction que le peintre semble vouloir aller: la route solitaire de la peinture pure.

Mais ce n'est pas sans réfléchir sur son siècle que l'artiste se lance sur la voie escarpée et dangereuse de la peinture pure. *La Cène* qui jouxte la résurrection est peut-être le dernier moment pictural de distance critique qu'il met entre lui et son art. Les douze apôtres ont perdu leurs attributs traditionnels; et pourtant chacun a son identité, qui tient plus de l'histoire de la peinture que des évangiles. Encadrés dans douze petites toiles de taille égale, les disciples d'un Christ brillant par son absence ne sont que visages. Et pourtant, ces visages décollés expriment la souffrance de leurs corps martyrisés. Les membres, la peau et les organes se dévoilent sur la face, comme chez Francis Bacon.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

...Paris Art
Yael Hirsch
septembre 2006

Ces figures peintes et auréolées gravitent autour d'un clavier d'ordinateur brun sérigraphié à même le mur. En transformant la table du dernier dîner en ordinateur, Axel Pahlavi nous signale qu'il connaît son époque. Mais sa réponse à cette dématérialisation du monde — qui suit son désenchantement — demeure épaisse, charnue.

Plus que jamais au XXIe siècle, la palette de couleurs de l'artiste doit relier l'esprit à la chair. Fuir dans le concept en oubliant le corps imparfait, c'est se détourner et du monde et de l'homme. Tant qu'il y aura de vrais peintres comme Axel Pahlavi, nous pourrons continuer à conjurer la menace de l'oubli du réel.

Traducciòn española : Patricia Avena

Axel Pahlavi
— *Révolution*, 2006. Acrylique, huile, laque et aérosol sur toile. 200 x 560 cm.
— *L'Autoportrait*, 2006. Huile sur toile. 130 x 180 cm.
— *Résurrection*, 2006. Acrylique, huile, laque et aérosol sur toile. 140 x 180 cm.
— *La Cène*, détail de l'installation, 2006. Technique mixte. Dimensions variables.

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

artpress…
Richard Leydier
septembre 2006

sérignan / nice

Ouvertures : Musée d'art contemporain Gustave Fayet

23 septembre 2006

Collection Bernard Massini

Début septembre

Ce mois-ci, deux nouveaux lieux d'art sont inaugurés dans le Sud de la France : le musée d'art contemporain Gustave Fayet de Sérignan et la Collection Massini à Nice, deux initiatives dues respectivement à André Gélis et Bernard Massini.

André Gélis est un maire atypique. Depuis 1989, il administre la ville de Sérignan, petite station balnéaire de 7 000 habitants située à 9 km de Béziers. Vous ne connaissez pas Sérignan ? C'est pourtant ici qu'on trouve *Rayonnant*, la plus grande commande publique réalisée par Daniel Buren, tandis que Jean Nouvel y conçoit actuellement un port de plaisance. Quant à l'Espace d'art Gustave Fayet, fondé en 1991, il a accueilli, entre autres, les œuvres de Pierre Klossowski, Eric Fischl, Robert Crumb, Öyvind Fahlström, Robert Combas, Philippe Ramette, Fabrice Hybert… Et non loin de là, Dado a investi la ferme des Orpellières, dont il a fait une sorte de chapelle Sixtine.

L'Espace d'art Gustave Fayet devient ce mois de septembre un musée, dont la direction a été confiée à Hélène Audiffren. Le changement est radical : après travaux, la surface passe de 545 à 2 200 m². Verrières, monte-charge, enfilades de grandes salles aux cimaises impressionnantes… le musée constitue un véritable écrin pour accueillir une collection constituée majoritairement de dons par les artistes qui ont exposé ces dernières années à Sérignan. Buren, par exemple, a offert une cabane éclatée ; Erró, tout un ensemble de tableaux en céramique incrustés dans la façade de l'édifice. On trouve donc ici les œuvres de près de quatre-vingts artistes, au rang desquels on peut citer Pierre Alechinsky, Robert Morris, Brigitte Mahon, Stéphane Pencréac'h, Chéri Samba, Bernard Dufour… Une partie de l'espace sera réservée aux collections permanentes, l'autre aux expositions temporaires : celle qui inaugure le musée est consacrée à Daniel Buren et Lawrence Weiner. Ce projet ambitieux, on le doit à la personnalité hors norme d'André Gélis, véritable passionné d'art qui a voulu faire de sa ville un haut lieu de l'art contemporain dans une région où on compte peu d'institutions publiques susceptibles de le recevoir. Gélis n'est décidément pas un maire comme les autres…



Musée Gustave Fayet (façade), Sérignan. Erró. «Femmes fatales» en cours d'installation. Céramique
Work in the proces of installation. Ceramic

Soutenir la scène française

Le Niçois Bernard Massini, quant à lui, est un neurochirurgien réputé, collectionneur de longue date – il a même dirigé une galerie à Paris dans les années 1990, en collaboration avec Alun Williams, le fondateur de Parker's Box à New York. Il y a quelques années, Massini s'est porté acquéreur du rez-de-chaussée d'un bâtiment prestigieux qui domine toute la ville de Nice : l'hôtel Regina, immense palace construit en 1896 dans le plus pur style victorien, et dans lequel Matisse a longtemps séjourné. La réhabilitation a été confiée à l'architecte Marc Barani, à qui l'on doit par exemple la récente extension de l'Espace de l'art concret à Mouans-Sartoux. Ce sont donc plus de 1 000 m² d'espaces qui ont été restaurés, l'intervention, des plus contemporaines, ayant cependant respecté en partie l'architecture originelle.

Ce lieu accueille les activités professionnelles de Bernard Massini, mais il a été pensé afin que les fonctions de bureau s'effacent devant la présentation des collections. À terme, c'est-à-dire dans une dizaine d'années, lorsque le chirurgien cessera de travailler, tout l'espace sera dévolu à l'activité de centre d'art privé. Pour l'heure, il ne s'agit pas, pour Bernard Massini, «d'éduquer» les patients qui viennent le consulter (ils ont, de toute façon, d'autres soucis), mais bien de permettre à des amateurs d'art de découvrir sur rendez-vous une collection d'envergure dans un cadre à sa mesure.



Musée Gustave Fayet, Sérignan. Daniel Buren. «Cabane éclatée»
"Exploded Hut"

La peinture figurative (principalement des grands formats) constitue l'épine dorsale de la collection, avec une nette prédominance pour les sujets touchant au corps et à l'inquiétante étrangeté.

On y croise notamment Vincent Corpet, Djamel Tatah, Stéphane Pencréac'h, Marc Desgrandchamps, Ronan Barrot, Denis Castellas, Gérard Garouste, Jean-Michel Alberola, Alun Williams, Gregory Forstner, Valérie Favre, Pat Andrea… On y trouve également un peu de photographie et surtout la présence forte de deux vidéastes : Clemens von Wedemeyer et Ulrich Polster.

Après de nombreuses discussions avec son ami Antoine de Galbert, et après avoir longtemps hésité à franchir le pas, Bernard Massini a décidé d'exposer sa collection dans le but très clair de défendre ce qu'il considère comme une «scène française» pas assez soutenue. C'est là une initiative privée qui mérite d'être saluée, et c'est une collection étonnante qui vaut véritablement le détour.

Richard Leydier

Musée d'art contemporain Gustave Fayet : www.ville-serignan.fr
Coll. Bernard Massini : 04 97 00 18 01

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

art press

…artpress…
Richard Leydier
septembre 2006

■ Two new art venues are opening up this September in the South of France: The Musée d'Art Contemporain Gustave Fayet in Sérignan and, in Nice, the Collection Massini. The initiatives behind them came from André Gélis and Bernard Massini, respectively. Gélis is not your average French mayor. Since 1989 he has been at the helm in Sérignan, a small seaside resort (population 7,000) nine kilometers from Béziers. Although even most Gallic readers will not have heard of it, the town boasts *Rayonnant*, Daniel Buren's largest-scale public commission, and architectural superstar Jean Nouvel is currently designing a yacht basin for its port. The Espace d'Art Gustave Fayet, founded in 1991, has hosted work by Pierre Klossowski, Eric Fischl, Robert Crumb, Öyvind Fahlström, Robert Combas, Philippe Ramette and Fabrice Hyber, among others. Not far away, Dado has taken over the Ferme des Orpellières, turning it into a kind of Sistine Chapel.

The old Fayet art space has been enlarged to become the new museum, with Hélène Audiffren as its director. The change is radical. The work boosted the floor space from 545 to 2,200 square meters. With its glass windows, freight elevator and impressively large, linked display rooms, the museum is a jewel box meant to house a collection primarily comprising works donated by artists who have exhibited in Sérignan in recent years. Buren, for example, gave an "Exploded Hut," and Erró a whole ensemble of ceramic paintings set into the building's façade. There is work by almost eighty artists, including Pierre Alechinsky, Robert Morris, Brigitte Nahon, Stéphane Pencréac'h, Chéri Samba and Bernard Dufour. Part of the space will be reserved for the permanent collection, and the rest for temporary exhibitions. The inaugural show features work by Buren and Lawrence Weiner. The driving force behind this ambitious project was Gélis, a larger-than-life figure with a passion for art who wanted to turn his town into a strong venue for contemporary art in a region that has few public institutions suited to exhibiting it.

Nice's Massini is a renowned neurosurgeon and long-time art collector. In the 1990s he even ran a Paris gallery together with Alun Williams, the founder of the Parker's Box gallery in New York. A few years ago Massini bought the ground floor of a prestigious building towering over the city, the Hotel Regina, an immense High Victorian palace built in 1896. Matisse was a resident for many years. The rehab job was turned over to architect Marc Barani, whose recent projects include the expansion of the Espace de l'Art Concret in Mouans-Sartoux. More than a thousand square meters of space have been restored. While the design is as 21st-century as you please, it also accords due respect to the original architecture. The space is used for Massini's offices, but it was conceived so that its medical use would be gradually eclipsed by the presentation of his collection. Eventually, in about ten years' time, when he retires as a surgeon, the entire space will be dedicated to the activities of a private art center. For now, Massini's aim is not to "educate" the patients who come to see him (after all, they have other priorities!), but rather to allow art lovers to discover, by appointment only, a major private collection in a setting worthy of it.

The collection's backbone is made up of representative paintings, mainly large format, with a strong penchant for themes related to the body and the uncanny. Among the notable artists are Vincent Corpet, Djamel Tatah, Pencréac'h, Marc Desgrandchamps, Ronan Barrot, Denis Castellas, Gérard Garouste, Jean-Michel Alberola, Alun Williams, Gregory Forstner, Valérie Favre and Pat Andrea. There is also some photography and notably a strong selection of work by two video artists, Clemens von Wedemeyer and Ulrich Polster.

After much discussion with his friend Antoine de Galbert and a prolonged period of hesitation before taking the plunge, Massini decided to show his collection with the very clearly defined aim of championing a "French art scene" that, in his view, has not received sufficient support. This private initiative is praiseworthy, and the astonishing collection is certainly worth the trip.

Richard Leydier
Translation, L.S Torgoff

Musée d'Art Contemporain Gustave Fayet: www.ville-serignan.fr
Collection Bernard Massini: +33 (0)4 97 00 18 01



Collection Massini, Nice. Œuvre de/work by Axel Pahlavi. (Ph. M. Orel)



Collection Massini, Nice
Œuvre de/work by Valérie Favre. (Ph. M. Orel)

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Le Monde
Philippe Dagen
4 février 2005

La désinvolture sarcastique d'Axel Pahlavi

Une centauresse et un centaure grandeur nature, un immense autoportrait satirique, un visage plus gribouillé que peint, mais dont se détache, glissant hors de l'orbite, un œil traité avec une précision digne d'une planche de médecine, et une abstraction géométrique augmentée d'une paire de pieds et d'éclaboussures rouges, et intitulée *Crucifixion* : en peu de toiles, Axel Pahlavi affiche sans ambiguïté sa grande habileté picturale, l'étendue de sa culture et sa désinvolture sarcastique. Il en faut pour se mesurer à Böcklin, à Mondrian, aux *comics*, à Picasso et à quelques autres, et chercher un style du côté du pastiche et de la dérision, après tant d'autres prédécesseurs - Picabia le premier. Le titre de l'exposition, "Soleils crashés", est une provocation supplémentaire.
Dans la cave de la galerie est réuni un petit groupe d'autres jeunes artistes dans le genre méchant. Les constructions anatomiques elliptiques d'Emilie Benoist font un contraste plutôt violent avec les travaux de Julien Sirjacq et de Jérôme Zonder, qui s'approvisionnent du reste aux mêmes sources qu'Hornsleth et cultivent le pire mauvais goût avec la même délectation que lui.

Philippe Dagen

39, rue Chapon
75003 Paris
+33 (0)9 78 80 43 05
galerie@h-gallery.fr
h-gallery.fr

Philippe Dagen

29 mai 2002

Fête spectaculaire et ludique aux Beaux-Arts

CHAQUE ANNÉE, les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts diplômés avec les félicitations du jury exposent leurs travaux au printemps suivant dans l'école. Ainsi le veut une règle fixée il y a douze ans. Depuis deux ans, une règle complémentaire fait du président du jury le commissaire de la manifestation. Christian Bernard, directeur du Mamco, le Musée d'art moderne et contemporain de Genève, ayant présidé le jury en 2001, a donc conçu l'exposition des « félicités ». Or, au Mamco comme auparavant à la Villa Arson à Nice, Christian Bernard a depuis longtemps démontré son talent en matière d'accrochages et de métamorphose des espaces.

Aux Beaux-Arts, il n'a pas fait moins, changeant ce qui n'était jusque-là qu'une cérémonie de fin d'année scolaire en grand spectacle de la très jeune création. Effets visuels et effets sonores, images mobiles et immobiles, jeux avec l'architecture, provocations de tous ordres : il n'y manque rien.

Le titre lui-même interloque : « L'art, c'est secondaire », affirme-t-il, au risque de n'être pas compris comme il faut, par antiphrase évidemment. Dans les salles, à intervalles réguliers, la sono diffuse une interprétation de ce slogan, orchestrée façon variétés années 1960 par Georges-Henri Guedj. A nouveau le deuxième degré. C'est plaisant, cette désinvolture, cette manière de ne pas se prendre trop au sérieux, ce goût pour les canulars et calembours. Parmi les 24 lauréats - 11 filles, 13 garçons - l'humeur est souvent à la dérision et à la blague.

A peine entré, le visiteur se heurte à l'installation de Diadji Diop : un homme rouge et nu, suspendu très en hauteur. De cette figure en lévitation pend presque jusqu'au sol un colossal testicule de plusieurs mètres de long, tout aussi écarlate. La sculpture donne le ton.

La peinture suit : les tableaux de Julien Beneyton, d'Axel Pahlavi, de Fabien Roidor et de Mathieu Weiler sont dispersés tout au long du parcours, tant et si bien qu'ils sont ce qui se voit le mieux dans l'exposition. Beneyton peint, dans un style quasi naïf, des scènes de la vie parisienne, de la sortie de métro à l'épicier arabe et aux poissonniers africains : beaucoup de personnages, beaucoup de détails, beaucoup de couleurs. hopper à roissy